

2m11.3392.7

Université de Montréal

**LE CAFÉ SARAJEVO,
UN ESPACE DE SENS DANS LA VILLE**

par

Chrystèle Chalhoub

Université de Montréal

Faculté de théologie et de sciences des religions

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maîtrise en sciences des religions

Août 2005



© Chrystèle Chalhoub, 2005

AVIS

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

NOTICE

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Cette thèse intitulée :

Le Café Sarajevo : Un espace de sens dans la ville

présentée par :

Chrystèle Chalhoub

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Jean-Marc Gauthier, Président-rapporteur

Solange Lefebvre, directrice de recherche

Jean-Claude Breton, membre du jury

Résumé

Ce mémoire sur le Café Sarajevo de Montréal – et plus largement, sur les cafés qui se distinguent par leur vocation et leur ambiance particulières (*cafés à caractère distinctif*) – cherche à saisir les motivations et les fonctions sous-jacentes aux formes de sociabilité observables. Cette perspective de recherche trouve sa raison d'être dans la mesure où la littérature sur le contemporain invite à porter un regard sur les espaces de communication de la ville ainsi que sur les diverses mises en scènes du quotidien à travers lesquels les individus tentent de réenchanter leur vie et faire face à leurs angoisses existentielles. Les espaces-café de Montréal ayant été peu investigués, cette recherche nous a paru d'autant plus originale. Par ailleurs, le choix de notre terrain d'étude trouve sa pertinence dans le fait que le Sarajevo se présente comme un lieu hautement prisé pour l'esprit qui y règne et pour les valeurs qui y sont véhiculées. Basée sur une recherche empirique de nature qualitative, notre collecte de données s'est effectuée à l'appui d'une observation participante, d'entretiens semi-directifs et d'une revue d'articles de presse. Notre matériau empirique a été confronté à trois sources de référents : l'univers des cafés d'un point de vue historique et socio-anthropologique (Desjeux, Membrado), les formes de sociabilités urbaines (Augé, Maffesoli, Godelier) et – pour cerner les configurations de sens et les formes de *reliances* actuelles – plusieurs ouvrages traitant des investissements spirituels et religieux contemporains (Lenoir, Jeffrey, Poirier, Turner). Notre analyse a permis d'entrevoir que le Café Sarajevo constitue un espace-temps particulier dans la ville, un lieu *hors du temps et hors du monde*. Au-delà d'une simple socialisation, il permet la rencontre de l'altérité dans l'harmonie et ouvre sur l'imaginaire d'un autre monde possible. En permettant le relâchement de certaines contraintes sociales, il est à la fois un lieu *transitoire* (on n'y est que de passage) et un lieu de *transition* (il nous fait passer vers un autre monde, un autre soi); un espace de *ré-création* (de défoulement) et aussi, un espace de *re-création* (de créativité, de régénérescence). Enfin, faisant un parallèle avec les autres *cafés à caractère distinctif*, ces lieux paraissent comme des enclaves où il est possible de s'imprégner d'un art de vivre qui s'oppose au mode de vie ambiant. En définitive, l'analyse de ces espaces nous laisse entrevoir des déficits ressentis au cœur de l'urbanité et met en lumière ce qui pour certains individus, constitue des horizons de sens.

Mots-clés : cafés, sociabilités urbaines, rapport à l'espace-temps, crise du contemporain, milieu de résistance, spiritualités séculières

Abstract

This paper is intended to search the meaning and the function underlying socialization practices observed in the Café Sarajevo of Montreal, and at a larger scale, in different cafés displaying a unique philosophy or vocation. The perspective of this research appears to us quite pertinent considering the fact that literature on the contemporary world invites us to observe thoroughly urban communicative spaces and to be attentive to ways in which individuals try to enlighten their lives and make sense out of their fears and hardships. The pertinence and the originality of this study rely also on the fact that Montreal's cafés have been rarely investigated. Moreover, undertaking our research in the Café Sarajevo seemed to us a judicious choice as this urban space is cherished and valued by many citizens. Based on an empirical and qualitative research, our data collection has taken place through varied modalities: a participative observation, semi-structured interviews and a revue of articles. This material has then been confronted to three sources of references: the world of the café from a historical and a socio-anthropological point of view (Membrado, Desjeux); urban socialization practices (Augé, Maffesoli, Godelier) and literature on contemporary religious or spiritual expressions (Lenoir, Jeffrey, Poirier, Turner) – these last references being used as a baseline to define possible constructions of meaning throughout our observations. Our findings show that the Café Sarajevo presents itself as a particular time-space in the city; that is, a place out of the ordinary world and out of the ordinary time. More than just a space to socialize, the Sarajevo is a space where it is possible to meet harmoniously with otherness and to envision the possibility of a different world. Allowing the release of some social constrains, it appears to be a space that is both *transient* (we only pass by it) and *transitional* (it moves us to another world and another self); a place where one can both entertain (*recreate*) and revitalize (*re-create*) itself. Drawing a parallel with other particular cafés of Montreal, it seemed to us that these spaces enable people to experiment an art of living that resists the ambient way of life. Eventually, drawing our attention on these original spaces of the city has allowed us to take note of perceived deficits within the modern and urban way of living. It also has allowed us to highlight what seems to be for a number of individuals, the horizon of a meaningful life.

Keywords: cafés, urban social practices, relation to space and to time, contemporary crisis, space of resistance, secular spiritualities

Table des matières

INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
1. POUR CERNER LE SUJET DE RECHERCHE	1
1.1. <i>Problématique</i>	1
1.2. <i>Choix et pertinence de l'objet de recherche</i>	2
1.3. <i>Hypothèse de travail</i>	4
2. QUESTIONS MÉTHODOLOGIQUES	4
2.1. <i>Orientations méthodologiques</i>	4
2.2. <i>Cadre conceptuel</i>	5
2.3. <i>Quelques enjeux propres à l'étude</i>	6
2.4. <i>Stratégies méthodologiques</i>	7
2.4.a. <i>Collecte de données</i>	7
2.4.b. <i>Analyse de données</i>	11
2.4.c. <i>Interprétation</i>	12
3. STRUCTURE DU MEMOIRE	12
CHAPITRE 1 : LE CAFÉ SARAJEVO : LE TERRAIN ET SA PRATIQUE.....	14
1.1. INTRODUCTION.....	14
1.2. À QUI ENTRE AU CAFÉ SARAJEVO... ..	14
1.3. LA PETITE HISTOIRE DU CAFÉ SARAJEVO	16
1.3.1. <i>Comment la popularité du café s'est construite</i>	16
1.3.2. <i>Frictions et polémiques</i>	18
1.4. UN LIEU AUX VISAGES PLURIELS	22
1.4.1. <i>La clientèle</i>	22
1.4.2. <i>Le personnel</i>	24
1.4.3. <i>Le fondateur</i>	25
1.4.4. <i>La gérante</i>	28
1.4. LES REPRÉSENTATIONS DU SARAJEVO.....	30
1.4.1. <i>Un espace caractérisé par l'authenticité</i>	30
1.4.1.a) « Tout ici se passe à l'échelle humaine »	30
1.4.1.b) « Il y a ici comme une ambiance de famille »	31
1.4.2. <i>Un lieu de métissage et d'harmonie</i>	32

1.4.2.a) Un espace de rencontres dans la diversité.....	32
1.4.2.b) Un foyer intégrateur.....	33
<i>1.4.3. Un espace de spontanéité et de joie de vivre</i>	<i>36</i>
1.4.3.a) Un espace « d'expression sans contraintes »	36
1.4.3.b) Un espace où la magie opère	37
<i>1.4.4. Un lieu mythique</i>	<i>38</i>
1.4.4.a) Un lieu avec une identité propre	38
1.4.4.b) Un lieu « quasi sacré »	39
1.5. CONCLUSION ET MISE EN LUMIÈRE DE LA PROBLÉMATIQUE	40
CHAPITRE 2 : POUR SITUER NOTRE ANALYSE.....	42
2.1. INTRODUCTION.....	42
2.2. LES CAFÉS, ESPACES DE LA VILLE	43
2.2.1. <i>Bref historique : naissance et évolution des cafés</i>	<i>43</i>
2.2.2. <i>Les cafés à Montréal.....</i>	<i>45</i>
2.2.3. <i>Le café: un espace-temps particulier</i>	<i>49</i>
2.2.3.a. Rapport à l'espace et « sentiment du dedans ».....	49
2.2.3.b. Rapport au temps et « l'être là »	50
2.2.3.c. Le café : un espace en rupture, en opposition	52
2.2.3.d. Le café : un milieu de résistance	53
2.2.3.e. Le café : un espace de rencontre	56
i. Rapport à l'autre.....	56
ii. Rapport à soi	58
iii. Ouverture à la rêverie et rapport au monde.....	59
2.3. MONDE CONTEMPORAIN ET URBANITÉ OCCIDENTALE	60
2.3.1. <i>Les crises du monde contemporain.....</i>	<i>60</i>
2.4. CONSTRUCTION DE SENS ET <i>RELIANCES</i> CONTEMPORAINES	65
2.4.1 <i>Les horizons d'une spiritualité contemporaine.....</i>	<i>66</i>
2.4.1.a. Horizon humaniste et éthique de l'amour	66
2.4.1.b. Bonheur en ce bas monde	67
2.4.1.c. Un émotionnel vécu	67
i. Transgressions et interdits : quelques notions.....	68
ii. Les fonctions de la fête	69

iii.	Les rites de passage.....	71
iv.	Mythes et petits récits.....	72
2.4.1.d.	Désir de réenchanter le monde.....	73
2.4.2.	<i>Pour distinguer le religieux</i>	73
2.5.	CONCLUSION.....	76
CHAPITRE 3 : LE SARAJEVO : UN ESPACE DE SENS DANS LA VILLE.....		78
3.1.	INTRODUCTION.....	78
3.2.	LE CAFÉ SARAJEVO : UN ESPACE-TEMPS PARTICULIER.....	78
3.2.1.	<i>Le Café Sarajevo : un temps hors du temps</i>	78
3.2.1.a.	Un temps d'arrêt et de répit.....	79
3.2.1.b.	Un temps de transgression et de régénération.....	80
3.2.1.c.	Un temps marqué par la fête.....	82
3.2.1.d.	Un réservoir de la mémoire.....	85
3.2.2.	<i>Le Café Sarajevo : Un espace de dévoilement</i>	88
3.2.2.a.	À la découverte de l'autre.....	88
3.2.2.b.	À la découverte de soi.....	89
3.2.2.c.	À la découverte « du monde tel qu'il devrait être ».....	93
3.2.3.	<i>Le Café Sarajevo et la recherche de totalité</i>	94
3.3.	LE CAFÉ SARAJEVO : UNE RÉPONSE À UNE CRISE.....	95
3.3.1.	<i>Dualisme dans les représentations du Sarajevo et de la société</i>	95
3.3.2.	<i>Une critique de la société</i>	97
3.4.	CONCLUSION : <i>COMMUNITAS</i> AU CŒUR DE LA SOCIÉTÉ.....	101
CONCLUSION GÉNÉRALE.....		104
1.	SYNTHÈSE.....	104
2.	LES CAFÉS : ESPACES DE LA MODERNITÉ.....	106
3.	UN REGARD SUR LE <i>RELIGARE</i> CONTEMPORAIN.....	113

Liste des tableaux

Tableau1 : Les cafés/bars/salons montréalais de type alternatif (p.46)

*À tous ceux et celles qui embellissent
notre ville en nous offrant un coin
douillet pour épancher nos rêves!*

Remerciements

« L'amoureux des cafés est un nostalgique qui cherche à renouer avec les *eaux immémoriales*.ⁱ »

On choisit rarement un sujet de mémoire de façon anodine ou désintéressée. Raconter ce qui m'a conduit à faire une recherche sur le Café Sarajevo dans le contexte d'une maîtrise en sciences des religions serait trop long. Toutefois, je peux certes dire que sur cette route, plusieurs personnes m'ont inspiré le goût de saisir le *sens* là où sa pulsion est la plus spontanée et la plus authentique. Je leur laisse le soin de se reconnaître à travers la gratitude que j'ai de les avoir rencontrées.

Plus spécifiquement, je tiens à souligner certains apports inestimables pour la rédaction de ce mémoire. Quoique le risque est toujours là, j'ose espérer n'avoir oublié personne...

Merci à toutes ces amitiés, qui chacune à leur manière, m'ont accompagnée dans mon projet. À toi Mathilde, pour m'avoir mené aux joies du Sarajevo. À toi Violaine, pour toute ta délicatesse. À toi Chantal, pour ta présence au quotidien, bon vent, mauvais vent; merci pour ta patience et ton écoute! Inévitablement, milles excuses aussi pour toutes ces amitiés que, par manque de temps, j'ai négligées. S'il y a un regret au plaisir d'écrire, c'est celui de devoir se couper du monde!

Aux membres de ma famille que j'ai sentis quelque peu perplexes devant la portée de cette maîtrise mais non moins prêts à me donner tout leur support dans chacun de mes choix, merci d'être toujours là, tout simplement heureux de me voir suivre le chemin de mes aspirations.

À Solange, dont l'intuition intellectuelle et l'esprit de synthèse m'ont chaque fois impressionnée et inspirée. Qu'est-ce qu'un bon directeur de mémoire sinon quelqu'un qui, à la fois donne un élan et une direction aux idées pelle-mêles de l'étudiant et ramène l'ambition excessive de celui-ci aux limites du possible? Merci pour ces fructueuses rencontres et pour la confiance que vous m'avez témoignée tout au long de ce parcours!

ⁱ Monique MEMBRADO, *La poésie des cafés*, Paris, Publisud, 1989, p. 34.

Aussi, merci aux divers professeurs qui, au cours de ces deux années d'étude, m'ont ouvert sur de nouvelles pistes d'appréhension de mon sujet de recherche. Toute ma gratitude par ailleurs à ces auteurs qui, bien avant moi, ont sondé l'univers des cafés et des pratiques contemporaines et ont ainsi permis à mon intuition de s'élaborer dans le cadre d'un travail intellectuel.

Merci aux tenants et au personnel des différents cafés de Montréal (le Café Chaos, Les derniers humains, L'Oreille de Van Gogh, L'Utopik, le Café Santropol, La Casa del Popolo, le Spirit Lounge, le Café Léopard, le Café Rico, l'Art Café) avec lesquels j'ai eu le plaisir de discuter brièvement me permettant ainsi de découvrir la philosophie sous-jacente à leurs établissements. Savoir que vos espaces aux nobles vocations existent dans le paysage montréalais est pour moi une source de bonheur et d'espoir. Ici, je lance aussi un clin d'œil de reconnaissance au coordonnateur du programme *L'Université Autrement : dans les cafés*. Quel merveilleux projet et quelles riches réflexions il s'en suit!

À vous hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, d'ici et d'ailleurs, MERCI pour les heures précieuses que vous m'avez accordées et pour l'enthousiasme que vous avez témoigné à l'égard de ma recherche. Vous avez éclairé mon regard sur le Sarajevo mais surtout, vous m'avez édifiée de votre conscience. C'est à travers votre rencontre que j'ai réellement compris la raison d'être de mon entreprise...

Un merci tout spécial à toi, « gardienne des lieux ». La justesse et la profondeur de tes réflexions sur le Sarajevo –cet espace qui t'est si cher – m'ont chaque fois touchée. Merci aussi de m'avoir guidée vers toutes ces merveilleuses personnes.

Et enfin, cher Osman, je ne saurai terminer sans une pensée toute dirigée à toi. Non seulement je tiens à te remercier pour le temps et les mots d'esprits que tu m'as partagés, mais aussi, au nom de tous ceux et celles que j'ai rencontré et qui m'ont parlé de toi et du Sarajevo avec grande reconnaissance, merci pour cet espace extraordinaire que tu nous offres.

Merci aussi pour ton regard délicieux et pour tes bras pleins qui nous accueillent chacun pour qui nous sommes. Enfin, merci de nous ouvrir à la joie d'être profondément libres et à la sagesse d'être simplement heureux!

Chrystèle

INTRODUCTION GÉNÉRALE

1. Pour cerner le sujet de recherche

1.1. Problématique

Hier comme aujourd'hui, ce qui importe pour les individus, c'est que leur vie ait du sens et que ce sens soit reconnu. Longtemps, la question du sens a été investie par la religion institutionnalisée. Présentement, la littérature nous indique qu'elle s'exprime de plus en plus dans des pratiques et des espaces inédits de notre urbanité. Dans cette perspective, Jeffrey – réfléchissant sur les déplacements du sacré – invite à porter une attention particulière aux diverses mises en scène permettant aux individus et à la société de faire face aux ruptures, aux angoisses et aux énigmes de la vie. Maffesoli, quant à lui, renvoie à l'importance « d'analyser "l'affirmation" de la vie, le vouloir vivre sociétal, qui même d'une manière relativiste sert de support à la vie quotidienne "vue de près"¹ ». Ainsi, se penchant sur les configurations sociales souterraines et les formes de *reliances* contemporaines², il accorde une importance toute particulière aux cafés, cabarets et autres lieux publics, lesquels sont selon lui des espaces propices à la rencontre de l'altérité. Allant dans le même sens, Augé s'intéresse aux *nouveaux espaces*³ de la modernité : que ce soit les marchés, les bars ou les cafés, ceux-ci « constituent comme des ailleurs par rapport au contexte qu'ils mettent à distance (la ville, la famille, le travail)⁴ ». Ils représentent donc des observatoires privilégiés pour saisir les enjeux et les aspirations de notre contemporanéité.

Dans l'optique que nous venons de présenter, un regard sur les cafés de Montréal et les formes de sociabilités ou d'engagement qui s'y jouent nous a paru trouver toute sa raison d'être. Particulièrement, il nous a semblé intéressant de nous pencher sur les *cafés à*

¹ Michel MAFFESOLI, *Le temps des tribus : Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse* [Le livre de poche, 4142], Paris, Librairie générale française, 1991, p. 52.

² Ce terme auquel nous référerons à plusieurs reprises dans ce mémoire est un terme utilisé par Maffesoli. Il renvoie, selon notre compréhension, aux formes significatives à travers lesquelles les individus tissent des liens et des nouvelles manières de vivre en commun.

³ « Michel de Certeau, dans son ouvrage *L'invention du quotidien*, distingue le lieu comme surface géométrique et l'espace comme pratique du lieu » Michel DE CERTEAU cité dans : Marc AUGÉ, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 1995, ch. V, "Nouveaux mondes", p. 130.

⁴ *Ibid.*, p. 135.

caractère distinctif. Par ce terme, nous nous référons aux cafés qui se distinguent par leur ambiance, leur philosophie ou leur vocation spécifiques. Ces cafés ont d'autant plus piqué notre curiosité qu'ils nous ont semblé – en pleine prolifération des imposantes chaînes de cafés telles que Starbuck Café, Second Cup, Van Houtte, etc. – bénéficier d'un engouement et d'une valorisation particulière de la part de la population. Par ailleurs, ces cafés, à l'exemple du Café Rico, de L'Utopik, du Café Chaos, de l'Oreille de Van Gogh et de quelques autres – intriguent du fait qu'ils se présentent comme des espaces montréalais où sont véhiculées des manières d'être et de faire qui bien souvent, font pied de nez au dynamisme urbain conventionnellement caractérisé par l'individualisme, la surconsommation, le stress, la bureaucratisation, la recherche du profit maximal, etc. Ainsi, l'intérêt pour ces cafés tient non seulement au fait que ceux-ci représentent des *espaces de la modernité*, mais aussi au fait qu'ils mettent en lumière des vouloir vivre inédits et marginaux. Par ailleurs, ces espaces montréalais ayant été peu investigués par la littérature, une étude de ceux-ci nous paraît d'autant plus originale et pertinente.

Nous inspirant des travaux de Diament, lequel entrevoit dans la prolifération des cafés-philo et, plus largement, des cafés à thèmes (café-ciné, -théologie, -écologie, -théâtre...) une réponse à une société où les gens « cherchent des moyens de ne pas désespérer du genre humain⁵ », il nous semble intéressant de nous demander en quoi ces *cafés à caractère distinctif* sont une spécificité de notre époque et en quoi leur valorisation découle d'une contestation de notre mode de vie urbain. En d'autres termes, y a-t-il l'horizon d'une crise à l'origine du déploiement de ce genre de café et si tel est le cas, en quoi ceux-ci apparaissent-ils comme des lieux privilégiés pour contrecarrer l'insatisfaction ressentie?

1.2. Choix et pertinence de l'objet de recherche

Pour entreprendre une telle réflexion, il nous a semblé plus réaliste – considérant les limites d'une recherche dans le cadre d'une maîtrise – de porter notre regard sur un seul café à caractère singulier de Montréal et, suite à une analyse en profondeur de celui-ci, de tenter tirer quelques conclusions plus générales. Dans cette perspective, nous avons certes l'embarras du choix, la ville de Montréal étant réputée pour la profusion de ces cafés, bars,

⁵ Marc Sautet, l'instigateur du premier café-philo à Paris, cité par Jacques DIAMENT, *Les « Cafés de Philosophie ». Une forme inédite de socialisation par la philosophie*, Paris, L'Harmattan, 2001, p.17.

et restaurants. Quoi qu'il en soit, nous avons vite arrêté notre attention sur le Café Sarajevo, un établissement qui « suscite un engouement réel chez les Montréalais⁶ » et qui a été décrit par un journaliste du Devoir comme étant « un des hauts lieux du Montréal des diversités, des surprises et de cette joie saine qui nous renouvelle, de jour en jour, avec les calories et les vitamines spirituelles qui maintiennent une culture vivante⁷ ». Par ailleurs, pour les tenanciers du petit café, le Sarajevo est un établissement qui enrichit la culture montréalaise car il est un des rares endroits qui :

- Diffuse la culture des Balkans et du Moyen-Orient
- Informe journalistes et étudiants sur la situation dans les Balkans en plus de favoriser les contacts avec la communauté vivant ici ou en Europe
- Diffuse un art de vivre fondé sur la simplicité, la culture et la spontanéité
- Favorise la vie artistique et intellectuelle
- Milite pour la paix et le respect des cultures
- Rassemble les gens d'origines diverses
- Favorise le pardon et la réconciliation chez les différentes communautés des Balkans immigrées ici et qui pourtant étaient en guerre dans leur pays d'origine
- Rassemble francophones et anglophones
- Rassemble des gens de différentes générations⁸

Le choix du Café Sarajevo comme lieu privilégié de notre enquête nous paraît d'autant plus significatif que cette petite institution de la rue Clark a fait l'objet de nombreux articles de presse au cours des dernières années à cause d'un litige avec la Guilde des musiciens et le service de moralité de Montréal. Face à de sérieuses menaces de fermeture, le Café Sarajevo a reçu un large appui des Montréalais et des médias lesquels applaudissaient son atmosphère unique et les valeurs qui y sont véhiculées. En définitive, la pertinence du choix de notre terrain d'étude réside dans le fait que la polémique entourant le Sarajevo a donné lieu à des réflexions socio-culturelles dépassant de loin la simple cause du petit café. Le cas ayant été par ailleurs médiatisé, nous avons là l'opportunité de collecter un matériau empirique à partir de sources multiples, rendant ainsi d'autant plus riche notre investigation sur des formes de *reliances* contemporaines.

⁶ Aurélie LEBRUN, *Les meilleurs bars de Montréal*, Montréal, Les Éditions Québecor, 2002, p. 94.

⁷ Alfredo L. DE ROMANA, «L'ordre ou la vie»: *Le Devoir* (5 décembre 2002)

⁸ Document rédigé par le Café Sarajevo à l'attention de la section moralité de la Police et au Président de la Régie des alcools, des courses et des jeux pour revendiquer le droit d'obtention de permis (Montréal, août 2001), p.4.

1.3. Hypothèse de travail

En somme, si nous avons choisi de nous pencher sur le cas particulier du Café Sarajevo c'est que le lieu – de par la manière dont les liens s'y tissent, la nature des réflexions partagées, les valeurs défendues, les symboliques et les rituels forgés, l'enchantement manifesté à travers la musique ou la danse – nous semble offrir des éléments privilégiés pour une lecture anthropologique et spirituelle. Dans cette perspective et considérant les enjeux contemporains que nous avons brièvement mis en lumière, nous proposons l'hypothèse suivante :

Les cafés à caractère distinctif – et plus spécifiquement, le Café Sarajevo – constituent des espaces de la modernité faisant front à la crise du mode de vie urbain et où se dessinent, à travers les pratiques et les formes de sociabilité observables, de nouvelles configurations de sens, voire, des investissements spirituels inédits.

Pour vérifier cette hypothèse, il nous faudra montrer que l'attrait pour le Café Sarajevo s'attribue au fait qu'il s'harmonise au tissu socioculturel de Montréal tout en formant une micro-culture où se véhiculent des valeurs et des manières d'être qui marquent une distance, voire une critique par rapport à certaines tendances contemporaines jugées *insensées* et *mal-saines*. Il s'agira par la suite d'établir une analogie entre certains des investissements observés et ce que la littérature désigne sous le terme de *nouvelles formes de spiritualité*.

2. Questions méthodologiques

2.1. Orientations méthodologiques

Dans le but de cerner les motivations et les fonctions sous-jacentes au phénomène des *cafés à caractère distinctif*, nous avons choisi de focaliser notre attention sur le cas particulier du Café Sarajevo. Notre approche est donc empirique et de nature qualitative. Si cette étude de cas ne nous permet pas d'aboutir à des généralisations ni à une certaine forme de représentativité, un regard en profondeur sur cet espace ouvert où interfèrent des investissements culturels et sociaux très hétérogènes nous a semblé prometteur en pistes de réflexions sur les enjeux de sens propre à la vie urbaine montréalaise. Cette micro-étude

profite par ailleurs des résultats d'autres études sur des cafés européens, en particulier, celle de Desjeux (dir.) sur le Café Oz à Paris, celle-ci se rapprochant au plus du type de notre recherche.

Le propre d'une recherche qualitative est de placer le chercheur au cœur d'un milieu *naturel* afin d'en comprendre, à partir des observations faites et des discours rapportés, les phénomènes qui lui sont propres. Toute recherche qualitative nécessite donc une sensibilité particulière aux personnes et à leurs préoccupations. En outre, l'élaboration d'une problématique ne peut que demeurer large et ouverte, rendant compte d'un va et vient constant entre les étapes de cueillette et d'analyse des données. En d'autres termes, « la thèse fait appel à un espace dialogique de découverte ou de validation du processus et non à une logique de la preuve⁹ ».

Il existe plusieurs méthodes qualitatives. Pour notre part, nous avons choisi un procédé qui se rapproche à la fois de l'observation participante et de l'étude de cas. En effet, notre cueillette de données s'est faite dans une large mesure à travers la fréquentation et donc la participation de la chercheuse aux activités du Café Sarajevo. Toutefois, dans la mesure où notre souci est de rapporter la dynamique particulière d'un espace dans son contexte socio-culturel, les données descriptives tirées de l'observation participante ont été complétées par une revue de documents traitant du Café Sarajevo ainsi que par des entrevues faites auprès d'acteurs clés; ces entrevues cherchant à sonder auprès des répondants la perception que ceux-ci ont du Sarajevo mais aussi, la perception qu'ils ont de la société en général.

2.2. Cadre conceptuel

Pour traiter le thème des cafés dans le tissu urbain, nous avons choisi de nous référer à trois sources majeures. D'une part, pour situer notre sujet et cerner la façon de l'aborder, nous avons tenté de cibler un maximum de documents traitant des cafés, à la fois d'un point de vue historique et d'un point de vue socio-anthropologique. En second lieu, nous nous sommes référés aux auteurs investiguant les formes de sociabilités

⁹ Marcel VIAU, « La méthode empirique en théologie pratique » dans : Gilles ROUTHIER & Marcel VIAU (dir.), *Précis de théologie pratique*, Montreal, Novalis, 2004, 819 p.; p. 91.

contemporaines dans l'espace urbain. Ces deux premières sources, en plus de guider notre approche d'observation du terrain, nous ont été précieuses pour regrouper en catégories les données recueillies et effectuer les recoupements nécessaires à notre analyse. Enfin, pour dégager la question du sens, nous avons pris appui sur plusieurs ouvrages traitant des formes de spiritualités et de religiosités contemporaines.

Ce cadre conceptuel ayant été défini, voyons – avant de préciser nos stratégies méthodologiques – quelques enjeux relatifs au style de notre recherche.

2.3. Quelques enjeux propres à l'étude

Toute étude de terrain s'investit d'un regard d'ensemble et d'une analyse des interactions. L'enjeu propre aux analyses du contemporain est de rendre compte d'une imbrication d'ensembles multiples. Le terrain ne peut plus guère se délimiter à un agrégat de personnes sur un territoire donné. L'urbanisme d'aujourd'hui, nous disent les tenants d'une anthropologie du contemporain, brouille les lieux. Plutôt que de rassembler des mêmes gens autour de fonctions différentes, il rassemble des gens différents autour de fonctions ou de genres communs.

Une réelle compréhension d'un terrain tel que celui du Café Sarajevo requiert donc une analyse portant à la fois sur la singularité du café et sur la pluralité des gens qui le composent. Car c'est par l'appréhension des croisements entre le monde de l'individu, celui de l'institution et celui de la ville dans laquelle il s'insère que nous arriverons à saisir les *relations de sens*, ce que Augé définit par « les altérités-identités instituées et symbolisées¹⁰ ». Ainsi, l'intérêt d'un regard posé sur le Café Sarajevo est qu'il nous permet, en quelque sorte, de mettre en lumière ce en quoi convergent des vécus à priori plus ou moins distants les uns des autres.

Cela étant dit, il faut se rappeler que cette mise en lumière ne prend sens que dans un contexte particulier, celui-là même de l'enquête. Car « faire parler l'Autre (les autres), est-ce bien suffisant pour restituer la complexité réelle de la quête ethnographique? (...) Il (...) semble aussi intéressant que l'auteur assume de bout en bout "sa" version en ayant le

¹⁰ Marc AUGÉ, *op. cit.*, p. 129.

souci de la contextualiser, en faisant saillir les arêtes, en suscitant la disharmonie¹¹ ». Il faut donc prendre en compte le jeu qui s'installe entre l'observé et l'observateur car celui que l'on cherche à saisir ne sera jamais compris en tant que sujet mais en tant que parti prenant d'un *espace communicatif*¹².

Notre enquête a aussi été teintée par un double rôle: celui de la cliente et celui de l'investigatrice. Le regard polarisé qui en découle nous a paru à la fois avantageux et plein de défis. Avantageux parce que la subjectivité de l'observatrice, si elle est sciemment prise en compte, devient une clé (parmi d'autres) de compréhension de la situation. Difficile à cause de l'ambiguïté naissante entre l'observatrice et l'observée. La justesse du regard tient donc à la capacité d'un chercheur de se distancier et de porter une analyse à la fois sur sa propre expérience et sur celle de personnes avec lesquelles il risque de développer des liens. Pour reprendre les mots de Cohen, « l'anthropologie du proche raccourcit les distances culturelles de l'émotion et des prénotions entre le chercheur et son objet. Le domaine émotionnel n'est plus un simple objet d'étude, il s'insinue aussi dans les réactions et la pensée même du chercheur¹³ ».

2.4. Stratégies méthodologiques

Notre recherche s'est déroulée sur deux années. En voici les étapes cruciales.

2.4.a. Collecte de données

i. *Observation participante*

L'observation du terrain s'est faite en trois temps : une phase durant l'automne 2003, une autre durant l'année 2004 et une troisième durant l'hiver 2005. La première phase, d'ordre préliminaire, avait pour objectif de comprendre les vocations du café, de dégager six pôles structurels : *qui fait quoi, quand, où, comment* et *pourquoi* ainsi que de cerner les interactions entre les acteurs des milieux micro (le café), meso (le quartier) et

¹¹ Marc ABÉLÈS, « le terrain et le sous-terrain », dans : Christian GHASARIAN (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2002, 248 p.; p. 42.

¹² Traduction libre du terme "communicative space" dans: Kirsten HASTRUP, *Passage to Anthropology: Between Experience and Theory*, Londres et New York, Routledge, 1995, p. 160.

¹³ Patrice COHEN, « Le chercheur et son double. À propos d'une recherche sur le vécu des jeunes de la Réunion face au sida », dans : Christian GHASARIAN (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive: Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2002, 248 p. ; p. 80.

macro (la société montréalaise)¹⁴. Une attention particulière a aussi été portée sur l'organisation sociale de l'espace et les formes de sociabilités¹⁵. Durant cette phase, une douzaine de visites a été effectuée. Pour assurer une vue d'ensemble des activités se déroulant au Café Sarajevo (musique *live* et soirées dansantes, lectures publiques...), les visites ont eu lieu tant les jours de semaines que ceux de la fin de semaine. Lors de chaque sortie, la chercheuse s'est fondue dans la clientèle et a entrepris des discussions informelles avec diverses personnes : personnel, musiciens et clients. L'objet de ces entretiens fut principalement de cibler les motifs de fréquentation du Café Sarajevo. Le fait de ne pas dévoiler les intentions de recherche a permis des prises de contact plus naturelles et spontanées¹⁶. Toutefois, l'anonymat des personnes abordées de façon informelle a su être conservé du fait que ces dernières étaient en grande partie de passage au café.

Les deux autres phases d'observation se sont déroulées de façon similaire et ont poursuivi les mêmes objectifs. Lors de la deuxième phase, les visites, au nombre de huit, ont eu lieu tout au long de l'année 2004. Le même nombre de visite a été effectué durant la troisième phase, cependant, cette fois-ci, les visites furent plus rapprochées. En tout et pour tout, nous considérons avoir consacré plus de cent (100) heures à l'observation. Le fait d'avoir échelonné nos observations sur une longue période de temps nous a paru nécessaire dans la mesure où les contextes au Café Sarajevo (litige avec la Guilde des musiciens, demande puis obtention du permis bar, changement de personnel...) ont évolué au cours de notre période de recherche.

¹⁴ Il s'agit de la dynamique d'observation propre à la Praxéologie pastorale mise en œuvre à la faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal. À ce sujet, voir Gilles RAYMOND, « Les six pôles d'exploration d'une pratique- La praxéologie pastorale et Thomas H. Groome », dans : Jean-Guy NADEAU (dir.), *La praxéologie pastorale. Orientations et parcours* [Cahiers d'études pastorales, 4], Montréal, Fides, 1987, t.1, pp. 107-126.

¹⁵ À cet égard, l'analyse de Desjeux sur le Café Oz à Paris nous a été particulièrement utile pour dégager des catégories d'observation : mobilité spatiale et stratégies de déplacements, places exposantes/exposées, limitrophes ou en retrait, division sexuelle et générationnelle de l'espace, comment l'espace physique organise la dynamique des interactions... Voir chapitre 2 dans : Danièle DESJEUX (dir.), *Regards anthropologiques sur les bars de nuit. Espaces et sociabilité*, Montréal, L'Harmattan, 1999, 208 p., pp. 43-82.

¹⁶ Pour contrôler au maximum les écueils de la subjectivité et de la sélectivité, une fois sortie du café, nous avons tenu de façon systématique un journal de bord dans lequel figure à la fois un compte rendu extensif et des réflexions personnelles sur les situations observées.

ii. *Cueillette documentaire*

Dans le but de mieux cerner la position des différents acteurs impliqués ainsi que de percevoir l'opinion publique et les représentations sociales du Café Sarajevo, une revue de plusieurs documents a été effectuée :

- Tous les articles de presse concernant le café depuis son ouverture;
- Les lettres d'appui et les pétitions rédigées au moment de la situation litigieuse du café avec la Guilde des musiciens et le service de moralité de Montréal.
- Le dossier monté par la gérante du Café Sarajevo (août 2001) pour demander l'obtention des permis nécessaires à la légalisation de l'établissement.

iii. *Entretiens individuels*

Au cours de la troisième période d'observation (hiver 2005), sept entretiens de type semi-directif ont été effectués auprès d'informateurs clés, soit le propriétaire, la gérante, deux serveuses et trois clients¹⁷. À l'instar de Michelat, cette modalité de collecte de données, bien qu'elle pose de lourdes exigences, est essentielle « chaque fois que l'on cherche à appréhender et à rendre compte des systèmes de valeurs, de normes, de représentations, des symboles propres à une culture ou à une sous-culture¹⁸ ». Dans cette visée, il nous a paru essentiel de choisir des personnes ayant une assez longue (au moins deux ans) expérience du café. Aussi, en dehors du propriétaire et de la gérante, nous avons tenté – dans notre sélection – de choisir des répondants d'âges, de sexes et d'origines variés. Il est bien entendu qu'à travers cet échantillonnage, nous n'avons aucune prétention à la représentativité. Plutôt, nous avons recherché une meilleure interprétation des motifs de fréquentation du café à partir d'une lecture approfondie du vécu et du regard socio-culturel de quelques acteurs clés. Dans cette perspective, le schéma d'entretien¹⁹ s'est construit autour de trois pôles : 1) les raisons qui amènent l'individu à fréquenter le café Sarajevo; 2) les représentations que l'individu se fait du Sarajevo en rapport à ses représentations de la

¹⁷ Les entrevues, d'une durée d'environ une heure trente, ont toutes eu lieu en dehors du café pour assurer une plus grande liberté d'expression et pour éviter toute interruption. Selon les préférences du répondant, nous procédions soit à un enregistrement soit à la prise de note au cours de l'entretien. Notons enfin que tous les répondants ont préalablement été informés des enjeux éthiques et ont consenti par écrit à procéder à l'entretien.

¹⁸ G. MICHELAT, « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie » dans *Revue Française de Sociologie*, vol. 16, 1995, pp. 229-247. Cité par Jean-Paul DAUNAIS, « L'entretien non directif », dans : Benoît GAUTHIER (dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1987, 527p. ; chapitre 11, p. 272.

¹⁹ Le schéma d'entretien se retrouve en Annexe I.

société montréalaise; et enfin 3) les dégagements de sens que l'individu attribue au café en regard à ses propres élaborations/quêtes de sens. Des questions concernant la clientèle, les activités, les enjeux et l'historique du Sarajevo ont aussi été posées aux informateurs oeuvrant au café.

iv. *Entretiens additionnels*

Dans le but de situer la particularité du Sarajevo dans le contexte montréalais, deux sources de données additionnelles ont été investiguées. D'une part, nous avons contacté une dizaine de cafés, bars ou restaurants nous paraissant se démarquer aussi des autres établissements par leur vocation et leur ambiance particulières : le Café Chaos, Les derniers humains, La Casa del popolo, L'Oreille de Van Gogh, L'Utopik, le Café Santropol, le Spirit Lounge, le Café Léopard, l'Art Café et le Café Rico. Aux tenants de ces établissements, nous avons posé cinq questions²⁰ :

- Depuis quand leur établissement était ouvert (cette question a été posée afin de vérifier si la prolifération de ces espaces répondait bel et bien à un mouvement récent) ;
- Le style de leur entreprise (alternatif, communautaire, *underground*...) ;
- La philosophie ou la vision à l'origine de l'ouverture de leur établissement ;
- Les activités et les services offerts ;
- Le type de clientèle fréquentant les lieux.

D'autre part, nous avons contacté le fondateur et coordonnateur du projet *L'Université autrement : Dans les cafés*²¹. Il nous a paru intéressant de discuter avec cette personne étant donné que celle-ci détient une grande connaissance des différents cafés montréalais (notamment du Café Sarajevo où ont pris place à quelques reprises certaines des conversations publiques organisées par *L'Université Autrement*) et a développé, au cours de ces expériences, une réflexion sur les espaces publics de la ville. L'entretien que nous avons eu avec celui-ci s'est déroulé dans un café et a duré environ une heure et demie. Il a pris la forme d'une discussion libre et ouverte. Vous en retrouverez toutefois les lignes directrices en Annexe 2.

²⁰ La plupart de ces courts entretiens se sont effectués au téléphone.

²¹ Ce projet, aussi nommé en anglais *The University of the Streets Café* est un programme de l'Université Concordia visant à promouvoir des formations continues portant sur des enjeux sociétaux importants. Les carrefours sont organisés dans divers lieux de la ville (cafés, parcs, salle communautaires...) afin de permettre à des personnes d'origines et de situations socio-économiques diversifiées de se rencontrer et de développer leurs connaissances à travers les principes de l'éducation populaire et de la pédagogie participative.

2.4.b. Analyse de données

L'analyse des données récoltées s'est faite par un processus dialogique tout au long de la collecte de données. Dans un premier temps, la phase d'observation préliminaire nous a permis de faire une première validation de notre hypothèse de départ, soit que le Café Sarajevo constitue bel et bien un espace particulier de la ville et que l'analyse de celui-ci peut nous amener à dégager des élaborations de sens.

À partir des informations cumulées lors de cette même phase, nous avons pu faire émerger différents attributs du Café Sarajevo : un lieu de rencontre et de métissage, un espace marqué par l'esprit de fête et la joie de vivre, un lieu qui se caractérise par une ambiance familiale... Ceux-ci – mis en relation avec le corpus documentaire – nous ont amené à formuler des modèles de compréhension en regard des formes de sociabilité observées et des interactions entre les différents milieux en jeu. Ces modèles ont été réajustés au fur et à mesure que nous évoluions dans la deuxième et la troisième phases d'observation.

Une fois la retranscription des entretiens individuels effectuée, nous avons pu voir émerger de nouvelles thématiques caractéristiques du Café Sarajevo. Nous avons donc procédé à un découpage des entretiens selon les catégories émergentes. Ces regroupements avaient pour objet de mettre en relief les différentes représentations du Café Sarajevo: un espace caractérisé par l'authenticité, un lieu de métissage et d'harmonie, un espace de spontanéité et de joie de vivre, un lieu mythique. À cette étape-ci, tous les éléments de texte, même ceux qui paraissaient moins pertinents, ont été préservés. Cette mise en catégorie a aussi tenu compte des informations amassées au cours de l'observation et de la revue documentaire. Une fois le matériau empirique organisé, nous avons rédigé un rapport descriptif du terrain étudié (Chapitre 1). Lors de la rédaction, nous n'avons sélectionné que les notes d'entretiens les plus significatives. Quelques unes ont aussi été conservées pour venir appuyer le travail d'interprétation (Chapitre 3).

Une dernière étape analytique a été effectuée en faisant ressortir, parallèlement aux représentations du Sarajevo, les représentations sociales émises par nos répondants. En

confrontant ces deux types de représentations²², il nous a été possible de mettre en lumière l'existence d'une vision dualiste laquelle, sera discutée dans le troisième chapitre.

2.4.c. Interprétation

Cette étape nous a permis de confronter le matériau empirique à quelques référents théoriques choisis en fonction des orientations de départ. Pour articuler des analogies et valider notre hypothèse, nous avons donc fait appel, d'une part, à la socio-anthropologie du contemporain (Augé, Maffesoli, Godelier, Membrado, Desjeux...), et d'autre part, à la socio-anthropologie du religieux (Jeffrey, Lenoir, Turner, Poirier). Comme nous en avons déjà fait la mention, la première source de référents nous a permis de situer le Café Sarajevo en tant qu'espace urbain. La deuxième nous a permis d'envisager les possibilités de rapprochement entre les investissements de sens observés et les formes de spiritualités contemporaines telles que décrites par la littérature.

3. Structure du mémoire

En plus de l'introduction et de la conclusion, ce mémoire se compose de trois chapitres : *Chapitre 1 : Le Café Sarajevo : le terrain et sa pratique* ; *Chapitre 2 : Pour situer notre analyse* ; *Chapitre 3 : Le Sarajevo : un espace de sens dans la ville*.

Comme le lecteur aura pu le constater, l'introduction générale a permis de cerner le sujet de recherche ainsi que de clarifier les orientations et les stratégies méthodologiques relatives à notre enquête. Pour ce qui est du premier chapitre, nous avons choisi d'y présenter d'emblée le terrain d'étude (ambiance du lieu et historique du café, description des acteurs clés et mise en évidence des représentations du Sarajevo). De cette façon, il nous devenait possible de faire ressortir la problématique propre au Café Sarajevo avant de passer en revue les référents théoriques sur lesquels s'appuie notre analyse.

Le deuxième chapitre présente les trois sources majeures de notre cadre conceptuel. Dans un premier temps, nous y faisons un bref historique des cafés et nous y rappelons le contexte montréalais (à ce titre, se retrouvent les données collectées lors des entretiens avec les tenants des divers établissements à *caractère distinctif* ainsi qu'un résumé de l'entretien

²² Pour ce faire, nous avons construit un tableau qui sera discuté dans le troisième chapitre (voir Annexe 3).

avec le coordinateur du programme *L'Université autrement : dans les cafés*). Toujours sous la thématique des cafés, nous présentons les différentes composantes spatio-temporelles de l'univers des cafés proposées par la littérature. Dans un deuxième temps, ce chapitre discute certaines réalités du monde urbain contemporain. Les crises du contemporain mises en évidence dans cette section ouvrent sur la dernière partie du Chapitre 2, à savoir, les formes d'élaboration de sens et de *reliances* contemporaines. Ce chapitre se conclut par une clarification des termes conceptuels qui seront utilisés dans le cadre de notre analyse des constructions de sens et des possibles investissements spirituels.

Le troisième chapitre contient tout le travail d'interprétation du matériau empirique collecté. Pour appuyer nos conclusions, nous faisons un rappel de certaines données citées dans le premier chapitre et nous complétons au besoin par quelques autres citations non encore proposées. Par ailleurs, dans certaines circonstances, nous déployons plus avant certains apports théoriques évoqués dans le Chapitre 2. Pour ce qui est de sa composition, ce chapitre se construit en deux temps. Dans la première partie, pour montrer la particularité du Sarajevo dans l'espace urbain, nous établissons un parallèle entre les composantes spatio-temporelles des cafés telles que présentées par la littérature et nos propres observations du Café Sarajevo. Dans la seconde partie de ce chapitre, nous tentons une mise en rapport des représentations du Sarajevo et des représentations sociales telles qu'elles apparaissent dans nos données. C'est donc ici qu'il nous est donné de vérifier comment le Café Sarajevo s'inscrit et se démarque du tissu social ambiant. Pour enrichir cette analyse, nous nous référons aussi aux représentations sociales transparaissant dans les données collectées auprès des autres établissements à *caractère distinctif*.

Enfin, la conclusion générale présente une récapitulation du mémoire et propose deux synthèses finales, la première cherchant à mettre en valeur le rôle que jouent les *cafés à caractère distinctif* dans notre société contemporaine et la deuxième cherchant à faire émerger les horizons de sens exprimés à travers la fréquentation et la valorisation du Café Sarajevo et des autres espaces particuliers de la ville.

Chapitre 1 : Le café Sarajevo : le terrain et sa pratique

1.1. Introduction

Une journaliste dit une fois qu'elle aimait le Café Sarajevo parce qu'il lui paraissait être « le seul endroit à Montréal ayant une âme²³ ». Pour un autre, « ça a été un des hauts lieux du Montréal des diversités, des surprises et de cette joie saine qui nous renouvelle, de jour en jour, avec les calories et les vitamines spirituelles qui maintiennent une culture vivante²⁴ ». En somme, il apparaît que ce petit café de la rue Clark n'est pas anodin. C'est ce que nous tenterons de mettre en lumière dans ce chapitre. Dans un premier temps, nous rendrons compte de l'atmosphère régnant au Sarajevo, puis nous raconterons les débuts et l'évolution du petit café et nous brosserons un portrait des principaux acteurs y interagissant (clientèle, personnel, le fondateur, la gérante). Dans un deuxième temps, nous dégagerons les pointes de notre observation, c'est à dire les différents traits qui caractérisent notre terrain de recherche. Enfin, en conclusion, nous dégagerons la problématique liée à notre étude. Toutes les données que nous proposerons dans ce chapitre proviendront à la fois de notre observation, de nos discussions informelles, de nos entrevues et de notre revue documentaire.

1.2. À qui entre au Café Sarajevo...

« D'une façade ordinaire, voire louche, vous pénétrez dans un lieu des plus intimes et des plus chaleureux.²⁵ » Il est vrai que la ruelle où se situe le café est plutôt sombre et malpropre. À quelques blocs du Sarajevo, on retrouve des bâtisses délabrées au devant desquelles des jeunes drogués se donnent rendez-vous. La devanture du café n'a rien non plus de très invitant pour qui ne connaît pas la place. Bref, c'est un de ces lieux où l'on entre que parce qu'on en a entendu parlé ou que quelqu'un nous y a convié.

Avec ses grands murs de pierre, son plancher recouvert d'un tapis rouge, son bar sur fond de miroir, ses sofas sortis d'une vente de garage, son piano mal accordé et ses

²³ Commentaire d'une journaliste que la gérante du Café Sarajevo nous a rapporté.

²⁴ Alfredo L. DE ROMANA, art. cité, p. A7.

²⁵ Article d'Elle Québec (1994-1995) dont nous n'avons pas la référence complète. Cet article a été retrouvé dans le document rédigé par le Café Sarajevo, *op. cit.*

lumières tamisées, l'endroit s'apparente davantage au sous-sol d'une demeure qu'à un commerce. Ajoutons à cela que le Café Sarajevo n'est pas très spacieux²⁶, ce qui, par la disposition des meubles, renforce le sentiment d'intimité familiale souvent évoqué par ceux qui fréquentent le lieu. C'est d'ailleurs pour cela que l'endroit se prête si bien aux lectures publiques, aux cercles de discussion, aux chansonniers et aux groupes de musique traditionnelle. N'ayant ni scène ni projecteurs (que de petits micros), le café fait le bonheur des artistes fuyant les scènes multimédias. Les musiciens (ou autres artistes) se placent debout, coincés entre le piano et les fauteuils. Il ne reste alors qu'une aire restreinte, juste devant le bar, pour que les gens circulent. Cependant, les soirs de fins de semaine, lorsque la musique bat son plein, ce petit espace est envahi par les clients enjoués et se transforme en piste de danse. Tard dans la nuit, quand la fête est à son apogée, il n'est pas rare que des musiciens ou des clients montent sur la table basse pour y danser ou faire une prestation de musique sous les encouragements de la foule enthousiaste.

Il faut dire que le Café Sarajevo s'apparente davantage à un bistrot-bar qu'à l'usuel café que nous connaissons en Amérique du Nord. On y sert alcool, café turque et nourriture ("*mezza*"²⁷ ou repas complet²⁸). Comme tout bar, c'est aussi un établissement où les gens aiment à fumer. Même si des travaux d'insonorisation, d'aération et de climatisation ont été entrepris depuis que des plaintes ont été déposées, la chaleur et l'odeur de cigarette restent poignantes quand le café est bondé. Par contre, le volume de musique, en dehors des temps de prestations artistiques, y est raisonnable et permet aux gens de discuter aisément – un atout fort apprécié des habitués de la place.

En termes de décors, notons qu'ici et là, des affiches et des peintures donnent une tonalité à la philosophie du café: dans le vestibule, des publicités pour les activités culturelles à venir (groupes de musique, conférences, spectacles de danse...); sur le mur d'entrée, quelques photos des Balkans révélant des scènes du quotidien; ailleurs, des affiches d'Amnistie Internationale et de l'ONU; bien en évidence, trônant au-dessus du sofa central, un grand portrait, peint par le fondateur du café et représentant un gourou venu d'Europe de l'Est; enfin, sur le mur d'en face, comme autre symbole spirituel, une photo du Dalai Lama. De par sa disposition, le café est constitué de plusieurs petits coins dont une

²⁶ Il peut contenir une soixantaine de personnes.

²⁷ Tradition d'accompagner l'alcool de petites assiettes garnies d'olives, de feta, de piments forts et autres légumes marinés. Habituellement placés au centre de la table, tous les invités sont conviés à se servir à même ces petits plats.

²⁸ Salades de style grecque, grillades de viande, Kebab et autres mets traditionnels de la région des Balkans.

personne du staff s'est amusée à répertorier les attributions: « Autour des tables rondes, les gens discutent affaires ou actualité. Là, c'est le coin des *Blind dates*, autour de la table basse, c'est la place des fêtards et des gros groupes d'amis. Au comptoir, c'est les grands habitués et les gens qui viennent seuls. Derrière le mur (salon arrière), ça c'est le coin des histoires plus *spicy!* (ex-serveur, vingtaine, Québéco-Bosniaque) ». Bien que l'occupation des espaces varie selon les heures et les jours de fréquentation, cette description caricaturale illustre la multitude des circonstances auxquelles se prête le lieu et témoigne d'une certaine forme d' « organisation sociale de l'espace²⁹ ».

Voilà qui donne une idée de l'atmosphère qui règne au Café Sarajevo. Avant de passer aux pointes de l'observation, nous proposons ici un bref historique du café et un aperçu des acteurs principaux du milieu.

1.3. La petite histoire du Café Sarajevo

1.3.1. Comment la popularité du café s'est construite

Le fondateur et propriétaire du Café Sarajevo, Osman Koulenovitch³⁰, a quitté sa Bosnie natale en temps de paix, il y a de cela près de quarante ans. Installé à Paris avant de venir s'établir au Québec quelques années plus tard, cet homme d'une soixantaine d'année a touché à mille et une occupations au cours de sa vie : professeur d'éducation, journaliste, peintre-portraitiste, agent d'immeuble... Propriétaire d'un triplex au centre-ville qu'il n'arrivait pas à revendre, il a décidé, au début des années 90, de s'y installer et d'ouvrir un petit café à l'étage inférieur. Il se trouva que cette même année, éclatait la guerre aux Balkans. Selon ses propres dires, le fondateur pensait ne pas avoir « d'attache solide à (son) pays. Mais la guerre fait naître des sentiments que l'être humain ignorerait autrement.³¹ » C'est ainsi qu'il a entrevu, dans son nouveau projet, l'opportunité de réagir à la terrible situation : « Je souhaitais avoir un sous-sol dans lequel je pourrais recevoir tous mes amis afin de discuter de cette guerre, de la politique... Philosopher avec des gens de partout. Je ne voulais surtout pas faire de cet endroit un café bosniaque!³² »

²⁹ Ce terme qui sera expliqué dans le chapitre nous vient de Danielle DESJEUX (dir.), *op. cit.*

³⁰ D'un point de vue éthique, nous avons demandé au propriétaire s'il s'objectait au fait que son nom soit mentionné dans ce mémoire puisque de toute façon, il est nommé dans tous les articles de presse auxquels nous faisons référence. Sa réponse a été : « Tu fais comme tu veux. Moi je suis pour la liberté. »

³¹ Fondateur cité par Julie PARENT, « L'hédoniste », *Montréal Campus XX/1* (1^{er} septembre 1999)

³² Fondateur cité par un article de source inconnue. Cet article a été retrouvé dans le document rédigé par le Café Sarajevo, *op. cit.*

De bouche à oreille, ce café est devenu un point de rencontre et d'échange pour divers artistes, intellectuels et médias montréalais. Parallèlement à son café, le propriétaire du Sarajevo a formé, avec plusieurs autres personnalités médiatiques, le comité Solidarité Québec-Bosnie. Il a aussi présidé l'Association des Yougoslaves du Québec. Ainsi, sans s'identifier aux immigrants, il a souvent pris parti pour eux, allant même, dans certaines circonstances, jusqu'à héberger des réfugiés à l'étage supérieur du triplex. Par ses diverses implications, le propriétaire du petit Café Sarajevo est rapidement devenu une personne-référence pour la compréhension de la situation aux Balkans, et plus tard, du conflit au Kosovo. Les médias ont maintes fois afflué au café, soit pour le rencontrer, soit pour s'entretenir avec les nombreux clients originaires des Balkans qui s'y retrouvent.

L'engagement pour la paix a donc marqué les débuts du Café Sarajevo. Cette particularité semble se poursuivre aujourd'hui à travers le support offert de façon plus ou moins directe à divers groupes militants³³. La dimension politique ne semble toutefois pas avoir été seule à faire la renommée du café. Petit à petit, la musique a pris possession du café et celui-ci est devenu un lieu culte, d'abord pour le jazz puis pour la musique gitane³⁴.

Aujourd'hui, la réputation du café tient donc grandement au répertoire de musique qui y est diffusé : musique du monde, folklorique ou contemporaine, plus souvent *live* qu'enregistrée. En outre, c'est un des rares endroits à Montréal, où, dit-on³⁵, l'esprit est à la fête et la musique *fait lever*; autrement dit, où les gens, immanquablement, se mettent à danser au cours de la soirée. Enfin, le café Sarajevo est aussi populaire pour son atmosphère conviviale qui se prête bien aux rencontres et aux discussions. C'est d'ailleurs cette même convivialité qui incite de nombreux groupes et associations³⁶ à s'approprier le café pour animer des soirées diverses : lectures publiques (poésie, littérature, théâtre, textes sacrés...), débats socio-philosophiques, conférences...

Il est intéressant de noter ici que le Café Sarajevo ne s'est pas donné comme mandat d'offrir ce type d'activités mais, de par sa dynamique et les valeurs qu'on lui attribue, il

³³ Entre autres : Médecins sans frontière, Amnistie Internationale, Les amis du Monde diplomatique, Clowns sans frontière, Alternatives, Association des journalistes indépendants, Culture Montréal, Les Intellectuels pour la souveraineté, etc.

³⁴ Le Café Sarajevo a été un des premiers endroits à Montréal à diffuser de la musique gitane. Aussi, plusieurs groupes de musique tzigane actuels ont fait leur premiers pas au Sarajevo. Aujourd'hui, avec la popularité de cette tradition musicale, d'autres cafés se font hôtes de groupes de musique gitane. Le café n'en a donc plus l'exclusivité mais il continue à être pour beaucoup un lieu où prévaut l'esprit gitan.

³⁵ Le *dit-on* fait référence à des commentaires souvent entendus chez les gens ayant fréquenté le Sarajevo.

³⁶ Entre autres, des groupes universitaires, des altermondialistes, des organismes à vocation sociale...

attire à lui – et se fait un plaisir d'accueillir – des gens aux projets diversifiés, qu'ils soient jeunes musiciens, étudiants créatifs et engagés ou membres d'organismes militant pour des causes sociales et internationales. De notre recherche, il ressort donc que le Café Sarajevo est né sans ambitions clairement définies mais qu'il a pris, au fil des circonstances et surtout au gré des relations que le propriétaire a su établir avec des gens aux horizons divers, des couleurs qui lui sont uniques. En filigrane, il nous semble que l'important a toujours été pour le fondateur de promouvoir une libre expression artistique, culturelle et intellectuelle. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

1.3.2. Frictions et polémiques

La popularité du Café Sarajevo n'a pas mis l'établissement à l'abri de critiques d'ordre législatif. Toutefois, pour en comprendre la portée réelle, il importe de rappeler l'esprit dans lequel a vu le jour la petite institution de la rue Clark.

Pour le propriétaire, le café n'est que « l'extension de (son) salon ». Il a donc toujours considéré que les gens venaient prendre un verre chez lui, dans sa demeure³⁷. Au début donc, il faisait à sa guise :

Je ne savais même pas qu'il existait des lois. C'était très bohème, très libre. C'était fou! Il n'y avait même pas tous ces sofas. C'était des matelas, comme des futons. Et les nuits de tempête, ou quand les gens n'avaient pas envie de rentrer chez eux, on tirait les matelas et ils dormaient sur place! Et si la serveuse n'était plus là, je disais aux gens d'aller se servir au comptoir et de mettre les sous dans un pot!

L'homme rêvait donc de simplicité et de liberté. Pourtant, il a bien fallu au fil des ans, se conformer quelque peu aux règlements de la société qu'il avait adoptée. Avec le développement des activités de son café, il a bientôt fait de se procurer un permis de restauration avec alcool. C'était tout ce qu'il avait pu obtenir. En effet, l'emplacement du Sarajevo pose problème. En plein cœur de Montréal, la dynamique du café paraît à première vue s'insérer en toute légitimité au tissu urbain mouvementé et éclaté du centre-

³⁷ Selon une remarque de la gérante du café, il est intéressant de noter qu'en Amérique du Nord, les cafés sont considérés comme étant une extension de l'espace public alors qu'en Europe, ils sont considérés comme étant l'extension de l'espace privé, soit, de la propriété du tenancier. Le propriétaire du Café Sarajevo, originaire de Bosnie, se sent donc chez lui, dans sa demeure. De son appartement, il descend du café en pantoufles ou en robe de chambre. Son fils vient à toute heure se préparer des viandes grillées quand bien même la cuisine est officiellement fermée. En somme, Osman et ses proches interagissent au café comme si le lieu était leur sous-sol. Pour cette raison, le propriétaire à eu bien du mal à comprendre pourquoi on venait lui dicter des règles, ainsi que nous le verrons dans la suite de cette section.

ville montréalais. Toutefois, le café se niche dans une rue classée semi-résidentielle. En théorie donc, impossible d'ouvrir là un commerce de type bar-spectacle. En réalité, comme bien d'autres établissements de la ville, le Sarajevo a bénéficié d'une certaine tolérance durant de nombreuses années.

Il arriva pourtant en 2001, qu'un voisin se plaigne à plusieurs reprises du bruit causé par l'exploitation du café : « (J'ai rien contre les activités du café.) Mais c'est impossible de vivre avec de la musique jusqu'à 3h00 du matin. Ils chargent pour voir les spectacles et ils n'ont pas de permis pour le faire. Je veux seulement que les règlements soit respectés.³⁸ » Alertée, la police a dû faire enquête. À deux reprises, des agents dissimulés sont allés faire un tour au café. « La première fois, (raconte ouvertement la gérante), on leur a servi à boire sans leur offrir à manger; la seconde on leur a apporté des olives gratuites pour accompagner leur consommation alcoolisée; ce qui représente des infractions dans les deux cas selon les policiers.³⁹ » À la suite de ces constats, l'unité de moralité a recommandé de retirer le permis d'alcool du café, ce qui en bout de ligne, menaçait le café d'une éventuelle fermeture. Le propriétaire et la gérante du café sont donc allés en cour pour défendre leur cause. Selon eux, la révocation du permis d'alcool pose « autant d'inconvénients pour la clientèle que de gêne pour le personnel qui désire l'accueillir avec simplicité, respect et courtoisie⁴⁰ ». En effet, pour ne pas contrevenir à la loi, le personnel est obligé d'insister auprès des clients pour que ceux-ci commandent un repas complet au moment de leur première consommation. Le café doit aussi renoncer à la populaire formule du 5 à 7 et se trouve dans l'impossibilité de perpétuer la coutume bosniaque qui veut que la « mezza » soit accompagnée d'un verre d'alcool.

C'est vrai que nous avons outrepassé quelques règlements mais ce que nous faisons n'est pas d'ordre criminel et jusqu'à dernièrement, c'était toléré. Nous ne demandons pas mieux que d'avoir tous les permis nécessaires pour continuer à faire ce que nous faisons ici.⁴¹

Pour le conseiller municipal, la petite institution de la rue Clark est victime de sa popularité. Pour permettre au Sarajevo de se légaliser, il s'est proposé de chercher un endroit permettant de relocaliser le café en-dehors des zones résidentielles. Toutefois, a-t-il

³⁸ Plaignant cité dans : Laura-Julie PERREAULT & Sylvia GALIPEAU, « Le Café Sarajevo menacé. Le propriétaire et le conseiller du quartier envisagent un déménagement » : *La Presse* (19 août 2001) p. A3.

³⁹ Gérante citée dans : *Ibid.*, p. A3

⁴⁰ Document rédigé par le Café Sarajevo, art. cité, p. 5.

⁴¹ Propriétaire cité dans : Laura-Julie PERREAULT & Sylvia GALIPEAU, art. cité, p. A3.

précisé, « je ne veux pas qu'ils déménagent de mon district!⁴² » Le propriétaire du café, rêvant d'ouvrir un centre culturel avec une scène, n'était pas fermé à l'idée mais craignait – à juste titre, diront de nombreux sympathisants – d'être incapable « de recréer la magie du Sarajevo dans un autre lieu que celui-ci⁴³ ».

Entre temps, un autre problème a surgi : la Guilde des musiciens a fait parvenir une lettre stipulant que le café ne pouvait présenter de spectacles sans qu'on ne lui verse une redevance et sans que les musiciens ne soient payés au salaire minimum prescrit. Par ailleurs, elle recommandait de n'embaucher que des artistes membres de la Guilde. Une missive similaire avait été envoyée à une trentaine d'autres bars au cours des deux dernières années. Furieux, les propriétaires des établissements concernés ont refusé de se conformer et ont tenté de s'unir pour tenter une négociation.

La Guilde lui reprochant de sous-payer les musiciens et de faire de l'argent sur leur dos, le propriétaire du Sarajevo a riposté que son établissement est « un espace de spontanéité où les activités des musiciens ne sont ni programmées ni annoncées⁴⁴ ». Il croit leur offrir l'opportunité de se faire connaître et de faire leurs preuves, ce que les exigences d'un salaire minimal conditionné par la Guilde rend presque impossible pour de jeunes musiciens sans expérience et sans contacts. C'est donc un service mutuellement rendu entre les tenanciers de bars et les musiciens. Ainsi, aux yeux du propriétaire, par son décret, la Guilde fait preuve d'insensibilité face à la situation des petits établissements et elle tue du même coup la scène *underground*.

Malgré des tentatives de médiations, le conflit n'a pu se résorber, chaque parti tenant mordicus à sa position⁴⁵. En avril 2002, afin de contrer l'imposition d'une réglementation par la Guilde, les petites salles de spectacles (Café Chaos, Café Sarajevo, L'X, Le Sergent Recruteur, le Va et-vient...) ont formé une association pour la protection des lieux alternatifs de la culture émergente (APLACE). Les revendications de ce

⁴² Sammy Focillo, conseiller municipal de Saint-Jacques, cité dans : Laura-Julie PERREAULT & Sylvia GALIPEAU, art. cité, p. A3.

⁴³ Osman cité dans : Odile TREMBLAY, « Enfant de bohème » : *Le Devoir* (25 août 2001) p. C2.

⁴⁴ Osman cité dans Bernard LAMARCHE, « La Guilde gagne, le Café Sarajevo ferme » : *Le Devoir* (mercredi 27 novembre 2002) p. A6..

⁴⁵ Interrogés sur la polémique entre la Guilde et le Café Sarajevo, la plupart des répondants de notre recherche ont préféré ne pas aborder le sujet, mentionnant juste au passage qu'ils comprenaient l'importance de mieux reconnaître le travail des artistes mais que la Guilde, et plus particulièrement, son président, M. Subirana, avait fait une grave erreur de jugement et que le conflit avait pris la tournure d'une « guerre quasiment personnelle » (remarque d'une cliente). La description que nous en faisons se base donc principalement sur des informations collectées au cours de la revue de presse.

regroupement étaient de plusieurs ordres : 1) reconnaître l'existence de différents types de musiciens (d'amateur à professionnels) et établir des conditions de travail mieux adaptées à chacune des catégories; 2) Différencier par la loi les salles de spectacles qui agissent en tant que producteur et celles qui agissent en tant que diffuseur. En effet, les petits établissements se considèrent comme des diffuseurs et non comme des producteurs puisque les musiciens se présentent sans engagement contractuel et obtiennent la possibilité de solliciter des contributions auprès de la clientèle. En d'autres termes, « l'enjeu porte (aussi) sur le droit des artistes à l'autodétermination⁴⁶ ».

Étonnamment pour la Guilde, l'APLACE a été appuyée par plusieurs musiciens concernés. En fait, pour plusieurs d'entre eux⁴⁷, les nouvelles revendications de la Guilde étaient loin d'être perçues comme un appui. Bien au contraire, l'imposition d'une redevance aux tenanciers allait mettre en péril les petites boîtes de nuits et obliger pour ainsi dire les musiciens à « retourner jouer dans leur garage sans public, au milieu des pneus d'auto⁴⁸ ». L'implication de musiciens fut d'autant plus grande à la suite du jugement rendu le 22 novembre par la Commission de reconnaissance des associations d'artistes et des associations de producteur (CRAAAP) statuant que le Café Sarajevo est producteur et non diffuseur de musique. Considérant que « l'argumentation retenue contre le petit établissement de la rue Clark “ blesse fondamentalement un grand nombre d'artistes alternatifs ”⁴⁹ », une nouvelle initiative, « Tous contre la Guilde », a été lancée par Simon Jodoin, chanteur du groupe Mort de rire.

Quant au propriétaire du Café Sarajevo, lassé par tant de complications, il a, dans un premier temps, envisagé de vendre son commerce. Toutefois, des milliers de personnes ont manifesté leur attachement pour le café : « Nous déclarons ce lieu HISTORIQUE, PRÉCIEUX, INTOUCHABLE⁵⁰ ». Des pétitions ont donc été signées, des lettres

⁴⁶ Le propriétaire et la gérante du Sarajevo cités dans : Bernard LAMARCHE, « Le Café Sarajevo conteste la décision de la CRAAAP » : *Le Devoir* (18 janvier 2003) p. A7.

⁴⁷ À cet égard, nous n'avons malheureusement que les témoignages relevés dans les articles de presse. Dans notre recherche empirique, il nous a paru difficile d'obtenir un verdict clair de la part des musiciens, le sujet paraissant polémique. En gros, notre impression est que les musiciens se trouvent pris entre l'arbre et l'écorce. Quelques-uns nous ont bel et bien déploré être sous-payés mais ils ne semblaient pas pour autant apprécier l'attitude et les exigences de leur syndicat. En somme, ils paraissent dépendants à la fois de leur association et des petits établissements dans lesquels ils jouent. Les conflits et les mécontentements sont donc nombreux. Nous n'avons toutefois pas poussé davantage l'investigation, la spécificité du sujet nous paraissant peu pertinente pour l'orientation prise par notre recherche.

⁴⁸ Éric Poissant du groupe Arsenic 33 cité dans : Odile TREMBLAY, « Attacher le foin libre » : *Le Devoir* (27 avril 2002) p. C8.

⁴⁹ Bernard LAMARCHE, « Tous contre la Guilde » : *Le Devoir* (6 décembre 2002) p. A1.

⁵⁰ Lettre de protestation (1) dans : Document rédigé par le Café Sarajevo, *op. cit.*

personnelles ont été rédigées, une « mani-Fête pour la paix, la vie et la poésie⁵¹ » a été organisée. Même des journalistes ont montré leur sympathie pour la petite institution. Entre autres, pouvait-on lire dans un article de Rima Elkouri, paru dans la Presse le 4 janvier 2003: « Je prédis que les Montréalais manifesteront contre la guerre en Irak et pour la survie du Café Sarajevo ».

Touché par l'appui de nombreux montréalais, le propriétaire a alors abandonné l'idée de vendre son café⁵². Une requête en révision judiciaire de la décision rendue par la CRAAAP a donc été déposée à la Cour Supérieure. Un an après, la Cour a finalement tranché en renversant la décision prise par la CRAAAP. Ainsi, « Le petit Café Sarajevo a raison d'un géant, la Guilde des musiciens », titrait un article de la Presse du 30 janvier 2004. Par ailleurs, à la même période, la ville de Montréal a accepté la demande faite par le Café Sarajevo pour obtenir un « permis bar avec autorisation de spectacles accessoires ». En bout de ligne, grâce aux multiples supports et à la valeur même attribuée au café, le Sarajevo a pu régulariser sa situation tout en évitant fermeture ou déménagement. Toutefois, ces polémiques auront suscité un débat allant bien au-delà de la simple cause du Sarajevo. De même, elles auront mis en relief une tension omniprésente entre le besoin de se conformer aux règlements et le désir de sauvegarder le charme et la philosophie du café. La légalisation du café a-t-elle fait perdre un peu de la spontanéité et de la liberté caractéristiques du Sarajevo? À prime abord, toutes les personnes interrogées ont répondu que non : le café reste un espace de liberté et il règne toujours le même esprit. Pourtant, en filigrane, il transparaît toujours un brin de nostalgie en regard à un passé plus authentique, plus fou, plus délirant et surprenant. Ce n'est peut-être là que l'indice d'un lieu marqué par une histoire et qui donc interpelle la mémoire de ceux et celles qui y ont fait un détour... Nous y reviendrons.

1.4. Un lieu aux visages pluriels

1.4.1. La clientèle

Et quel monde! Outre les touristes d'ici et d'ailleurs, ou encore les vrais voyageurs de passage, outre les artistes, les politiciens ou les Casques bleus,

⁵¹ Alfredo L. DE ROMANA, art. cité, p. A7.

⁵² En vérité, la pancarte de vente est toujours affichée. En 2005, il avait même été question de vendre le Café Sarajevo à deux jeunes qui, aux yeux du propriétaire, auraient su conserver l'esprit du Sarajevo. Le projet a toutefois échoué pour des causes financières.

outre la faune des soirées de poésie ou des lancements, outre les rescapés de guerre qui y trouvaient refuge et aide pratique, outre les chômeurs, les diplomates et les étudiants, il y avait, surtout, les amis et les connaissances.⁵³

C'est en ces termes qu'un journaliste décrivait ses souvenirs du Café Sarajevo. Ce qui ressort de cet extrait et ce qui continue à frapper tous ceux qui visitent le petit café de la rue Clark, c'est la pluralité et le mélange des visages, des origines, des âges (entre 20 et 80 ans) et des statuts. Aux dires de la gérante, ce qui unifie tous ces gens, c'est qu'ils « sont instruits et raffinés, et partagent le goût pour les cultures slaves, tziganes et orientales, quelles que soient leurs origines⁵⁴ ». Pour illustrer cette diversité, nous avons retranscrit ci-dessous deux bribes de conversation tenues entre la chercheuse et des clients rencontrés de façon informelle lors de différentes soirées :

1) Assise seule au bar, une femme dans la quarantaine, m'accoste en souriant: « *La fumée de la pipe ne vous dérange pas trop?* » « *Non, non* » lui ai-je répondu. Et de fil en aiguille, nous avons entamé la discussion. « *Vous venez souvent ici?* » « *Je venais il y a dix ans, m'a-t-elle dit, et puis récemment, des amis, habitués de la place, m'ont proposé d'y retourner. Je ne sais pas s'ils seront là ce soir. J'ai pris une chance. De toute façon, la musique est très bonne, les chanteurs ont de belles voix.* » « *Vous trouvez que la place a changé?* » « *Ah oui, ce n'est plus pareil. Avant, il n'y avait pas tous ces fauteuils et ces tables. Les gens restaient debout. Mais c'était aussi une autre ambiance. C'était le temps de la guerre. Il y avait une certaine fébrilité... C'était très politisé. Il y avait d'ailleurs beaucoup de réfugiés qui venaient trouver refuge et réconfort auprès du propriétaire. Aujourd'hui, je vois qu'il y a beaucoup de Québécois. Et puis des immigrés, mais de longue date.* » « *Vous êtes de quelle origine?* » « *Je suis Bulgare.* » « *Vous comprenez les paroles des chansons?* » « *Ça dépend desquelles. Ils chantent en plusieurs langues. Lui – me désignant les différents membres du groupe de musique – vient de la Macédoine, lui de la Bulgarie, l'autre de la Bosnie et l'autre, je crois qu'il est Croate.* »

2) Une connaissance (jeune femme, fin vingtaine) rencontrée par hasard me présente ses amis lesquels étaient tous assis sur le grand sofa dans le salon arrière: « *Elle, c'est mon amie du travail, elle vient de France et son copain est Québécois. Elle, c'est une amie d'enfance. Elle est comme moi, russe et algérienne, immigrée depuis quelques années au Canada. Elle, c'est mon amie québécoise, et ces trois-là (un Israélien, une Française et un Marocain), on ne les connaît pas.* » Elle dit sa dernière phrase en riant car déjà les trois « inconnus » étaient en grande conversation avec ses amis.

Ainsi, de ces deux extraits, il ressort non seulement la multiplicité ethnique des clients et des musiciens mais aussi, la facilité et la spontanéité avec lesquelles les échanges se créent.

⁵³ Alfredo L. DE ROMANA, art. cité, p. A7.

1.4.2. Le personnel

Lorsque le fondateur parle de son personnel⁵⁵, il semble trouver en eux une flamme unique. Ainsi, en ces propres mots : « Je ne sais pas comment ça se fait que j'attire toutes ces personnes spirituelles! » Le personnel a varié au fil du temps et même au cours des deux années où ont eu lieu nos observations. Dans les premières années d'exploitation, il semblerait que les serveurs/serveuses étaient principalement d'origine d'Europe de l'Est et des proches du propriétaire. Plus tard, des Québécoises « pure laine » et des personnes aux origines diverses ont pris la relève. Aujourd'hui, le personnel est donc majoritairement constitué de jeunes⁵⁶ aux horizons divers (universitaires, artistes, musiciens, travailleurs autonomes). Au fil des conversations entretenues, les membres du personnel nous ont paru témoigner d'une grande ouverture d'esprit et d'une sensibilité pour les questions sociales, culturelles et artistiques. La plupart nous ont mentionné travailler au café pour des besoins financiers mais aussi parce qu'ils y trouvent un quelque chose de particulier, de touchant :

C'est sûr que si je travaille ici, c'est d'abord pour une question d'argent. Mais de l'autre côté, plus je travaille là, plus je me rends compte qu'il y a des places que je serais incapable de travailler. Je sais pas, c'est juste : tu vas essayer de vendre quelque chose ou de me vendre et ça, c'est vraiment pas dans mon esprit tandis qu'au Café Sarajevo, c'est comme, j'ai l'impression que les gens viennent chez moi. J'aime bien recevoir les gens (...).
(serveuse, vingtaine, Bosniaque)

Jusqu'à tout récemment, les embauches se sont rarement fait de façon formelle. Plusieurs ont mentionné avoir d'abord fréquenté le café en tant que clients puis, dans un deuxième temps, avoir voulu y travailler parce que l'ambiance les interpellait. Pour en faire l'illustration, nous citons ci-dessous une jeune serveuse qui raconte comment elle s'est retrouvée au Sarajevo :

Quand je suis venue au Café Sarajevo pour la première fois, j'ai tellement *tripé* que je me suis dit : il faut que je travaille là! À l'époque, je me cherchais même pas un travail et Osman n'avait pas besoin d'une nouvelle employée mais il m'a trouvée sympathique et il m'a prise même si j'avais pas d'expérience de travail dans les bars! (ex-serveuse, vingtaine, Québécoise)

⁵⁴ Document rédigé par le Café Sarajevo, art. cité, p. 4.

⁵⁵ Le nombre de gens travaillant au Café Sarajevo varie de une à six personnes selon les jours de semaines et la popularité de l'activité diffusée.

⁵⁶ Le fait que les serveurs soit majoritairement jeunes pourrait expliquer le fort roulement de personnel. Le travail dans un café-bar constitue une opportunité de faire des sous en attendant de s'installer professionnellement.

Par contre, de plus en plus, le propriétaire cherche à embaucher des gens qui s'y connaissent dans le métier :

Il n'a plus l'énergie pour tout leur apprendre. Il compte aussi sur eux pour organiser l'ambiance. Mais ça marche plus ou moins. Au début, ça fascinait la clientèle que les gens ne soient pas du milieu. Le staff se sentait en famille. Il y avait une nonchalance agréable mais qui manquait de productivité. Comme si le staff allait pour s'amuser plutôt que pour travailler! (la gérante)

Même si le personnel tend de plus en plus à être du métier, il reste qu'à les regarder interagir, se dégage une belle solidarité⁵⁷, « une cohésion qui fait que ça roule », comme le constatait une cliente (60 ans, Québécoise). Pour cette même cliente, l'on retrouve aussi chez les serveuses une grande qualité de présence et une loyauté rare : « je me sens toujours accueillie avec énormément de grâce ».

1.4.3. Le fondateur

Pour qui ne connaît pas la place, le propriétaire ne tarde pas à se faire repérer. Souvent assis au bar en grande discussion, parfois derrière le comptoir pour donner un coup de main, le propriétaire du café est toujours ici et là au cœur de « son royaume⁵⁸ ». Pantoufles aux pieds, il déambule dans son café comme dans son salon, monte et descend les escaliers extérieurs qui mènent à son logement, embrasse chaleureusement tant son personnel que ses convives, les serrent dans ses bras, les taquine ou leur murmure à l'oreille de quoi les faire sourire. Il aime placoter avec son monde et surtout, il aime voir les gens s'amuser, danser, se laisser aller, s'éclater. Et si les gens lui paraissent trop « constipés⁵⁹ », il n'hésitera pas à se planter au beau milieu du café, et d'un geste dévergondé, enlever ses pantoufles et danser en gesticulant des bras, histoire de rendre tout le monde à l'aise. L'effet est chaque fois immédiat : en un bond, toute une ruée de clients se précipite autour de lui pour danser!

Sans aucun doute, le propriétaire du Sarajevo est d'un grand charisme. Son esprit rassembleur, son don pour l'improvisation et sa débrouillardise tiennent pour beaucoup dans le succès de son entreprise. Succès qui peut paraître d'autant plus étonnant du fait

⁵⁷ Par exemple, il fut une période où le personnel mettait en commun les pourboires pour ensuite les partager en somme égale.

⁵⁸ Expression donnée par une cliente (60 ans, Québécoise), amie du propriétaire.

⁵⁹ Une expression privilégiée du propriétaire avec laquelle il aime décrire les Occidentaux.

qu'il n'avait, au départ, aucune expérience dans le domaine de la restauration et qu'il « n'a rien à voir avec l'entrepreneur cravaté⁶⁰ ». Tous ceux qui ont eu la chance de le connaître en parlent avec beaucoup d'admiration et de sympathie. On le décrit comme un « bonhomme coloré », « un personnage mythique », « quelqu'un qu'il faut connaître », bref, quelqu'un de drôle qui raconte des trucs incroyables mais qui ne se prend jamais au sérieux. On dit aussi de lui que c'est un homme très généreux, « d'une loyauté très très rare », « un ami sur qui on peut toujours compter ». Reste que le propriétaire a ses défauts, et ce, tout le monde s'y accorde : grand charmeur, bonhomme pas organisé, pas toujours facile à suivre... Et si son caractère a parfois généré des conflits, « il s'en est (toutefois) toujours tiré de façon très humaine » (cliente, 60 ans, Québécoise). En somme, dira cette même cliente, « tous les défauts que l'on peut lui attribuer, on les a tous un peu ! Alors ça fait un personnage absolument délicieux. C'est comme une boîte de *smarties* ! (rires) ».

L'homme se décrit lui-même comme un « personnage mystique », un « paranormal ». Il n'avait, selon lui, aucune prétention ni aucun concept en créant son café : « Je n'ai jamais rien cherché. J'attire seulement. Je fais juste former l'espace selon ma vibration. » « La seule vision que j'avais, c'était de pouvoir monter danser sur une table. C'est moi qui l'ai construite. Je l'ai faite solide et basse pour que les gens puissent danser dessus. » Pourquoi ? « Parce que je suis un maniaque de la liberté. Je n'aime pas la banalité. Alors l'idée de monter sur la table était en lien avec cette liberté. Ce désir d'être à contre-courant des gens constipés, peureux. Briser les frontières. » La liberté est donc le credo du personnage. En ce sens, pour sortir de son aliénation, il lui semble que l'homme occidental doive réapprendre à s'amuser, à retrouver une spontanéité authentique, à faire l'expérience d'un nouvel *art de vivre*. Dans cette perspective, il préconise de retourner vers la musique et l'art qui sont nourriture pour l'âme, et vers la simplicité qui est « remède pour combattre le mensonge et la stupidité⁶¹ ». C'est parce qu'il permet ce retour que, selon lui, le Sarajevo a un tel impact sur les Montréalais : « les humains aiment avoir un endroit humain. En venant ici, les gens sentent quelque chose qui est vrai et fort ! »

L'homme plein de projets semble pourtant avoir perdu un peu de ses élans utopiques : « Au début, c'est moi qui faisais le fou. Maintenant, j'en fais beaucoup moins. » Il admet aussi avoir perdu son militantisme et son esprit d'initiative :

⁶⁰ Julie PARENT, art. cité.

⁶¹ *Ibid.*

J'avais pensé d'avoir une grande école pour toutes sortes de choses merveilleuses comme la sculpture, la peinture... Permettre d'abandonner les drogues. Mais maintenant, je ne veux plus faire des choses. Je ne veux plus travailler tout seul. Les gens ne sont pas assez unis. Je préfère me retirer dans la nature. Les humains font trop de crimes. L'argent est devenu un Dieu. La destruction de la société est très avancée.

Pour cet homme, donc, la société est viciée, pourrie. « Tout tourne autour du sexe, de l'argent, de la drogue. » « Tout fonctionne sur le mode individualiste. Ce qui règne, c'est la TV, la consommation. » « On vit dans un monde malsain. Les gens ne se dépensent plus. Ils sont trop dans leur tête et alors, ils s'inventent des souffrances. » Quant aux jeunes, si pour lui, ce sont des êtres merveilleux, ils les trouvent encore trop endormis. Il déplore par ailleurs le manque de support qu'ils reçoivent : « Le pays est riche mais l'enseignement est gravement bafoué. Et puis les jeunes n'ont plus personne pour leur apprendre à réfléchir, pour leur enseigner le sens de la vie. Ils n'ont plus de grands-parents qui leur parlent des expériences de la vie. » Dans 10-20 ans, prédit-il, « il y aura une révolution. À cause des inégalités grandissantes entre riches et pauvres. Les pauvres en auront marre. »

Pour que la société fonctionne, il faudrait éduquer à la sagesse. Il faudrait instaurer la liberté dans la morale, c'est à dire qu'il faudrait faire régner l'amour, l'honnêteté et le partage. Et,

pour préserver les jeunes des monstruosité de nos sociétés, il faudrait des patrons de bars qui ne veulent pas voir des gens drogués, soûlards, prostitués. Mais ça ne rapporte pas. Ce serait bien plus profitable pour moi si les gens consommaient plus. Mais je n'aime pas voir les gens souls. Moi, je veux que les serveuses puissent nourrir leur âme, qu'elles montent dans leur conscience, qu'elles s'améliorent, qu'elles soient en bonne santé. Je veux qu'elles puissent sourire sans que ce soit un sourire commercial.

À écouter personnel et clients, il semblerait que l'homme agit en concordance avec sa vision des choses : Ainsi, une serveuse (vingtaine, Bosniaque) mentionnait : « En fait, si la business est pas très payante, c'est justement parce qu'Osman est pas prêt à sacrifier le côté âme de son café pour en faire une grande place commerciale, tu sais, pousser les gens à boire. » Dans la même perspective, un client (23 ans, Québécois) disait :

Osman s'en fout de l'argent. Tant que son comptable lui dit que ça va bien, il continue à payer des verres et à nous offrir de la bouffe. Il s'intéresse pas à faire du profit. C'est rafraîchissant. Ça nous amène à changer notre perspective de vie. Ça nous montre qu'on peut vivre autrement.

En ce sens, Osman paraît être au cœur du Café Sarejevo. Même si les gens viennent au café pour la musique ou l'ambiance, même si le personnel contribue aussi à la dynamique du café, il reste que, pour ceux qui connaissent bien la place, c'est le propriétaire qui donne le souffle, l'esprit du Sarajevo. Ainsi, quand il est question qu'Osman vende son café parce qu'il est fatigué et parce qu'il désire passer à autre chose, les gens comprennent mais pressentent que ce ne sera plus la même chose : « Je pense que si Osman vend son entreprise, l'âme part. » (cliente, 60 ans, Québécoise) Le propriétaire en est lui-même conscient :

C'est difficile de trouver une personne pour me remplacer. Je suis un artiste, mais en même temps, je sais faire beaucoup de choses. Si tu mets quelqu'un qui est seulement artiste, l'entreprise s'écroule. Si tu mets quelqu'un qui ne sait que gérer un commerce, c'est tout le côté humain qui s'écrase.

1.4.4. La gérante

« Osman a été la semence du Café Sarajevo, moi je suis la gardienne des lieux. » C'est ainsi que la gérante définit son rôle au café. Son parcours est d'ailleurs assez révélateur de l'impact qu'a pu avoir ce lieu sur certaines personnes. Elle a fait ses études en droit, puis en journalisme. Elle a ensuite travaillé comme journaliste chroniqueur dans *Présence Magazine* (depuis 1993) sur les questions de morale, de société et de culture, thèmes qui continuent à être aujourd'hui ses sujets de prédilection. Plus tard, elle a entamé des études en théologie et en philosophie. C'est à cette même époque (donc il y a de cela environ cinq ans) qu'elle a eu l'occasion de découvrir le Café Sarajevo lors d'un 5 à 7. Ce premier contact l'a d'emblée enchantée et l'a amenée à fréquenter le café de façon de plus en plus régulière.

De la façon dont la gérante parle de son expérience au café et de sa rencontre avec Osman, on comprend que ces événements ont marqué un tournant dans son histoire personnelle. Dès le début, elle a été touchée par l'esprit qui circulait au Sarajevo et par le charisme de son fondateur. Rapidement, une amitié s'est tissée avec ce dernier et avec la clientèle du café. Elle aimait les gens qu'elle rencontrait, leur joie de danser, de chanter, de s'éclater de façon authentique, bref, leur « art de vivre ».

Des menus services qu'elle rendait aux débuts, son implication au café a peu à peu pris de l'ampleur au gré des circonstances. Puis, au moment où le café s'est vu écrasé sous le poids des diverses critiques législatives, elle a décidé de lâcher ses études pour lesquelles

elle était pourtant passionnée et de s'investir pleinement dans la cause du Sarajevo. Dès lors, elle a occupé au café toutes les fonctions : « hôtesse, préposée au bar et à la cuisine, responsable des inventaires, des achats et de l'administration quotidienne, directrice artistique et relationniste⁶² ». À cette époque, elle a emménagé dans le triplex du propriétaire. Elle était donc toujours présente au café et était devenue une de ces figures que les habitués de la place aimaient à voir. À sa manière, elle cherchait à véhiculer le même esprit légué par Osman.

Notons que cette jeune femme dans la trentaine se définit comme « une fille du lac St-Jean ». Pourtant, par sa façon toute féminine de se vêtir et de se présenter, par sa manière aussi de danser, elle donne à croire qu'elle est d'origine d'Europe de l'Est⁶³. Fière de ses racines, elle dit toutefois avoir découvert de nouveaux traits de sa personnalité à travers la musique gitane et les coutumes bosniaques. C'est sans doute au moment où elle se met à danser que cette métamorphose est la plus apparente : il faut voir la joie dans son regard, la féminité dans son expression corporelle, la magie qui semble la subjuguier et qui subjugué ceux qui la regardent. Elle-même s'exprime ainsi dans son rapport à la danse :

Pour moi, danser, c'est laisser bouger mon corps au rythme de la musique. La musique me donne le droit de le faire. J'ai le droit de bouger! J'ai découvert mon corps de femme ici, avec la musique. Osman dit souvent que la musique tzigane ouvre le plexus solaire. C'est la musique de la nuit des temps. Danser, c'est comme vivre la musique. C'est se vivre comme corps, comme esprit incarné. Danser, c'est la rencontre de deux esprits : mon esprit et l'esprit de la musique. C'est une expression corporelle qui me met en joie.

À ses dires, l'expérience du Café Sarajevo en a donc été une qui a transformé sa vie. Pourtant, à bien des égards, l'adaptation n'a pas toujours été facile, tant au niveau des façons de faire d'Osman que du choc culturel face à un milieu qui, somme toute, fonctionnait en dehors des normes nord-américaines :

Disons que quand je suis arrivée, l'ambiance était un peu plus bosniaque. (...) C'était aussi tout le temps sale, plein de poussière. C'est encore comme ça même si c'est mieux organisé. C'est toujours une lutte. Y'a rien à faire! (...) Une fois, je me rappelle, Osman a demandé aux clients d'aller manger ailleurs parce qu'il n'avait pas envie d'être là à servir! Et puis pendant longtemps, on offrait le menu mais il n'y avait rien de disponible! (rires) Tout ça m'énervait et ça me choque encore, mais en même temps, je suis encore là! (rires)

⁶² Document rédigé par le Café Sarajevo, *op. cit.*, p. 7.

⁶³ C'est du moins la première impression que la chercheuse a eue.

Enfin, notons que depuis que la situation du café s'est régularisée (en 2005), la gérante, sentant le besoin de vivre plus décemment et de faire de nouvelles expériences, se décharge progressivement de ses fonctions. Sa présence est donc devenue plus sporadique, quoique son attachement pour le café reste très marqué : « C'est encore ma famille. Je suis moins présente mais je surveille du coin de l'œil. En fait, je suis trop fatiguée physiquement pour poursuivre un tel train de vie. »

1.4. Les représentations du Sarajevo

La description que nous venons d'effectuer a mis en lumière un certain nombre de traits qui font l'unicité de notre terrain d'étude. Dans ce qui suit, nous proposons de pousser plus loin l'appréhension du Café Sarajevo en regroupant nos données sous quatre grandes catégories.

1.4.1. Un espace caractérisé par l'authenticité

1.4.1.a) « Tout ici se passe à l'échelle humaine⁶⁴ »

Selon nos enquêtes, ce que les gens apprécient en tout premier lieu du Café Sarajevo, c'est son caractère authentique, vrai, « pas tape à l'œil ». Cette authenticité est d'abord perçue dans le décor simple mais chaleureux. Elle l'est aussi à travers l'atmosphère de bric à braque qui s'en dégage et qui donne d'autant plus cette tonalité humaine du fait que les choses ne paraissent pas parfaites : les tables sont plutôt inconfortables, les fauteuils sont inégaux, les couverts ne sont pas assortis, des guirlandes lumineuses pendouillent du plafond depuis des lustres comme si Noël ou une quelconque autre fête n'avait jamais pris fin...

L'authenticité se lit aussi dans les gens qui habitent le lieu. Les serveuses ont un sourire sincère, leur joie d'être là est perceptible, leur attitude est décontractée :

Tu sais, imagines, t'es la seule *barmaid*, le bar est plein, les clients attendent leur consommation pis là, c'est ma chanson préférée qui joue alors je leur dis : "*Stand by* cinq minutes, je m'en vais chanter!" L'attitude de tous les employés est comme ça, on est relaxe, on danse, on fait notre propre fête en même temps, on est vraiment naturel *pis* ça se sent! (serveuse, vingtaine, Bosnienne)

⁶⁴ Alfredo L. DE ROMANA, art. cité, p. A7.

Pour qui ne connaît pas la place, personnel et clients se différencient peu car la hiérarchie des espaces est vaguement définie. Cela était d'autant plus vrai lorsque – avant que les serveuses plus expérimentées ne prennent place – le comptoir bar n'était pas fermé et les habitués pouvaient y accéder à tout moment pour se prendre un verre, se préparer une grillade ou donner un coup de main. La désorganisation dont nous avons fait mention, l'imprévisibilité, le laisser-aller, la spontanéité avec laquelle jongle le propriétaire, tout cela donne aux clients l'impression d'être en contact avec de vraies personnes et non pas avec « quelqu'un avec son p'tit truc de cuir noir qui sort des sous *pis* qui est pressé » (cliente, 60 ans, Québécoise).

Il y a donc dans ce petit espace de la ville une profondeur, une qualité de présence qui attirent et touchent ceux et celles qui fréquentent le lieu : « Ici, c'est différent. Je n'aime pas aller dans les discothèques, les boîtes de nuit. Peut-être que je ne suis pas *in* mais je trouve ça stérile. Les gens sont figés. Ici c'est chaleureux. » (cliente, vingtaine, Russe-Algérienne). Fait intéressant, les clients eux-mêmes sont perçus par le personnel comme « du bon monde, du monde spécial qui aiment les choses qui ne sont pas artificielles ou commerciales. C'est un monde à part, pas plastique. C'est du monde qui ont de l'esprit, ce n'est pas une clientèle banale. » (le propriétaire)

1.4.1.b) « Il y a ici comme une ambiance de famille⁶⁵ »

Pour beaucoup, au Sarajevo, tout se passe tellement à la bonne franquette que « ça sent la fête de famille à plein nez⁶⁶ ». Rien à voir donc avec un commerce ordinaire. D'ailleurs, personnel et clientèle parlent du café comme de leur *chez soi* : « c'est ma deuxième maison » (serveuse), « c'est comme si je recevais chez nous » (ex-serveuse), « c'est ma famille » (gérante et deux des serveuses), « c'est mon salon » (propriétaire), « je suis dans mon élément » (serveuse), « c'est devenu ma cabane d'hiver » (cliente), « on fait partie de la famille » (cliente). C'est sans doute aussi l'intimité du lieu et l'esprit familial qui incitent les gens au respect et à la décence :

Y'a quelque chose qui fait que les gens ne dépassent jamais une certaine limite (en parlant de la boisson). Et puis je me rappelle une fois d'une *gang* qui est venue et qui ne *fitait* vraiment pas, tsé, des motards, un peu tape à l'œil, insolents, il m'appelait en faisant : *tsss!* Mais ce qui est drôle, c'est qu'en 15 minutes, sans qu'on ait rien eu à leur dire, on les a vu changer

⁶⁵ Une jeune cliente habituée aux soirées du samedi soir.

⁶⁶ Odile TREMBLAY, « Enfant de bohème », art. cité, p. C2.

complètement d'attitude. Je pense que les gens sentent tout de suite que c'est un lieu de respect. (la gérante)

Autre élément intéressant qui dénote une forme de bienveillance contraire aux espaces publics anonymes : serveuses et clientes ont souligné le fait appréciable qu'elles se sentent protégées, en sécurité. Cette particularité est attribuée entre autre « au mode de gestion du Sarajevo qui est à la fois très discret et très présent » (cliente, 60 ans, Québécoise). À cela, il faudrait ajouter l'attitude même du propriétaire qui considère les serveuses comme ses propres filles (d'où son désir qu'elles se fassent respecter) et qui, à plusieurs reprises, a pris la peine de reconduire, en plein milieu de la nuit, des femmes à leur domicile.

1.4.2. Un lieu de métissage et d'harmonie

1.4.2.a) Un espace de rencontres dans la diversité

Je ne connais pas d'endroits à Montréal, ni même à travers le monde qui soit aussi cosmopolite, chaleureux et accueillant. (...) J'y rencontre des gens venus surtout d'Europe de l'Est, des personnes extraordinaires que je n'aurais pu connaître autrement. J'apprends à connaître leurs mœurs, leurs coutumes, leur style de vie, leur religion et surtout leurs musiques et leur façon d'aimer et d'apprécier la vie.⁶⁷

Au même titre que ce qui ressort de cet extrait, plusieurs de nos répondants – personnel et clients – interrogés sur leurs expériences les plus marquantes au café, ont mentionné les rencontres merveilleuses, voire exceptionnelles qu'ils ont pu avoir au Sarajevo. Cette particularité paraît d'autant plus appréciée que le Sarajevo est caractérisé par la grande diversité des gens qui le fréquentent. D'abord, une diversité des cultures : on y retrouve bien sûr des immigrants d'Europe de l'Est qui aiment la place parce qu'ils s'y sentent chez eux. Mais il y a aussi des gens aux origines diverses, notamment des Arabes, des Grecs, des Turcs, qui eux, s'y complaisent parce qu'ils retrouvent à travers les mœurs alimentaires, l'ambiance et la musique, des airs et des valeurs de leurs pays. Enfin, on y retrouve aussi des Québécois, « des *tripeux* de musique et des gens ouverts aux cultures » (ex-serveuse, vingtaine, Québécoise) qui adorent la place parce que ça leur donne une sensation de dépaysement, un peu comme s'ils étaient sortis de Montréal.

⁶⁷ Lettre de protestation (2) dans : Document rédigé par le Café Sarajevo, *op. cit.*

En second lieu, ce qui frappe, c'est la diversité des âges, un mélange que les Européens de l'Est ont plaisir à retrouver et que les Nord-Américains ont plaisir à découvrir. Ainsi, jeunes et moins jeunes s'entremêlent, se parlent, dansent ensemble – chose assez rare pour les Occidentaux en dehors des « *party* de famille ». « Tu sais, (disait une jeune serveuse bosniaque), c'est vraiment très *l'fun* parce que t'as tellement de fois où il y a des parents qui viennent un soir pis le lendemain, c'est leurs enfants, ou toute la famille ensemble! » C'est donc pour beaucoup, un des rares endroits à Montréal où toutes les combinaisons sont possibles : on peut y aller en famille, en « grosse *gang* d'amis », en couple, voire tout seul. On sait que de toute façon, on va « rencontrer des gens et (on va se faire du *fun* ! » (une cliente, vingtaine, Québécoise) En fait, contrairement aux cafés/bars plus anonymes, les gens qui y viennent seuls ne le restent pas longtemps. Tôt ou tard, la dynamique de l'espace donne l'envie, presque l'obligation, de dialoguer avec autrui. Celui ou celle qui reste seul, paraît, d'une certaine manière, refuser de s'intégrer au milieu.

Ainsi, aux dires des gens et à l'instar de notre observation participante, c'est un lieu où « les gens se parlent facilement ». « C'est (même) difficile de sortir de là, on a toujours envie de parler davantage. De rencontrer d'autres personnes. » (client, vingtaine, Québécois) Le contact avec le personnel est aussi aisé. Le staff est ouvert, le propriétaire et la gérante aident à tisser des liens. On a pu remarquer aussi que beaucoup, clients et personnel, s'interpellent par leurs prénoms, dénotant ainsi une certaine familiarité. Pour notre ex-serveuse, du fait que les gens reviennent souvent, « tout le monde finit par être ami » et « les contacts sont moins superficiels ». Si de tels rapports sont plus significatifs pour le personnel, ils permettent aussi aux clients de se faire servir d'une façon plus personnalisée. Ainsi, aux dires de cette même répondante jadis attirée à la cuisine, chacun finit par demander « son assiette spéciale! »

1.4.2.b) Un foyer intégrateur

En perspective, le Café Sarajevo a toujours été considéré comme un point de ralliement, un lieu d'échange et de discussions. Mais plus qu'un simple lieu de socialisation, il semble qu'un « sentiment de fraternité et de solidarité s'empare de nous⁶⁸ ». La gérante dit quant à elle que « c'est ici qu'(elle a) compris le sens de la culture et des relations intergénérationnelles ». Le Café Sarajevo incite donc à l'ouverture face aux

⁶⁸ André CLAUDE, « Ici comme ailleurs »: La Presse (jeudi 8 décembre 1994) p. D5.

cultures, aux diverses générations, aux divers statuts sociaux (de l'artiste au politicien, en passant par le vendeur de pizza, le chômeur ou le maçon) et aussi, face à la marginalité (« des gens vraiment spéciaux », des diseuses de bonne aventure). « *Tsé*, disait notre ex-serveuse québécoise, y'a beaucoup de gens qui se disent spirituels qui aiment aller au café parce qu'ils ont leur place. *Tsé*, le spirituel, c'est un peu tabou. Ce café, c'est tellement un endroit ouvert. (...) Osman accepte tout le monde, en autant que ça fasse pas de mal. »

La rencontre de l'altérité est non seulement initiée par le côtoiement d'une pluralité de visages, mais elle l'est aussi par l'invitation au voyage qui émane de la poésie et de la musique gitane dont les « chants lointains et poignants (font) vibrer des émotions d'autres mondes⁶⁹ ». L'ouverture, la communion à autrui s'effectuent par ailleurs à travers la commensalité bosniaque que le Café Sarajevo tente de faire perdurer. Le *Mezza*, ce « plat que l'on mange quand on veut parler⁷⁰ » et la *Tepsia* (casserole de cuisson), tous deux placés au centre de la table, invitent les gens à manger dans la même assiette et véhiculent par le fait même, la symbolique du partage et de l'intimité des relations.

Ainsi, la particularité du Sarajevo réside dans le fait que des hommes et des femmes sont mis en contact de façon toute naturelle, voire festive, alors qu'en temps normal, ils n'auraient pu entrer en relation. Le café est donc perçu comme un espace d'intégration où s'entremêlent et s'appriivoisent des gens provenant d'ethnies qui furent ou qui sont encore en guerre (des Croates, des Bosniaques, des Serbes...), des Chrétiens, des Musulmans et des Juifs, des jeunes et des personnes âgées, des francophones et des anglophones, etc. En cela, pour beaucoup, le Sarajevo est symbole de respect, d'harmonie, de paix :

Les gens trouvent ça cool de voir des gens d'un autre âge et d'autres cultures. Tout ça c'est harmonieux. Aujourd'hui, tout est tellement spectacle, atomisation. Constaté cette harmonie des différents âges et des différentes cultures, c'est une forme d'esthétisme. (...) Les gens le sentent. On est tellement habitué à ce qu'on réponde à nos besoins : tout est à la carte. Tout à coup, tu découvres ce qui n'est pas identique à toi : c'est à la fois nouveau et en même temps, c'est comme si on découvre notre nature profonde. Ça nous permet de réintégrer le monde tel qu'il devrait être. Et aussi de prendre conscience de ce qu'il est devenu. (la gérante)

⁶⁹ Alfredo L. DE ROMANA, art. cité, p. A7.

⁷⁰ Définition donnée par un homme originaire des Balkans et que la gérante nous a rapportée.

Quoi qu'il en soit, la découverte du nouveau et la rencontre du tout autre ou du très semblable ne sont pas sans créer ici et là des *clashes* de mentalité ou sans faire rejaillir de vieilles animosités, surtout au sein du noyau formé par le personnel, le propriétaire et ses proches, les grands habitués et les musiciens réguliers. Entre mentalités occidentales et orientales, il y a forcément par moment choc de culture, des croyances ou des idées et incompréhensions dues à des vécus totalement distincts. En majorité, les gens apprennent à s'adapter les uns aux autres. Reste qu'un tel milieu exige une grande ouverture d'esprit et, comme se plaît à dire le propriétaire : « les gens qui ne se sentent pas bien ici n'y restent pas. Ils prennent la porte le plus tôt possible » (Osman). Par ailleurs, du côté de ceux qui sont liés par le sang ou par des histoires de vie similaires, se créent aussi des confrontations qui nous ont paru découler du fait qu'entre « frères », les attentes sont plus grandes, les pris pour acquis plus lourds à porter et les critiques, plus sévères. Toujours est-il, malgré l'aveu de quelques accrochages que nous avons pu entendre ça et là, il apparaît que dans l'ensemble, le Café Sarajevo a permis pour beaucoup le dépassement de conflits, ainsi qu'en témoigne cet extrait de poème adressé à Osman et écrit par le poète Paul Chamberland: « S'il n'en tenait qu'à toi, l'humanité entière pourrait bien venir ici trinquer à sa propre réconciliation⁷¹ ».

En dernière note, disons que le Café Sarajevo est aussi symbole d'accueil, de compassion, d'entraide : « c'est un endroit, où pendant qu'il y avait ce drame qui s'était vécu à Sarajevo – c'était terrible – toute cette jeunesse (de Sarajevo) venait danser au café (...) et c'était comme nos enfants qui étaient là, pis on les aimait tellement! D'être là pis d'être sauvés! » (cliente, 60 ans, Québécoise). Ce fut donc pour de nombreux immigrants, pour des réfugiés au passé douloureux, un point d'attache, un espace où chacun pouvait raconter son histoire et aussi un tremplin favorisant l'intégration dans le monde occidental. En définitive, si aujourd'hui, cette période semble révolue, le lieu paraît encore conserver des allures de refuge, ainsi qu'en faisait l'hypothèse un jeune client québécois : « Certains doivent fréquenter le café pour combler un vide. Un peu comme une Église ».

⁷¹ Extrait d'un poème adressé à Osman et écrit par le poète: Paul CHAMBERLAND, « Bosnie nous regarde »: *Les Publications du Quartier libre* (1995).

1.4.3. Un espace de spontanéité et de joie de vivre

1.4.3.a) Un espace « d'expression sans contraintes⁷² »

Le café Sarajevo est apprécié pour la spontanéité qui y règne. Il y a là un laisser-aller qui fait du bien et qui permet une coupure avec les exigences du quotidien : « C'est un endroit qui nous sort de nos contraintes » (client, vingtaine, Québécois). Cette coupure est bien sûr le propre des bars et des cafés qui, justement, sont fréquentés parce que l'on peut y relaxer ou s'éclater sans être policé. Cette coupure est par ailleurs facilitée par la consommation d'alcool et par la musique, surtout la musique gitane laquelle est « une musique pour se laisser aller » (la gérante).

Plus avant, la particularité du Sarajevo est que l'« on (s'y) sent accueilli tel qu'on est » (client, vingtaine, Québécois). En cela, le propriétaire semble y être pour beaucoup. Ainsi commentait l'ex-serveuse : « c'est une personne très ouverte, il est toujours *partant* ». Il fait confiance aux gens qu'il engage, si bien que le personnel sent qu'il a sa place et qu'il participe à sa façon à l'ambiance du milieu. Aussi, racontait-elle :

Tsé, mes assiettes de fromage, c'était tout le temps des créations. Lui, (Osman) ça le dérange pas. Des fois, je faisais des proportions différentes et je lui demandais : combien tu veux que je charge pour ça? Oh! tu fais comme tu veux ma chérie, qu'il me répondait!

Toujours pour cette même ex-serveuse, du fait qu'Osman ne semble pas porter de jugement, « ça donne beaucoup de liberté, ça nous met à l'aise, on est libre d'explorer, d'essayer des choses qu'on ne pourrait pas faire autrement ». « C'est très serein. Osman dit toujours : "C'est pas grave." Y'a rien de grave! » Dans la même perspective, la serveuse d'origine bosniaque témoigne :

L'impression que j'ai, c'est qu'on se juge pas. Y'a des gens qui dansent sans souliers et pieds nus, *tsé*, personne va dire regarde cette folle là . (...) Les gens montent sur les tables et puis cassent des assiettes⁷³. Ça, on a arrêté un peu parce que c'est trop le bordel mais il y a quatre ans, c'était comme ça à tous les soirs, *pis* on chantait (...). on exprimait les grosses émotions, tu sais, ça c'est très commun en Bosnie (...)

Il se dégage aussi du Café Sarajevo, l'opportunité de s'exprimer en toute liberté. Pour une cliente (60 ans, Québécoise) ayant connu le café depuis ses débuts – même si elle

⁷² Une cliente, 60 ans, Québécoise.

⁷³ Ces pratiques sont courantes dans la région d'Europe du Sud-Est.

regrette que cela ne se fasse plus autant qu'avant – « il pouvait y avoir des moments où des musiciens au talent incommensurable se mettaient au piano, *pis* le piano jouait tout croche, mais c'était pas grave. Et puis quelqu'un chantait, n'importe quoi. (...) C'était magnifique! » Ainsi, parce que la place pour l'improvisation est grande ouverte, le Café Sarajevo est perçu comme un endroit qui « respire la créativité » et « où il y a beaucoup de passions ». (client, vingtaine, Québécois).

1.4.3.b) Un espace où la magie opère

Pour beaucoup de nos répondants, se commémorer des expériences marquantes au Café Sarajevo équivaut à se commémorer des « moments magiques ». Du fait qu'il y ait tant de place à la spontanéité, à la liberté d'expression et à l'improvisation, « il y a quelque chose de magique et cette magie n'est jamais bien loin de la folie » (ex-serveuse, vingtaine, Québécoise). Les expériences sont donc parfois difficiles à décrire, un peu comme s'il avait fallu être là pour comprendre. Même pour le propriétaire: « Tout cela, c'est difficile à formuler. Il y a eu des soirées magiques avec des choses très simples, comme si des esprits étaient au-dessus de nous. Combien de fois je me suis couché à 9h00 du matin parce qu'il se passait des choses très intéressantes! »

Lié à cette magie, il semble y avoir l'esprit de fête qui règne au café presque à tout coup et qui apporte « la joie de vivre, le renouvellement, (l'impression) d'être vivants! » (cliente, 60 ans, Québécoise). Ainsi, racontait un jeune client venant de façon sporadique au café: « l'autre fois, je suis arrivé durant une soirée gitane et le *party* était pogné! ». Par ailleurs, ce qu'il y a d'autant plus étonnant, « c'est qu'il n'y a vraiment pas de place pour danser, mais tout le monde danse! » (cliente, 60 ans, Québécoise) Notre observation nous a permis de constater cette particularité festive du Sarajevo : au paroxysme de la soirée, presque tous les clients sont debout pour danser; des gens de tous âges et de tous horizons s'entremêlent; les regards sont pétillants, les bras sont grands ouverts, comme dans un geste d'ouverture et d'accueil. Il faut dire que là encore, la musique gitane joue un grand rôle. Pour notre ex-serveuse, la musique gitane, « ça va chercher le cœur de nous, ça exprime toujours les grosses émotions, soit la grosse tristesse sale, soit la grande joie. C'est une musique de la fête, c'est très énergique. Ça rend le sourire aux gens. »

Le sens de la fête nous a donc paru être un attribut particulier au Café Sarajevo. Pour en comprendre le mécanisme, nous avons interrogé quelques personnes sur leur façon de concevoir la fête. Ce qui en ressort, c'est que la fête ne peut être au rendez-vous s'il y a

artifice. C'est pourquoi, au Sarajevo, s'ils sont nombreux à percevoir un esprit de fête et de joie de vivre, c'est que pour eux, se dégage du lieu une réelle authenticité et une communion entre les gens. Et parce que les gens sont vraiment authentiques, il y a des soirs où, même au Sarajevo, la fête n'est pas au rendez-vous car les « gens (paraissent) moins heureux, ils sont moins dedans » (ex-serveuse, vingtaine, Québécoise).

1.4.4. Un lieu mythique

1.4.4.a) Un lieu avec une identité propre

Selon la gérante, les gens ne viennent pas au Sarajevo pour le décor ou le service offert, mais plutôt parce qu'ils s'identifient au lieu, c'est-à-dire qu'ils voient là un espace « engagé, ouvert, qui accueille la diversité ». L'histoire et le nom même du lieu évoquent des symboles, des appartenances, une philosophie... Des mythes se sont construits autour du Sarajevo de telle sorte que tout le monde à Montréal semble avoir déjà entendu parler de ce café. Ainsi, le Café Sarajevo, loin d'être un espace anonyme, il paraît détenir une personnalité qui lui est propre et qui fait son unicité, son originalité. En ce sens, il y a des gens qui s'y reconnaissent, et d'autres pas. Pour reprendre les termes d'une des serveuses, c'est un endroit « ouvert mais en même temps très fermé », dans la mesure où il y a des gens qui ne s'y sentent pas à leur place ou qui ne sont pas à l'aise avec la nonchalance et la familiarité qui y règnent.

Le Sarajevo, c'est aussi « une chimie très particulière » (cliente, 60 ans, Québécoise). Difficile donc de reproduire l'atmosphère qui s'en dégage. « Il n'y a pas de recette. S'il y en avait une, il y en aurait bien d'autres des Café Sarajevo à Montréal », disait cette même cliente. D'où l'impression pour de nombreuses personnes, qu'une prise en charge du café par quelqu'un d'autre qu'Osman, voire, une simple re-localisation du café, risqueraient de faire perdre « l'esprit du Sarajevo ». Tout d'abord, parce que le « lieu physique respire beaucoup » (client, vingtaine, Québécois) mais aussi, parce qu'Osman est au cœur du café et en ce sens, pour beaucoup, il peut difficilement être remplacé :

Il est tanné et voudrait que ça fonctionne sans lui mais il se rend pas compte que ça peut pas marcher. Parce que la musique et tout ça, c'est juste dans les apparences. N'importe qui qui prendrait la relève, je trouverais que ce n'est pas la même chose, parce que c'est vraiment basé sur ses valeurs. C'est vraiment lui qui a donné l'âme du Sarajevo (serveuse, vingtaine, Bosniaque).

Toujours est-il, bien qu'Osman reste un personnage indissociable du Sarajevo, chaque personne impliquée donne aussi, à sa manière, une couleur particulière au café. Il en résulte que le départ de l'un ou de l'autre est ressenti comme un vide par les habitués, un peu comme si une figure appréciée manquait soudain au tableau familial. C'est bien là, il nous semble, le propre des lieux façonnés par le vécu des hommes et des femmes qui les ont investis. Ainsi, pourrait-on dire, dès qu'il y a de l'histoire, il y a mémoire et indissociablement, il y a nostalgie. On comprend dès lors que les uns et les autres se commémorent avec regret certaines époques révolues, et ce, même chez ceux qui n'y ont pas eu accès : « J'aurais aimé ça voir de quoi ça avait l'air dans le temps de la guerre. Les gens me disent que c'était vraiment très particulier. » (client, vingtaine, Palestinien). Pour beaucoup donc, « le Sarajevo, c'est un mythe⁷⁴ ». En ce sens, l'on peut comprendre que des gens aient voulu s'assurer de la sauvegarde du Sarajevo, ainsi qu'en témoigne cet extrait : « Il y a des endroits qui ont leur importance, des lieux historiques, des lieux poétiques qui même s'ils font l'objet d'une tolérance, devraient bénéficier d'un droit acquis basé sur leur valeur.⁷⁵ ».

1.4.4.b) Un lieu « quasi sacré⁷⁶ »

Pour le propriétaire, « le Café Sarajevo, c'est un endroit géré de façon communautaire, un endroit qu'on peut appeler spirituel ou inspiré de l'esprit ». Pour un jeune client québécois, « il y a comme une aura autour du Sarajevo », un quelque chose de très particulier qui fait que le lieu suscite beaucoup de passions. Pour d'autres, c'est un endroit qui a une âme, voire, qui a quelque chose de sacré, une valeur particulière qui expliquerait le fait que les gens se soient indignés au moment où il a été question de fermer le café. Cela explique aussi que même si le propriétaire souhaite toujours revendre son entreprise, il ne peut la revendre à n'importe qui. D'ailleurs, plusieurs l'ont approché pour transformer l'établissement en condominiums mais il a toujours refusé. Même de menus changements paraissent difficiles à envisager : « Il y a beaucoup de choses qu'on pourrait changer mais c'est bien comme ça. Sinon, on se sentirait comme violé. Tsé, les gens sont habitués, ils aiment ça, c'est leur deuxième ou troisième maison. » (serveuse, vingtaine, bosniaque).

⁷⁴ C'est un commentaire que nous avons entendu à plusieurs reprises chez nos répondants.

⁷⁵ Lettre de protestation (1) dans : document rédigé par le Café Sarajevo, *op. cit.*

⁷⁶ Un client, vingtaine, Québécois.

1.5. Conclusion et mise en lumière de la problématique

Au terme de ce chapitre, nous pouvons conclure que le Café Sarajevo est unique en son genre et qu'il est valorisé par les Montréalais pour de multiples raisons. Or, cette valorisation semble tenir du paradoxe. Tout d'abord, parce que de l'extérieur, le lieu ne paie pas de mine : « *Tsé, t'es dans un sous-sol miteux perdu dans une ruelle *no where pis* tu te demandes comment ça se fait que tout le monde se retrouve là!* » (client sporadique). Ensuite, parce que l'établissement est loin d'offrir des services qui répondent aux critères habituels de la société occidentale, à savoir : confort, rapidité et multiplicité des options. Enfin, pour ceux qui ont une longue expérience de Montréal, le paradoxe, tient du fait que le propriétaire, parti de rien, a su créer un espace sain et respectable alors que bien avant l'ouverture du Sarajevo, l'endroit était une sorte de boîte de jazz mêlée à la vente de drogue « et une sale réputation lui traînait aux basques, comme si les pierres avaient été hantées et que l'héroïne suintait encore entre leurs joints⁷⁷ ».

Somme toute, il semble que la réputation du Sarajevo se soit construite hors des tendances usuelles. Ce n'est guère par une publicité arrogante, une devanture clinquante, une localisation stratégique ni par un service haut de gamme ou un menu de choix que le Sarajevo s'est fait connaître et apprécié. Non, ce qui semble faire de ce café un espace choyé, c'est l'authenticité et la qualité de présence qui y règnent. C'est aussi le fait que le lieu permet aux uns et autres de s'ouvrir à la diversité et d'aller à la rencontre de l'autre. Enfin, pour beaucoup, le Sarajevo est un rendez-vous avec la fête, une musique poignante et une joie saine qui renouvelle. C'est donc pour toutes ces raisons et de par l'histoire qui l'a forgé que le Café Sarajevo est devenu un endroit célèbre, mythique, quasi sacré. Un endroit qui suscite à la fois la fierté et la gratitude : « *Tsé, y'en a qui vont aller donner la main à Osman et lui dire : Ah merci, on se sent tellement bien. Merci que ça existe!* ». Bref, un endroit qui a éveillé maintes fois les passions et que des milliers de personnes ont été prêts à défendre.

Il ressort donc de cette description détaillée du Café Sarajevo que l'analyse d'un tel espace urbain peut être, à bien des égards, révélatrice de certaines représentations et aspirations sociales contemporaines. En effet, la valorisation de ce café tient d'une part aux valeurs que l'on y retrouve (authenticité, chaleur humaine, ouverture à l'autre, sens de la

⁷⁷ Odile TREMBLAY, « *Enfant de bohème* », art. cité, p. C2.

fête...) et d'autre part, au fait que l'on y fait des expériences intenses et significatives (possibilité d'une expression plus libre et spontanée, rencontres extraordinaires, moments magiques...). En ce sens, il semble que le lieu comble des besoins et des désirs particuliers. Or, pour bien cerner ceux-ci et pour comprendre comment le Sarajevo y répond, il nous semble qu'il nous faille nous pencher tout d'abord sur ce que la littérature nous dit des cafés et des fonctions qu'ils jouent dans la société; ensuite, sur ce que les théoriciens du contemporain expriment en regard à notre société, tant au niveau du vivre urbain, des besoins ressenties que des manières d'y répondre. C'est ainsi que nous pourrions en venir à répondre à notre hypothèse de départ, à savoir que les *cafés à caractère distinctif* – et plus spécifiquement, le Café Sarajevo – constituent des espaces de la modernité répondant à des besoins particuliers et permettant des expériences significatives, voire des formes inédites d'investissements spirituels.

Chapitre 2 : Pour situer notre analyse

2.1. Introduction

De par la conclusion du chapitre précédent, ressort l'importance de se pencher sur les apports de la littérature en ce qui concerne l'univers des cafés, le monde urbain et les formes de *reliances* contemporaines. C'est à cette fin que se dédiera ce chapitre. Dans une première partie, le thème des cafés sera abordé en deux temps. D'une part, nous rappellerons brièvement, à partir des travaux de Lemaire, Diament et de Langle, le contexte historique dans lequel sont nés les premiers débits à café et nous montrerons comment ceux-ci ont évolué au cours des siècles et ce, jusqu'à nos jours. Un regard particulier sera porté sur le contexte montréalais. Dans un deuxième temps, nous tenterons de rendre compte des particularités qui caractérisent l'espace-temps des cafés et des bars, ces deux institutions étant souvent jumelées. Cette prise de vue se fera à partir de trois références : deux sociologiques, *La poésie des cafés* de Membrado, *De la socialité au café* de Basas et une anthropologique, *Regards anthropologiques sur les bars de nuit, espace et sociabilités* sous la direction de Desjeux.

Dans une seconde partie de ce chapitre, nous effectuerons un survol des particularités du monde urbain contemporain, des crises qui lui sont caractéristiques et des formes de résistances qui s'y dessinent. Ce bref aperçu se fera principalement sur la base des travaux de l'anthropologue Augé et du sociologue Maffesoli.

Enfin, en troisième partie de ce chapitre, nous aborderons la thématique des *reliances* contemporaines. D'une part, nous y verrons les divers horizons à travers lesquels celles-ci se manifestent. D'autre part, nous réviserons les différentes façons utilisées par les auteurs pour désigner ce qui relève du religieux contemporain. Cette discussion nous permettra de clarifier le cadre conceptuel dans lequel s'effectuera notre analyse du Sarajevo. Cette revue littéraire des religiosités contemporaines se fera à la base de plusieurs auteurs en sciences des religions dont les principaux sont Lenoir, Jeffrey, Poirier et Turner.

2.2. Les cafés, espaces de la ville

2.2.1. Bref historique : naissance et évolution des cafés

Alors que les tavernes, les auberges et les cabarets existaient depuis longtemps, les cafés n'ont fait leur apparition en Europe qu'à la fin du XVIIIe siècle⁷⁸. Étant donné leur confort⁷⁹, leur décor luxueux et l'exotisme des boissons servis, le succès de ces nouveaux établissements devint vite considérable, et ce, malgré une première tentative de l'Église d'interdire la vente du « breuvage de Satan, "noir comme le diable", qui stimule peut-être un peu trop l'esprit⁸⁰ ».

À Paris, le premier véritable débit de café, la *Maison de caova*, ouvre ses portes en 1672. Il sera suivi quelques années plus tard par le somptueux café *Le Procope* lequel sera tout au long du XVIIIe siècle, le cœur de la vie littéraire et philosophique. Ainsi, y défileront de grands personnages tel que Racine, Lafontaine, Voltaire, Rousseau, Robespierre... L'ouverture des cafés marque donc le développement d'une nouvelle forme de convivialité, celle de la rencontre sans l'ivresse. Les discussions y sont plus sobres que dans les tavernes et plus libres que dans les salons. Avec l'approche de la Révolution française, les cafés deviendront aussi les foyers des discours patriotiques. Une telle portée trouve écho dans le reste de l'Europe qui, elle aussi, s'adonne aux délectations de la « fève levantine ». À Madrid, par exemple, l'on prétend que c'est dans un café que se prépara l'insurrection espagnole de 1820. En Angleterre, le rôle des Coffee houses fut tout aussi primordial dans la lutte pour la monarchie constitutionnelle. De même, en Italie, l'essor des cafés fut organiquement lié à la lutte pour l'indépendance et l'unité.

78 En fait, le café en tant que boisson fit ses premières apparitions en Europe lors de la conquête des Balkans et de l'Europe de l'Est par l'Empire Ottoman. Puis, lors de la victoire de Vienne contre les Turcs en 1683, l'officier polonais, Georg Kolschizky, choisit comme butin de guerre, des sacs de café traînant dans les campements turcs. S'installant à Vienne, l'officier ouvrit un lieu de rendez-vous et y servit une préparation à base de café dont le goût amer et la couleur noirâtre furent adoucis avec du lait et du miel. Kolschizky fit accompagner ce nouveau breuvage de petits pains en forme de croissants qu'un boulanger avait eu l'idée de confectionner en commémoration de la défaite des envahisseurs. C'est ainsi que le rite du café prit une tournure toute occidentale. Pourtant, le succès du café à Vienne tarda à se répercuter dans l'Europe occidentale. Importé à Marseille par quelque commerçant levantin, le café fit l'objet d'une grande polémique : de peur que ce nouveau breuvage ne rivalise avec le vin, vigneron et médecins l'accusèrent de « produire l'impuissance, de dissoudre l'humidité du cerveau, de brûler le sang et de l'emmagasiner ». Ce n'est qu'en 1669, avec l'arrivée extravagante de l'ambassadeur de Mohammed IV à la cour de Louis XIV, que le vice oriental trouva grâce auprès des parisiens. Réf.: Gérard-Georges LEMAIRE, *Les cafés littéraires*, Paris, Henri Veyrier, 1987, p. 15-17.

⁷⁹ À l'époque, débits et cabarets se présentaient comme des établissements malfamés, bruyants, enfumés, inconfortables. La noblesse et la bourgeoisie s'y hasardaient rarement.

⁸⁰ Jacques DIAMENT, *op. cit.*, p. 9.

Revenons au cas français, lequel – il n’est pas anodin de le faire remarquer – est abondamment traité dans la littérature. Il semblerait que sous la Troisième République, Paris comptait près de vingt sept mille cafés. « Les cafés n’avaient pas seulement reçu droit de cité : ils étaient maintenant admis comme les académies du monde moderne, (...). C’était les institutions les plus démocratiques qui fussent et y présidaient le talent, l’imagination, la verve et la vélocité de l’esprit.⁸¹ » Or, à travers le temps, du fait de la formidable attraction que les cafés exerçaient tant sur les écrivains, les artistes, les politiciens, les journalistes, les scientifiques, voire même les militaires, leur physionomie se transforma (plus d’espace, plus de lumière, plus de commodité) et leurs styles se diversifièrent (bistrot, café-terrasse, café-restaurant...).

Du plus sordide au plus *sélect*, le café s’est présenté au fil des siècles comme foyer de sociabilité, refuge pour les marginaux, lieu de distraction, centre d’information, etc. « Bien plus, le café aura été l’imaginaire, le lieu de projection et de rêve de diverses catégories sociales⁸² ». Par ailleurs, pour Lemaire, il existe dans les cafés une étroite interdépendance entre loisir et religion, littérature et jeu, politique et philosophie. Pour l’auteur, c’est cette essence même du café qui a permis à cette institution de traverser les siècles sans jamais tomber en désuétude. Pourtant, avec la modernisation et l’uniformisation des établissements, nombreux sont ceux qui se commémorent avec nostalgie les célèbres cafés d’une époque maintenant révolue, les nouveaux styles de vie ayant transformé la raison d’être des cafés. En effet, aujourd’hui, peu semblent apprécier « le paradoxe d’un dedans public, car c’était bien cela le café : un territoire où il convenait de voir et d’être vu et qui ne nous appartenait pas mais où l’on se sentait à l’aise⁸³ ».

Pourtant, si les cafés se sont transformés avec le temps, ils sont loin d’avoir disparu du paysage contemporain. De même, si les établissements *bâtards* engorgent les pavés, des cafés plus singuliers ont su résister aux années ou ont vu le jour. Il semble par ailleurs, y avoir un intérêt tout particulier pour les cafés à thèmes (café-théologie, café-histoire, café-théâtre, café-cinéma...). Comme précurseur à cette diversification, Diament entrevoit le développement des cafés de philosophie, dont le premier du genre à Paris, le *Café des Phares*, remonte à 1992. L’auteur explique le succès de telles pratiques par le besoin criant

⁸¹ Gérard-Georges LEMAIRE, *op. cit.*, p. 47.

⁸² Henri-Melchior DE LANGLE, *Le petit monde des cafés et débits parisiens au XIXe siècle. Évolution de la sociabilité citadine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p.286.

⁸³ Pierre SANSOT, en préface du livre de Monique MEMBRANO, *Poétique des cafés*, Paris, Publisud, 1989, p. VI.

de notre société de contrer l'isolement et l'absence de communication. Dans la même foulée, le magazine *Famille Chrétienne* faisait aussi, en décembre 2003, état du succès des cafés philosophiques dans un article intitulé « Dieu sur un coin du zinc ». Des thèmes tels que « Sommes-nous vraiment libres? Pourquoi le mal, la souffrance? La mort, et après? Quelle beauté pour sauver le monde?... » animent des débats dans plusieurs cafés de Paris. Emmanuel Pinot, un séminariste du diocèse de Paris et modérateur de ce type de soirée témoigne : « On ne mesure pas ce qui se passe dans le café. A chaque fois, ce sont des rencontres étonnantes (...). (Comme) cette jeune femme, brillante philosophe, qui a prolongé la soirée autour d'une bière avec un tas de question sur l'évangile de Jean⁸⁴ ».

2.2.2. Les cafés à Montréal

Les cafés à Paris font depuis longtemps figure d'une mythologie. Nombreux sont donc les auteurs qui ont tenté de retracer l'historique et la portée de cette institution pour la ville Lumière. Le cas de Montréal est tout différent. Ville beaucoup plus jeune, les cafés ne semblent faire partie prenante du paysage montréalais que depuis quelques décennies. On comprend dès lors que la littérature se soit peu penchée sur le cas des cafés à Montréal. Difficile donc d'en dresser l'historique. Toutefois, notre intuition première, à savoir que le phénomène des cafés semble prendre une importance toute particulière dans la vie montréalaise, paraît se confirmer par quelques articles de journaux et de magazines publiés assez récemment⁸⁵.

Nathalie Petrowsky, dans son article *Écrire au café* remarque que pour beaucoup, les cafés sont devenus « l'extension de leur bureau ». À voir aussi le nombre d'étudiants qui assiègent certains cafés aux pourtours des universités/cégeps, l'on pourrait déclarer sur la même note que les cafés sont devenus pour la gente estudiantine, l'extension de la bibliothèque. À l'heure des portables et des cellulaires, une telle évolution ne surprend pas. Dans les petits cafés de quartier ou dans les imposantes chaînes de cafés tel que Second Cup, Starbuck ou Van Houte, beaucoup viennent passer des heures en solo tout en ayant l'impression d'être *connectés* au monde.

⁸⁴ Cité dans : Maryvonne GASSE, « Dieu sur un coin de zinc » : *Famille chrétienne* No. 1350 (2003) 40-42.

⁸⁵ Nathalie PETROWSKI, « Écrire au café »: *La Presse* (27 mars 2004) p. C1., Kendra BALLINGALL, « Café U. Concordia's University of the streets Café puts a thoughtful twist on coffeeshouse history » : *Concordia university magazine* (march 2005) 12-14. et Corinne DETANDT, « La popularité des cafés, profil de quelques établissements montréalais » : *Elle Québec* (novembre 1998) 69-70.

Toutefois, dans ce mémoire, l'intérêt que nous portons au phénomène des cafés se dirige moins sur les cafés anonymes que sur les cafés dont la popularité tient à des attributs particuliers. Notre regard porte donc sur les cafés qui se distinguent par un décor original, une ambiance qui interpelle, la diffusion de spectacles ou de conférences à thèmes particuliers, des spécialités culinaires que l'on ne retrouve pas ailleurs, une philosophie de consommation qui se démarque... Si leur nombre est limité, il nous semble néanmoins dénoter un engouement particulier pour la préservation et la création de ces cafés véhiculant des manières d'être et de faire qui font pied de nez aux standards urbains. Certes, pour appuyer notre hypothèse, la littérature est quasi absente mise à part un article paru en novembre 98 dans Elle Québec (« La popularité des cafés, profil de quelques établissements montréalais ») où l'auteure, Corinne Detandt, constate que devant l'essor de grandes franchises telles que Second Cup, « quelques puristes réclament, depuis plusieurs années, de l'originalité, du personnalisé. (...) (Ainsi), on peut maintenant s'abreuver d'insolite, de littérature, voire d'un peu de "m'as-tu-vu" tout en s'injectant sa dose d'expresso. ». Pour vérifier plus avant cette donnée, nous avons contacté par téléphone une dizaine de café/bar/salon montréalais qui nous semblaient s'inscrire dans cette tendance. La liste de ces cafés ainsi que les informations offertes par les répondants se trouve dans le tableau suivant.

Tableau1 : Les cafés/bars/salon montréalais de type alternatif :

NOM et ADRESSE	OUVERT DEPUIS	STYLE	PHILOSOPHIE ou PROJET de DÉPART	ACTIVITÉS et SERVICES OFFERTS	TYPE de CLIENTÈLE
L'Oreille de Van Gogh 4800 Wellington	1 an	« Ça reste une entreprise mais on se présente comme un café communautaire ».	Être un lieu d'échange et appuyer les arts.	Café équitable ; Expositions artistiques ; Théâtre ; Conférences.	Variée (familiale, âgée, multiethnique)
Café L'Utopik 552 Ste Catherine Est	2 ans	Organisme sans but lucratif.	Ne pas inciter les gens à consommer ; Ne pas faire de publicité pour le commerce ; Favoriser les talents émergents.	Clients peuvent faire réchauffer leurs <i>lunchs</i> ; Repas bio ; Spectacles ; Piano disponible ; Service gratuit d'Internet ; Exposition d'artistes peu connus.	Variée, beaucoup d'étudiants mais aussi des familles, des gens seuls, des gens dans la cinquantaine.
Café Chaos 2031 St-Denis	10 ans	Coopérative de travail.	« Promouvoir la relève dans le monde musical ».	Salles de spectacles ; Expositions ; Produits de micro-brasserie et équitables.	18-30 ans, beaucoup de marginaux.

Art Café 201 Fairmount	4 ans	Café culturel.	« Art du moment de vivre, de découvrir, de relaxer et de déguster ».	Vernissages ; Expose les toiles d'artistes du quartier ; Concerts.	20-40 ans, gens du quartier, artistes, étudiants...
Café Léopard 3119 Masson	4 ans	Bistrot de quartier.	« Gagner ma vie ! »	Spectacles ; Conférences ; Expositions ; Café équitable.	Résidents du quartier, tous les âges.
Casa del Popolo 4873 St Laurent	5 ans	Café culturel.	« Give young artists the chance to start ».	Plats végétariens ; Galerie d'art exposant tous les mois des artistes du quartier ; Musique <i>live</i> .	Clientèle jeune, artistes.
Spirit Lounge 1205 Ontario	7 ans	Restaurant « unique à Montréal et peut-être au monde ! »	Réapprendre à manger des trucs frais et sains ; Réapprendre le privilège d'être servis ; Pas de gaspillage (une amende pour ceux qui ne terminent pas leur assiette) ; Pas de choix (un seul menu) ; Ne pas faire partie du monde de la consommation.	Plats végétariens et bio ; Repas de type familial.	Variée, « des gens qui sont ouverts d'esprit, des gens bien élevés »
Café Rico 969 Rachel est	8 ans	Commerce engagé.	« Rétablir les inégalités entre pays du Nord et ceux du Sud à travers un commerce équitable ».	Carrefour ouvert sur les activités culturelles ; Solidarité avec la communauté.	Multi-culturelle, multi-ethnique, multi-classes (accueillent même des itinérants), tous âges.
Les derniers humains 6950 St Denis	10 ans	Restaurant de quartier, cuisine de marché (s'approvisionne au marché Jean-Talon).	Pas de gaspillage ; Meilleur rapport qualité/prix ; Offrir les plats les plus inventifs ; Privilégier les produits québécois	Parraine organismes de travail de rue et quelques fondations à but non lucratif.	« Tous âges, de tout et partout ».
Café Santropol 3990 St-Urbain	28 ans	« We don't want to become dated! »	Donner un nouveau visage au quartier ; Créer un lieu où les gens peuvent discuter (à l'époque, il existait très peu de café) ; Offrir des repas abordables et qui font plaisir aux yeux.	Expositions d'artistes peu connus ; Café équitable ; Il fut un temps où des spectacles étaient présentés	Variée : touristes, étudiants, artistes, gens du quartier, gens de bureau.

En bref, ce qui ressort de ce tableau :

- Tous ces établissements, sauf le Santropol, ont vu le jour dans la dernière décennie ;

- Se dégage un net désir de faire les choses différemment et surtout, de se démarquer de la société de consommation (dans les façons de faire et dans les produits offerts) ;
- Se dégage aussi le désir de créer des lieux conviviaux qui favorisent les échanges ;
- Plusieurs offrent leurs espaces pour des conférences et permettent à de jeunes artistes d'exposer leurs œuvres ou de présenter des spectacles;
- Se démarque un refus de se faire cataloguer : « aussitôt que l'on nous met une étiquette, on perd notre liberté » (le propriétaire du Santropol) ;
- Ces établissements semblent attirer une clientèle de tous âges et de tous horizons.

Comme autre support à notre hypothèse, nous avons interrogé le fondateur et coordonnateur du programme *L'Université autrement : Dans les cafés*, cette personne ayant une large expérience de divers cafés montréalais dont, entre autres, le Café Sarajevo. Pour cet homme soucieux de l'éducation populaire et du développement communautaire, les cafés sont des lieux de rencontres publiques qui ont existé de tous temps et qui jouent un rôle essentiel dans la capacité de rassembler les gens. À Montréal, remarquait-il, il semble y avoir de multiples ouvertures de cafés permettant la tenue d'évènements diversifiés. Cette évolution pourrait s'expliquer par le fait que la ville étant de plus en plus dynamique, les barrières mentales et physiques évoluent et les gens sont de plus en plus enclins à vouloir « s'approprier les espaces pour l'expression publique ». Il faut dire aussi, toujours selon notre répondant, que les espaces publics à Montréal sont très contrôlés (« dès qu'on dépasse sept à huit personnes, il faut un permis »). En ce sens, les cafés, étant des lieux à la fois publics et privés, ils facilitent les regroupements souterrains et participent en quelque sorte aux transformations de la ville.

Pour le coordonnateur de *L'Université autrement*, dans une urbanité chaque fois plus marquée par l'anonymat, les cafés présentent de multiples avantages et sont des lieux privilégiés pour les conversations publiques à teneur éducative. Tout d'abord, ils constituent des espaces de reconnaissance – « ce sont de petites capsules de la ville », « ce sont des points de départs pour découvrir un quartier », « les cafés du coin, ce sont *mes* cafés » – sans pour autant être nécessairement des espaces d'appartenance (« on s'en décliqe facilement »). Ensuite, ils restent des lieux conviviaux qui favorisent la rencontre de l'autre dans un contexte où « aller vers l'autre présente de plus en plus de risques ». Ainsi, contrairement à d'autres lieux fortement codifiés (les salles communautaires, les organismes, les entreprises, les espaces académiques) les cafés sont des lieux accessibles et qui « ne stigmatisent pas »: on y entre et on en sort facilement. Comme troisième élément, ils permettent de « vastes champs de participation » sans que cette participation ne requiert

un quelconque engagement (par exemple, lors des discussions/conférences dans les cafés, la présence des uns et des autres n'est pas surveillée et chacun est libre de prendre ou de ne pas prendre la parole). Enfin, les cafés sont intéressants du fait qu'ils permettent, aux dires de notre répondant, « de concrétiser la réalité », c'est à dire de diversifier les informations reçues par les médias et l'environnement immédiat; de prendre connaissance des expériences partagées par les autres et donc, de sortir des visions strictement idéologiques.

Voilà qui nous donne une idée de la place que les cafés ont pu prendre dans l'espace urbain au cours de l'histoire et, notamment, des fonctions qu'ils peuvent jouer dans une ville comme Montréal. Si ces informations peuvent nous aider à situer le Café Sarajevo dans le contexte qui lui est propre, il nous semble aussi opportun de présenter les composantes spatio-temporelles propres à l'univers du café lesquelles pourront nous servir de clés d'analyse.

2.2.3. Le café: un espace-temps particulier

2.2.3.a. Rapport à l'espace et « sentiment du dedans »

Ce qui fait l'ambiance d'un café, ce n'est pas seulement son espace physique mais ce sont aussi les bruits qui y circulent, les odeurs qui y planent, la chaleur qui se dégage, la fumée qui brouille le regard, la manière dont les gens habitent le décor... Chacun de ces éléments devient un fragment indispensable pour l'unité de l'ensemble et « atteste une sensibilité particulière à ce qui fait l'épaisseur du café, ce qu'il diffuse, pour ne pas dire à son "âme"⁸⁶ ». Le café forme donc un tout et en franchir le seuil, c'est en quelque sorte pénétrer dans un univers à part, isolé du monde extérieur. C'est en ce sens que Membrado fait allusion au « sentiment du dedans » ou à l'« impression de vivre en vase clos » dont font l'expérience nombre de ceux qui viennent se lover au creux d'un café.

Le sentiment d'une coupure avec l'extérieur est renforcé en grande partie par les contrastes de lumières entre le dehors et le dedans. Ainsi, pour Membrado, force est de constater que la façade d'un bar (ou d'un café) présente souvent des couleurs éclatantes et chaudes (le rouge, le jaune) alors que le passage à l'intérieur laisse entrevoir un espace largement dominé par le bleu, tonalité associée à une luminosité faible, douce, voire sombre

⁸⁶ Monique MEMBRADO, *La poésie des cafés*, Paris, Publisud, 1989, p. 44.

et froide. Pour l'auteure, tout se passe comme si la faible lueur des lanternes et des lampes basses prodiguaient le calme et le répit attendus par ceux qui pénètrent le lieu. Ainsi, dans cette atmosphère intime, feutrée, presque aquatique, la lumière tamisée semble vouloir donner le sentiment d'un temps d'arrêt et l'impression d'être isolé, à l'abri du regard des autres. Cet esprit de confusion, ainsi que l'identifie Membrado, est par ailleurs entretenu par la présence de fumée dont le rôle est de masquer et de confondre les éléments d'un espace, de gommer les contours et de fondre les identités. Dès lors, l'entrée dans un café ou un bar équivaut presque à une immersion dans un espace profond – mi-opaque, mi-translucide – dans lequel tôt ou tard, l'on risque de se faire absorber.

Parce qu'il nous entraîne ailleurs, parce qu'il nous fait basculer dans un monde presque irréel, l'espace du café/bar en est un qui attire, envoûte, fascine. Mais d'un autre côté, s'en approcher évoque le risque de s'y perdre. Dans la faune urbaine – froide et menaçante – le café/bar représente une lueur, un espoir, et en même temps, il représente le danger que cet espoir soit anéanti, englouti dans l'excès propre à l'imaginaire, à l'ivresse, à la vie nocturne. Fenêtre sur l'ailleurs, brèche dans l'interdit, le café/bar révèle d'un coup toute son ambiguïté.

Ambiguïté parce que s'il évoque en nous le « sentiment du dedans », le dehors n'est jamais bien loin. Il se défile derrière les vitres embrumées ou au travers de la porte qui ne cesse de s'ouvrir et de se refermer, ramenant son lot de visages nouveaux et d'urgences de *l'autre monde*. En somme, la singularité du café, c'est qu'il n'est ni un espace tout à fait privé, ni un espace tout à fait public. Il est un mixte des deux : il contient à la fois l'intimité d'un chez soi, la pluralité d'une place publique, les contraintes d'un commerce et l'animation d'un lieu de travail. Il se situe entre « l'individu et le collectif, l'anonymat et la sociabilité, les auto-mises en scène et les trajectoires de vie, les problèmes sociaux exprimés (...) et leur dépassement, le « festif » et le repli, le jour et la nuit, etc.⁸⁷ ».

2.2.3.b. Rapport au temps et « l'être là »

Si l'espace du café est en rupture avec l'univers de la rue, la temporalité du café, elle, est en rupture avec le temps normal. Ainsi, le temps au café est tout autre, il est indéfini, non maîtrisé. Il est en perte de rigueur, de rationalité, de fonctionnalité.

⁸⁷ Dominique DESJEUX, *op. cit.*, p. 85.

Il faut prendre garde en s'arrêtant au café... S'y installer, c'est le temps – parfois trompeur – d'un verre, s'exclure de ce temps pesé, étalonné, du *time is money*. Alors, le café devient pause, récréation, parenthèse; de ces moments que l'on s'accorde, parfois, que l'on s'octroie, finalement...⁸⁸

Pénétrer dans un café, c'est pour ainsi dire se nicher dans un antre sécurisant, hors du temps et hors de l'histoire. Pénétrer au café, c'est aussi laisser le temps s'envoler au rythme de l'imaginaire en faisant pied de nez au paniquant *temps qui nous glisse entre les doigts*. Et pour le marginal, qui bon gré mal gré se trouve sans cesse en retrait de la populaire course contre la montre, le temps au café est celui d'un refuge, d'un asile, voire d'un exutoire.

En fait, ce qu'il y a de singulier au café, nous dit Membrado, c'est que rien de déterminant ne se produit. Rien ne nous engage sinon l'impression d'être là, pleinement investi par le moment présent. Ainsi, du temps passé au café, se dégage un sentiment de permanence, d'immuabilité imprégnée de plénitude. « Au mouvement qui apporte la dispersion, la "décomposition", "l'usure", le café oppose la possibilité d'un rassemblement, d'une fusion des moments dispersés, d'un "ordre".⁸⁹ » Or, cette temporalité propre au café se construit autour de plusieurs éléments emblématiques de celui-ci.

Elle se construit d'abord autour de l'immobilité et de l'engourdissement caractéristiques de celui qui reste vissé sur son siège ou son fauteuil des heures durant. Majoritairement, le café n'est pas un lieu de passage. Il est plutôt un lieu où l'on reste interminablement, où l'on discute longuement, où l'on sirote lentement. À cet égard, la boisson (café ou alcool) joue un rôle prépondérant. « Par la chaleur qu'elle transmet, elle exalte, illumine en même temps qu'elle engourdit, qu'elle plonge dans des "états de léthargie et d'immobilité qui rappellent le sommeil et le songe"(Junger).⁹⁰ » Il faut dire aussi que la présence d'une boisson dans un verre accapare, voire, hypnotise le regard et les pensées. Enfin la boisson est prétexte à l'instauration de rites (trinquer, déglutir ou siroter, offrir une nouvelle tournée...) qui ne font que renforcer une temporalité de la lenteur et de la répétition.

En deuxième lieu, le temps au café ou au bar se construit souvent en symétrie opposée au rythme de la vie urbaine. Desjeux, portant son regard sur un café/bar de Paris,

⁸⁸ Anne BASAS, « De la socialité au café », dans : Sylvie JOUBERT & Éric MARCHANDET (dir.), *Le social dans tous ces états, Actes de colloques, Étape 89 (extraits)*, Paris, L'Harmattan, 1990, 181 p.; p. 120.

⁸⁹ Monique MEMBRADO, *op. cit.*, p. 85.

⁹⁰ Ernest JUNGER, *Approches, drogues et ivresses*, Paris, Gallimard, 1973. Cité par Monique MEMBRADO, *op. cit.*, p. 91.

fait le constat suivant : « Le temps urbain diurne est celui des impératifs scolaires, professionnels ou commerciaux. Au café Oz, le calme du début d'après-midi, l'ambiance chaleureuse du "happy hour", le vide de la période 20 heures - 21 heures et l'afflux de la nuit représentent, par leur alternance marquée, le strict envers de la vie sociale quotidienne, marquée par la routine.⁹¹ »

Enfin, c'est aussi dans la régularité de la fréquentation que se construit la temporalité au café. Pourquoi cette récurrence? Sans doute parce que la reconnaissance requiert la répétition, l'habitude. À force de revoir leurs clients, serveuse ou barman finissent par mémoriser noms, visages et habitudes. Le personnel devient en quelque sorte témoin de morceaux de vie et garant d'une forme d'immobilité, de permanence, d'une consécration des identités. C'est sans doute pour cela que la disparition de tel ou tel serveur, voir la disparition d'un établissement tout entier suscite de multiples regrets :

Le café apparaît comme le réservoir qui à la manière de l'arbre enferme et unit par conséquent les divers moments d'un passé aboli en dehors de lui; coupé d'un monde aux changements rapides et incessants, il incarne la permanence, le répit. Contre vents et marées, il constitue un point fixe, immobile, la réserve onirique en quelque sorte de notre vie sociale.⁹²

2.2.3.c. Le café : un espace en rupture, en opposition

Que ce soit dans son rapport à l'espace ou au temps, le café apparaît comme étant un univers en rupture, en opposition partielle ou totale avec le monde extérieur. En d'autres mots, le café fait souvent figure d'échappatoire face aux tensions et aux sollicitations de la vie quotidienne. L'observation faite par Desjeux sur le Café Oz à Paris en donne une bonne illustration. Pour l'anthropologue, ce lieu marqué par une ambiance australienne se présente comme une micro-société « parallèle » à travers laquelle les jeunes ont la sensation de pouvoir s'extraire des contraintes journalières et basculer dans un monde loin de la France, un monde plus libre et plus convivial. Membrado, quant à elle, met en relief cette même fonction du café à travers l'analyse de textes littéraires (notamment, des romans de Sartre, Carco et Guy-Lussac) où la thématique du café est centrale. À travers son étude, la sociologue constate que l'imaginaire du café se construit toujours autour d'une opposition entre l'extérieur et l'intérieur. Qui plus est, le café surgit souvent dans les textes en réponse à une crise, un mal-être, une attente ou un questionnement.

⁹¹ Dominique DESJEUX, *op. cit.*, p. 23.

Tout se passe donc comme si le café était un « espace de respiration » où à travers la solitude découlant d'une présence quasi virtuelle des autres, à travers aussi la sensation d'être à la fois lointain et présent, viennent converger pour s'adoucir toutes les tensions et les urgences journalières. Le café jouerait aussi le rôle tant de catalyseur que de révélateur. Il s'avère être un lieu où le monde est unifié et où l'existence semble recouvrir un sens face à l'absurde et l'éclatement. D'où la symbolique du cercle à laquelle Membrado associe le café. La circularité est cette qualité qui confère aux espaces délimités et protégés cette impression de vivre en vase clos. La circularité, c'est aussi une manière « d'exprimer qu'on est dans le centre et donc dans le tout, en même temps que protégé des « fissures » provoquées par l'extérieur⁹³ ». Or, la thématique du centre n'est pas très éloignée de la thématique du sacré. Reprenant les propos de Mircea Éliade sur les hiérophanies, Membrado rappelle que les espaces sacrés se sont définis dans les sociétés archaïques autour du symbolisme du centre et autour de rituels rappelant la création. En perspective, chaque retour au centre pourrait équivaloir au retour à un lieu sacré. Il n'est peut-être pas anodin de mentionner ici que la littérature rappelle que les cafés ont souvent été désignés comme étant « l'Église du pauvre » (Basas), « l'église laïque » (Membrado), la paroisse ou « le feu du village » (de Langle).

2.2.3.d. Le café : un milieu de résistance

En se démarquant du monde extérieur, en se faisant « *“mondes temporaires au cœur du monde habituel”*, (il est possible que les cafés) constituent des lieux de résistance à l'individuation du vouloir vivre, rendant perceptible l'Union convoitée et inaccessible avec l'autre que soi, avec le monde⁹⁴ ». Grâce à l'alcool, la musique et la rêverie, les cafés sont ainsi des espaces qui participent à l'effacement des frontières et des hiérarchies.

Basas approche les cafés de façon similaire, ceux-ci représentant selon elle des espaces de fusion, de confusion et de résistance aux injonctions journalières. Nous nous rappellerons aussi que Desjeux avait entrevu, à travers la fréquentation des cafés-bars, la création d'une micro-société où les jeunes s'adonnent à des codes qui leur sont propres. Tout se passe donc comme si les cafés, tout en faisant partie du tissu urbain dans lequel ils s'insèrent, constituent des univers en marges, en périphérie du reste de la société. Partant de cette perspective, la notion de liminarité (du latin, *limen*, signifiant « seuil ») tel que nous la

⁹² Monique MEMBRADO, *op. cit.*, p. 38.

⁹³ *Ibid.*, p. 86.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 155

présente l'anthropologue Turner, nous paraît apporter des concepts qui pourront enrichir et éclairer notre analyse.

Turner aborde la question de la liminarité dans une réflexion sur les rites de passages, c'est à dire sur les rites qui accompagnent les changements de lieu, d'âge ou de statut social. Tout rite de passage s'élaborant traditionnellement en trois étapes (ségrégation, marge et réagrégation⁹⁵), la période liminaire représente le moment où l'individu ou le groupe se trouve déjà séparé de son état ou de son appartenance antérieure sans pour autant avoir atteint un statut nouveau qui lui permettrait de réintégrer la structure sociale. La liminarité représente donc une période en marge – dans le temps et hors du temps – et elle est marquée par l'ambiguïté en ce sens où les personnes qui s'y retrouvent n'ont ni statut, ni propriété. De cette phase liminaire, émerge une société qui est dite *comitatus* (du latin : compagnonnage). Une sorte de communauté (l'auteur utilisera de préférence le terme « *communitas* » pour marquer une modalité de relation plutôt qu'une appartenance à un lieu commun) non ou peu structurée et où, contrairement à ce qui se vit dans le reste de la société, les individus arborent des relations très égalitaires et fraternelles. En somme, la *communitas* constituerait un regroupement de gens qui, plutôt que de vivre les uns par rapport aux autres, vivent les uns avec les autres.

Ayant fait l'analyse de certains rites dans des sociétés dites traditionnelles, Turner remarque qu'il existe une série d'oppositions et de discriminations binaires qui permettent de distinguer les propriétés de la liminarité de celles des systèmes de statuts. Ainsi, dans l'une, il s'agit d'un état de transition, dans l'autre, d'un état de permanence. Dans la première, on observe entre les adhérents : homogénéité, égalité, humilité, silence, sottise, simplicité, anonymat. Dans la seconde on observe : hétérogénéité, inégalité, fierté, parole, sagacité, complexité, nomenclature. Ici, l'auteur marque une analogie entre les propriétés des gens liminaires et celles des monastiques qui se veulent vivre dans le dépouillement. Ainsi, il existerait, selon lui, des traces de cette qualité de passage dans les mouvements religieux (notamment, dans les mouvements millénaristes) et aussi, dans des mouvements propres à la société occidentale moderne (par exemple, les hippies). En somme, quelque soit leurs aspirations, tous les mouvements qui vivent en marge de la société structurée présentent des attributs communs à la *communitas* : homogénéité, anonymat, absence de

⁹⁵ Cf. Arnold Van GENNEP, *Les rites de passage*, New York, Johnson Reprint, 1969, 288 p. (Note : nous reviendrons plus en détail sur les rites dans une section ultérieure.)

propriétés... Ces collectivités se placent à l'encontre des divisions sociales, rejettent l'ordre établi, s'affublent de signes propres, se dotent de propriétés sacrées, mettent l'accent sur les relations personnelles plutôt que sur les relations obligatoires, cherchent à vivre dans la spontanéité et l'anonymat. Du point de vue de la structure, les *communitas* apparaissent donc comme anarchiques. Elles semblent vouloir remettre en question l'ordre établi et rappeler à la structure son manque d'humanité. En pratique pourtant, leur élan s'épuise et, à la longue, leur mouvement devient lui-même une institution, parfois sous une forme plus fanatique que l'institution dont ils voulaient se démarquer.

Quoi qu'il en soit, l'existence de groupes marginaux ou liminaires indique que la structure à elle seule est défailante du point de vue humain. La *communitas*, tout en se juxtaposant à la société, se veut être une critique, une contre-structure à la structure. En ce sens, la *communitas* seule, sans rapport à la structure, n'existe pas en soi. Chaque entité ne peut être saisie qu'en relation avec l'autre et il existe donc une réelle dialectique entre chacune d'entre elles. En somme, pour reprendre l'image donnée par Turner, la *communitas* représente le cercle vide au centre de la roue. Pour que la roue fonctionne, autant le vide que les rayons sont nécessaires.

Ainsi, aucune société ne pourrait survivre adéquatement sans l'existence d'une dialectique entre structure et contre-structure. Une société reposant sur trop de structure engendrerait des manifestations pathologiques de *communitas* (par exemple, des hors la loi). De même, une société fondée sur trop de *communitas* risquerait de voir émerger le despotisme puisque, tôt ou tard, toute organisation humaine éprouve le besoin d'un certain degré de structure et d'autorité. Turner en vient même à établir l'hypothèse que la vie sociale de tout individu serait « une espèce de dialectique (entraînant) l'expérience successive du haut et du bas, du *communitas* et de la structure, de l'homogénéité à la différenciation, de l'égalité à l'inégalité⁹⁶ ». De cet angle de vue, il nous semble que les cafés – en particulier les cafés à caractères distinctifs –, sans pour autant former des communautés puisqu'ils restent des espaces ouverts, constituent des lieux qui donnent aux individus la possibilité de se retirer momentanément de la structure et de ses contraintes tout en faisant l'expérience de ce que Membrado appelle une « attitude communielle ».

⁹⁶ Victor TURNER, *Le phénomène rituel : structure et contre structure*, Presses universitaires de France, Paris, 1990, p. 98.

2.2.3.e. Le café : un espace de rencontre

L'analyse qui précède nous a montré que les cafés se présentent comme des univers à part. Pour chaque passant qui s'y arrête –selon qu'il s'installe au comptoir, dans un coin reculé, sur la terrasse ou au bord de la fenêtre – ces univers deviennent tantôt lieu de rencontre, tantôt havre de solitude, foire de discussion, espace de rêverie... Pour Membrado, de ces multiples possibilités, trois types de rapports se dessinent : *rencontre de l'autre, rencontre de soi, rencontre du monde*. C'est ce que nous tenterons de résumer dans ce qui suit en complétant, s'il y a lieu, avec les réflexions offertes par d'autres auteurs.

i. Rapport à l'autre

Certains diront qu'au café, « la consommation compte moins que le besoin du prochain (...). La consommation est annexe, prétexte⁹⁷ ». En effet, les cafés/bars sont de ces espaces de la ville qui favorisent la sociabilité et où la circulation de la nourriture et des boissons accompagne merveilleusement bien la circulation de la parole⁹⁸. Non seulement on y entre souvent dans l'espoir d'y faire des rencontres, mais aussi, on se plaît, dans certains cas, à développer le statut d'habitué; statut qui bien souvent, donne le sentiment « d'être quelqu'un » dans un lieu exposé aux regards de tous.

Que ce soit une sociabilité de drague ou une sociabilité fondée sur la curiosité ou l'amitié, plusieurs facteurs font des cafés ou des bars des lieux ouverts à l'altérité. Tout d'abord, il y a le fait que les cafés/bars, en tant que lieux publics, sont généralement marqués par l'anonymat. Chacun y entrant sans avoir à y décliner son identité, les individualités et les fonctions sociales ne transparaissent pas. Cette forme d'indifférenciation laisse aux sujets le choix de leur représentation, quitte à ce qu'ils adoptent des attitudes et des rôles qui les sortent de leur vie courante.

Comme deuxième facteur, il y a l'organisation même de l'espace intérieur. Selon leur emplacement, certaines places favorisent la visibilité, la proximité, la prise de contact ou l'échange verbal. Ainsi, le comptoir du bar ou du café est en soi emblématique d'une forme de sociabilité. Habitues ou solitaires s'y arriment comme à la figure de proue d'un navire avec presque « une jubilation à se sentir si proche du gouvernail⁹⁹ ». Par ailleurs, il

⁹⁷ Pierre CHAUNU en préface du livre de Henri-Melchior DE LANGLE, *op. cit.*, p. 8

⁹⁸ Michel MAFFESOLI, *op. Cit.*, p. 45.

⁹⁹ Monique MEMBRADO, *op. cit.*, p. 17.

est intéressant de noter, à l'instar de Desjeux, que l'espace fait lui-même objet d'une organisation sociale dans la mesure où l'occupation de l'espace répond à au moins trois critères : le sexe, l'âge et le fait de venir seul ou accompagné. De même les déplacements d'une zone à l'autre se font de façon stratégique selon l'effet recherché (sécurité, visibilité, discrétion...).

Enfin, notons que la boisson – l'alcool plus particulièrement – constitue un troisième facteur de sociabilité. D'abord, prise en terrasse, elle participe à une certaine forme de légèreté, d'insouciance. Ensuite, l'alcool, consommée avec modération, est vecteur de convivialité, de rencontre et d'échange :

Alcool, multitude, promiscuité... plus qu'en toute autre circonstance, les règles du devoir-être s'évanouissent. On se rit des politesses, des convenances, des règles du social, alors franchies, voire enjambées allègrement. Autre est le temps, autre, l'espace; l'autre-soi se révèle, délaissant un personnage pour en jouer un autre (...) ¹⁰⁰

L'acte de boire rapproche donc les individus et prépare à la fête. En trinquant avec les autres, le buveur souligne un lien nouveau qui s'établit ou symbolise le désir de faire-corps, d'être ensemble avec les membres du groupe. C'est ainsi que se partagent les habitudes, les codes et les risques (l'ivresse éventuelle).

Si ces différents facteurs nous montrent comment est facilitée la sociabilité dans les cafés/bars, ils nous montrent aussi que ces lieux, apparemment libres des contraintes extérieures, sont régis par un certain nombre de règles et de normes informelles qui organisent implicitement les relations entre individus. Là se trouve le paradoxe de ces lieux, nous dit Desjeux : l'investissement des cafés/bars – particulièrement par les jeunes – révèle une volonté d'opposition ou de non-conformité à l'ordre social ainsi que le désir de vivre des expériences personnelles; mais en même temps, elle traduit l'intériorisation de multiples règles de jeu, de mises en scène et de codes sociaux. Donc, « s'il y a inversion par rapport aux routines du quotidien, c'est une inversion relative, plus créative d'ordre que de désordre social ¹⁰¹ ». Les rites entourant la prise d'alcool nous offrent maints exemples de cette régulation du lien social au cœur des cafés/bars. Ainsi, « payer une tournée » participe à une certaine forme de don et de contre-don. Ne jamais rendre-la-pareille fait figure de manque de respect, d'utilitarisme. Par ailleurs, la non-consommation peut être perçue par

¹⁰⁰ Anne BASAS, *op. cit.*, pp. 120-121.

¹⁰¹ Dominique DESJEUX, *op. cit.*, p. 33.

les autres comme une marginalisation délibérée. À l'inverse, le boire démesuré peut constituer un facteur de ségrégation. Les rituels de sorties sont aussi évocateurs d'un code de sociabilité des cafés/bars et d'une théâtralité de la nuit : consommer *avant* pour se mettre dans l'ambiance, choisir une tenue de circonstance, se tenir *branché*... Rappelons enfin que l'espace physique traduit lui-même un ensemble de codes comportementaux qui, à certains égards, peut même révéler une forme de hiérarchie au sein de la clientèle.

Les cafés et les bars sont donc des lieux de sociabilité par excellence. Toutefois, force est de constater que la rencontre effective est souvent loin des objectifs désirés. L'anonymat qui caractérise les cafés/bars, si à prime abord, semble faciliter les contacts, peut en réalité être un frein à une rencontre *vraie* et significative ou à une relation durable et profonde. Nous avons vu que l'anonymat donne lieu à une certaine forme de mise en scène, d'improvisation basée sur les apparences. Difficile donc de se dévoiler ou de cerner la franchise de l'autre dans de telles circonstances. Le désir de rencontre duquel est souvent investi les cafés/bars peut donc engendrer un sentiment de déception. Le privilège du café, nous dit Membrado, réside justement dans une mise en présence passagère, involontaire et non-engageante des individus. Ainsi, pour celui qui cherche à contrer la solitude, le café n'agit que de façon éphémère : dès que l'on en sort, on redevient l'homme ordinaire et distinct des autres. Peut-être est-ce donc parce que le café ne donne jamais pleine satisfaction que l'on cherche constamment à renouveler l'expérience.

ii. Rapport à soi

La solitude regrettée par certains peut être recherchée par d'autres. Les cafés, sans doute plus que les bars, sont donc tout autant propices à la rencontre de soi qu'à la rencontre de l'autre. La rencontre de soi peut être le désir de se ressourcer, de s'autocontempler, de rechercher une unité, une cohérence en soi. En ce sens, la présence de l'autre devient une façon de communier au monde tout en plongeant son regard dans les profondeurs de sa vie. On ne recherche plus tant la reconnaissance d'autrui mais son objectivation, voire son évacuation pour mieux pénétrer dans son monde intérieur. La boisson à cet égard joue encore une fois un rôle facilitateur. Que ce soit le café ou l'alcool, « les deux diffusent à des degrés divers... une chaleur rayonnante à l'intérieur du corps, vous conduisant par les voies de la lucidité ou par celle d'une légère ivresse vers l'illusion

d'être maître du monde ou de se dissoudre avec lui¹⁰² ». L'effet recherché est celui d'une prise de distance par rapport au quotidien, à ses contraintes, ses pesanteurs, ses appréhensions.

iii. Ouverture à la rêverie et rapport au monde

L'être avec soi ouvre vers l'ailleurs. Dans cet axe, le regard est absent, lointain ou détaché. Les yeux absorbent le monde. Les frontières entre le moi et le non-moi, entre le réel et l'irréel, s'estompent ou fusionnent. Ainsi, parce qu'il est propice tant à l'être-ensemble qu'au recueillement, le café est un havre pour l'imaginaire et pour la rêverie. Au cœur même de l'ordinaire, il est une invitation à l'extra-ordinaire. Il « appartient à ces « espaces-temps » où l'ailleurs est tout proche de l'ici, où, à la faveur du rêve s'ébauche et prend forme un univers des correspondances dont le réel d'une société de plus en plus éclatée voile l'accès¹⁰³ ».

C'est dans cette même perspective que l'auteure entrevoit les cafés comme étant des espaces de cohérence et de permanence, des lieux où chacun peut ancrer son histoire et se lier aux autres et au monde au cœur d'une société où les rapports paraissent superficiels, voire, utilitaires, et où les repères sont fragmentés. Un pas au-delà de la recherche de l'autre ou de la recherche de soi, peut donc se retrouver le désir d'une fusion avec le corps social, d'une unité fondamentale avec le cosmos lequel est perçu en opposition radicale avec l'extérieur négatif, fragmenté, destructeur. Ici, ce n'est plus la présence des autres qui importe mais bien la présence *au* monde. Le café, arraché en quelque sorte à l'espace réel qui le délimite et au temps ordinaire, devient le lieu par excellence où peut prendre corps cette totalité espérée. C'est en cela, nous dira Membrado, que les cafés tels que présentés dans les textes littéraires prennent souvent les couleurs de lieux utopiques, un peu comme s'ils donnaient la possibilité d'exorciser le tragique sentiment de l'histoire, un sentiment qui, nous verrons dans le chapitre suivant, est propre aux sociétés modernes. Toutefois, pour le moment, arrêtons-nous à une discussion plus en profondeur du monde contemporain.

¹⁰² Monique MEMBRADO, *op. cit.*, p. 16.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 153.

2.3. Monde contemporain et urbanité occidentale

2.3.1. Les crises du monde contemporain

Les particularités de notre époque sont multiples. Augé, dans son livre *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, souligne, entre autres, l'extension du tissu urbain, la multiplication des réseaux de transport et de communication, l'uniformisation des références culturelles, la planétarisation et enfin, la surabondance de l'information et des images. Il est à noter que ces diverses tendances se traduisent aussi par la prolifération de ce qu'Augé appelle des *non-lieux*, soit des espaces de circulation (autoroutes, voies aériennes) et de consommation (téléphones, fax, télévision, réseaux câblés) qui ne se symbolisent ni au plan identitaire, ni au plan relationnel, ni au plan historique. En somme, les *non-lieux* sont des espaces où les relations entre les différents acteurs (vendeurs, consommateur, passager...) s'établissent de façon contractuelle.

Il importe ici de considérer que ces grands phénomènes qui constituent notre contemporanéité transforment la nature des rapports que les uns et les autres entretiennent avec leur entourage et perturbent par le fait même les modes d'identification. Les identités, nous dit Augé, se construisent « par négociation avec diverses altérités¹⁰⁴ ». Or, parce que les individus et les groupes n'arrivent plus à élaborer une pensée de l'autre, ils se disent en crise. Ainsi, pour Augé, notre contemporanéité se caractérise par un *déficit de sens* où se miroitent à la fois une *crise de l'identité* et, plus en amont, une *crise de l'altérité* dont les manifestations les plus radicales se retrouvent dans les actes de xénophobie, de racisme et de folies identitaires.

Cet enjeu de l'altérité a aussi été souligné par Jeffrey dans son livre *Jouissance du sacré*. Pour cet auteur, le problème majeur du XXe siècle réside dans la rencontre et le métissage des « différences ». Avec le foisonnement des cultures et des sous-cultures, des mouvements et des regroupements de toutes sortes (politique, religieux, sociaux), les sociétés occidentales font face à des communautés identitaires de plus en plus nombreuses. Ainsi, la mouvance historique à travers laquelle se forment et s'unifient des ensembles de plus en plus vastes oblige les individus et les groupes soit à être exclus, soit à se fondre

¹⁰⁴ Marc AUGÉ, *op. cit.*, p. 130.

dans le tout. Or, devant les menaces relatives à l'inclusion, l'uniformisation, la normalisation ou l'exclusion, se multiplient les replis identitaires.

Dans une optique similaire à celle d'Augé, Godelier fait poindre aussi, à l'horizon du mode de vie urbain, une *crise de sens* prenant racine dans le déficit du lien qui caractérise notre contemporanéité. L'auteur entrevoit notre société comme étant une qui « sépare les individus les uns des autres, les isole jusque dans leur famille, et ne les promeut qu'en les opposant les uns aux autres¹⁰⁵ ». Paradoxalement, notre société est l'une des seules à permettre aux individus d'aller au bout de leurs potentialités, mais parallèlement, elle amène aussi chaque personne à se désolidariser des autres tout en se servant d'eux.

Allant dans le même sens, Lenoir entrevoit non seulement une crise du lien social, mais aussi une crise sans précédent de l'éthique collective : « si plus rien ne fait sens pour tous, s'il n'y a plus d'absolu ou de sacré sur un plan collectif, on entre dans une ère radicalement nouvelle où la vie politique et sociale n'est rendue possible qu'à travers l'arbitrage entre des valeurs de plus en plus atomisées et contradictoires¹⁰⁶ ». Or, selon l'auteur, cette crise des repères découle de deux mouvements concomitants propres à l'ultramodernité¹⁰⁷ : d'une part, la démythologisation ou, autrement dit, la fin des « grands récits » (ceux élaborés par les religions dans le monde traditionnel et par les idéologies politiques dans le monde de la modernité) et; d'autre part, l'accélération, voire l'exacerbation des vecteurs fondamentaux de la modernité, à savoir, la rationalisation, la différenciation fonctionnelle, l'autonomie du sujet et la globalisation. En somme, soumise aux contrecoups d'une réflexivité systématique, la contemporanéité devient problématique dans la mesure où se sont perdues toutes les certitudes et les convictions dont la modernité s'est voulue être porteuse. Ainsi, politique et sciences ont perdu leur aura magique et les

¹⁰⁵ Maurice GODELIER, *L'énigme du don*, Paris, Flammarion, 1996, p. 294.

¹⁰⁶ Frédéric LENOIR, *Les métamorphoses de Dieu. La nouvelle spiritualité occidentale*, Paris, Plon, 2003, p. 216.

¹⁰⁷ Pour qualifier notre époque, LENOIR préfère parler d'ultramodernité plutôt que de postmodernité. S'inspirant des analyses de Anthony GIDDENS et de Jean-Paul WILLAIME, il rappelle que la crise que traverse notre époque est non pas celle d'une rupture définitive avec la modernité qui nous fait soit disant entrer dans une ère au-delà de celle-ci mais plutôt, celle d'une mutation profonde de la modernité. Ainsi, « l'ultramodernité, c'est toujours la modernité, mais la modernité désenchantée, problématisée, autorelativée. » Réf. : Jean-Paul WILLAIME, « La sécularisation contemporaine du croire », dans : *Les nouvelles Manières de croire*, coll. sous la dir. de Leïla Babès, Paris, Les Editions de l'Atelier, 1996, p. 48-49. Cité par : Frédéric LENOIR, p. 211.

horreurs humaines commises au XXe siècle ont fait perdre « la croyance au progrès inéluctable des sociétés humaines éclairées par les lumières d'une raison triomphante¹⁰⁸ ».

Par ailleurs, avec la « sortie de la religion » telle que l'exprime Gauchet, c'est à dire, avec la fin de la structuration de l'espace social par la religion, chacun est tenu d'élaborer ses propres réponses et est désormais voué à vivre « à nu et dans l'angoisse de ce qui (...) fut plus ou moins épargné depuis le début de l'aventure humaine par la grâce des dieux¹⁰⁹ ». En d'autres termes, pour Lenoir, si l'autonomie du sujet a permis aux individus de se libérer de bien des contraintes (tant religieuses que sociales), elle a eu en contre partie l'effet de produire l'angoisse et la dépression, deux « maladies » de notre contemporanéité lesquelles sont d'autant plus exacerbées par l'impératif moderne d'être soi, de se réaliser et de réussir sa vie.

2.3.2. Vers un réenchantement

Parmi tous les maux qui peuvent être incombés à la contemporanéité, se retrouve une réflexion récurrente sur la problématique de l'individualisme et ses formes dérivées : narcissisme, repli sur soi, hédonisme, perte des grands idéaux collectifs, indifférence... Or, pour Maffesoli, ce paradigme, s'il n'est pas inutile pour la compréhension des enjeux actuels, occulte à bien des égards des configurations sociales importantes, quoique parfois souterraines, qui ont cours dans notre époque. Dans cette perspective, il postule, dans son livre *Le temps des tribus*, que l'on assiste à une véritable logique de réenchantement où les masses se diffractent et se cristallisent en tribus autour d'une sensibilité ou d'une émotion vécue en commun. Ainsi, que ce soit dans les communautés de base ou les cabarets, les cafés et autres espaces ouverts, l'on pourrait, selon Maffesoli, « égrener à l'infini les figures mythiques, les types sociaux qui permettent une "esthétique" commune, qui servent de réceptacle à l'expression du "nous"¹¹⁰ ».

Fait intéressant que nous laisse entrevoir Maffesoli : ces diverses agrégations sociales présentent des contours flous, voire indéfinis. Leur logique de regroupement semble dépasser les facteurs identitaires tels que le sexe, l'apparence, les modes de vie, les

¹⁰⁸ *Ibid.* p. 209.

¹⁰⁹ Marcel GAUCHET, *Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985, 306 p. Cité par LENOIR, p. 372.

¹¹⁰ Michel MAFFESOLI, *op. Cit.*, p. 21.

idéologies. Le ciment social s'articule autour d'une succession de *feelings*, de sentiments, d'émotions, d'ambiances. Dès lors, on peut dire que plutôt qu'une organisation sociale à modèle rationnel, on se dirige progressivement vers une socialité¹¹¹ de type empathique. Dans cette perspective, ces noyaux se définissent moins par un projet tourné vers l'avenir que par le désir de laisser libre cours à la pulsion d'un être-ensemble. Sans aucune finalité, leur seule raison d'être est celui d'un « présent vécu collectivement¹¹² ». L'éthique communautaire en est une qui se soucie principalement de sa création, voire de sa récréation. En ce sens, elle favorise le développement de rituels, ceux-ci n'ayant d'autre finalité que le *retour du même*. Par leur aspect répétitif, les rituels atténuent les angoisses et suscitent la solidarité en rappelant aux sujets qui y participent qu'ils *font corps* avec l'ensemble du groupe. C'est dans cette perspective que les réseaux ponctuant ici et là les mégalo-pôles constituent des lieux où se recouvrent des formes de convivialité, de commensalité ou d'entraide.

En ce sens, pour Maffesoli, la rationalité du XIX^e siècle fait référence à l'histoire – c'est-à-dire à une attitude extensive (ex-tension) qui repose sur des ensembles vastes et impersonnels – alors que la rationalité d'aujourd'hui semble principalement proxémique, intensive (in-tension), c'est-à-dire qu'elle favorise l'investissement, l'enthousiasme, la chaleur humaine. Elle s'articule autour d'un pivot – un gourou, une action, un sentiment, un espace – qui lie les personnes tout en les laissant libres. La rationalité contemporaine est donc à la fois centripète et centrifuge. Dès lors, elle donne une impression d'instabilité : chacun est libre de participer à des degrés divers dans une multiplicité de groupes. Ce papillonnage, ces compositions éphémères et fluctuantes, inscrites localement, sans trop d'organisation sont, pour Maffesoli, les caractéristiques essentielles de la socialité actuelle.

Comme autre caractéristique, se retrouve le fait que la société contemporaine, saturée du modèle occidental aux prémisses rationnelles et progressistes, laisse une place grandissante aux interpénétrations culturelles. Celles-ci inaugurent donc selon Maffesoli un *polythéisme de valeurs* où s'expriment de nouveaux modes de vie, des tendances

¹¹¹ « La socialité, telle que la définit M. Maffesoli (1979), échappe à la logique de l'économique, du rationnel. Rusant face à un ordre social établi, elle se dérobe aux règles, aux lois, à l'imposition des divers pouvoirs surplombants. Cette vitalité se matérialise au travers des faits les plus banals, les plus futiles comme les plus furtifs, (...) ancrée au plus profond de notre quotidien. Là où prend vie et se déploie la consistance de l'émotionnel, de l'imaginaire. » Réf. Anne BASAS, *op. cit.*, p. 116. (Note : Dans le cadre de ce mémoire, nous utiliserons le terme « socialité » au lieu de « sociabilité » seulement lorsque nous ferons référence à Maffesoli)

¹¹² *Ibid.*, p. 114.

vestimentaires inédites et des rapports au corps et aux espaces divergents. Ainsi, à côté d'une occidentalisation galopante, se dessine en parallèle une sorte « d'orientalisation du monde¹¹³ ».

À ce stade-ci, il importe de noter que pour le sociologue, ce néo-tribalisme aux diverses caractéristiques est une puissance sociale difficile à expliquer mais dont on peut mesurer les effets dans diverses manifestations sociales. C'est pourquoi Maffesoli souligne l'importance de porter une attention toute particulière à ce qui, trop souvent, est appelé marginalité. En effet, il pourrait s'agir là « de ces moments de fermentation où, certains grands idéaux s'étant saturés, s'élaborent par une mystérieuse alchimie les manières d'être qui vont régir nos destinées.¹¹⁴ »

En somme, le paradoxe que tente de souligner l'auteur est que, même si l'on assiste à une croissance sans précédent des mass-médias, à une standardisation accrue des modes de vie, à un fast-food envahissant, etc. il peut y avoir en concomitance, développement et succès de radios locales, de marchandises originales et de produits de terroir. De même, en parallèle à un monde construit de façon scientifique et cohérente, survit un monde fondé sur le sentir, le passionnel, le poétique, l'affectif. C'est ce qui indique en quelque sorte que les avancées de la science n'ont jusqu'alors pas réussi à éteindre la puissance de la liaison (de la re-ligion) et peuvent même par moments avoir participé à son renforcement. La religion étant pour Maffesoli « tout ce qui lie », dans chaque ensemble, dans chaque regroupement peut se lire l'expression d'un divin social, c'est à dire d'une certaine forme de transcendance, d'une propension mystique, fût-elle immanente. Loin d'être une quelconque dogmatique ou religion institutionnelle, le divin social en question renvoie à tout ce qui permet aux hommes et aux femmes de recréer, au cœur des villes marquées par l'anonymat et l'indifférence, des cénacles, des espaces de socialité où il fait bon se tenir. Ainsi, pour l'auteur, le fait de fuir les grandes institutions ne signifie en rien la fin du *religare*. Celui-ci ne fait que s'investir ailleurs. Il s'exprime surtout au travers de relations chaleureuses fondées sur la solidarité et la proximité ainsi qu'on les retrouve ça et là dans des communautés locales ou dans d'autres réseaux plus ou moins formels. C'est ce que nous allons voir de façon plus détaillée dans la section suivante.

¹¹³ *Ibid.*, p. 119.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 184.

2.4. Construction de sens et *reliances* contemporaines

Le portrait du monde contemporain que nous venons de dresser a mis en relief l'existence d'une crise pressentie tout en faisant poindre l'émergence de regroupements plus ou moins formels en quête d'un mode de vie ré-enchanté et de formes de sociabilité plus significatives. En fait, pour Jeffrey, l'homme moderne, quoique libéré de l'autorité religieuse, reste aux prises avec des bris existentiels, des exaltations indicibles ou des sentiments d'impuissance. Dès lors, il cherche toujours de nouvelles façons pour donner sens à son existence et apaiser ses angoisses quotidiennes.

Reprenant les réflexions de Lenoir, nous pourrions dire aussi que l'époque dans laquelle nous vivons, émergeant de la phase conquérante et idéologique de la modernité, s'ouvre à des horizons antérieurement disqualifiés. Ainsi, l'ultramodernité « ne méprise plus sa part irrationnelle – la place de son imaginaire, de son intuition, de ses émotions, de sa sexualité, de son besoin de sacré – au nom d'une raison close et absolutisante¹¹⁵ ». En ce sens, notre époque en est une qui réhabilite le religieux, ou tout au moins, elle lui ouvre une porte en effectuant une distinction entre ce qui relève de la foi et ce qui relève de la raison. En somme, la raison reste toujours opérante mais, la complexité du réel étant devenue manifeste, ses limites en sont mieux reconnues. Dès lors, se note un désir grandissant de s'ouvrir au « champ maximal des possibles ».

Devant de telles manifestations – dans le contexte séculier – certains ont parlé d'un réveil du religieux ou d'un retour du sacré¹¹⁶. D'autres, – et c'est la thèse pour laquelle nous opterons – ont préféré parler de déplacement du sacré¹¹⁷ pour souligner, à l'instar de Maffesoli, le fait que le religieux n'a jamais été évacué mais qu'il s'est plutôt transformé et qu'il s'est investi dans de nouvelles formes. Ainsi, alors qu'hier, « l'espace sacré, l'espace religieux et l'espace social coïncidaient¹¹⁸ », les champs d'investissements des dimensions du sacré, du spirituel ou du religieux sont multiples et inédits. En somme, nous dirait Lenoir, ce qui a évolué au fil des temps, c'est le topos, le lieu où s'expérimentent ces dimensions. Il en résulte que pour cerner ces nouvelles manifestations, ressort la nécessité de repenser les clés d'interprétation et d'ouvrir l'analyse du religieux aux diverses

¹¹⁵ Frédéric LENOIR, *op. cit.*, p. 211.

¹¹⁶ Sur ce sujet, voir Jean VERNETTE, *Au pays du nouveau sacré : voyage à l'intérieur de la génération* [Collection Champs nouveaux], Paris, Éditions du Centurion, 1981, 234 p.

¹¹⁷ Sur ce sujet, voir Denis JEFFREY, *Jouissance du sacré. Religion et postmodernité*, Paris, Armand Colin, 1998, 168 p.

¹¹⁸ Jean VERNETTE, *op. cit.*, p. 7.

élaborations du quotidien, aux rituels séculiers, aux manières de tisser des liens, aux formes d'engagement, aux aspirations et aux quêtes de sens. C'est ce que nous allons tenter de présenter dans ce qui suit. Dans un premier temps, nous donnerons un aperçu des caractéristiques du spirituel contemporain. Dans un deuxième temps, nous réviserons les différentes terminologies qui servent à désigner le religieux et nous tenterons de clarifier les concepts qui seront utiles à notre analyse.

2.4.1 Les horizons d'une spiritualité contemporaine

2.4.1.a. Horizon humaniste et éthique de l'amour

Pour de nombreux auteurs, l'expérience individuelle se trouve au cœur de la spiritualité contemporaine. Pour expliquer cette tendance, d'abord réside le fait que les individus tendent à recomposer à leur façon de nouvelles configurations de sens en maintenant une distance plus moins accentuée face aux institutions et aux cadres religieux. Lenoir entrevoit par ailleurs qu'avec la modernité, l'homme est devenu au centre de tout. Les valeurs suprêmes de notre époque tournent donc toujours autour du bonheur, de l'épanouissement, de la liberté et du respect des droits fondamentaux de l'individu. En fait, nous dit Lenoir, nous rappelant les analyses de Luc Ferry, il s'est créé depuis la Renaissance, un rapprochement entre l'humain et le divin à travers deux processus concomitants : l'humanisation du divin et la divinisation de l'humain. Cet horizon humaniste – qui réside au cœur de toute quête spirituelle ou tout croire religieux contemporain – explique le scandale que peuvent susciter les actes de violence faits au nom de Dieu ou de la communauté de foi. De même, pour que les discours religieux soient entendus, ils doivent renvoyer à l'image d'un Dieu amour, plein de miséricorde, de compassion, de bonté. L'amour devient donc une éthique, il est « le bien commun des croyants et des incroyants ¹¹⁹» et il prend en force le dessus sur toutes les autres vertus religieuses, qu'il s'agisse de la foi, de la fidélité, de la piété ou de l'abandon.

Dans une telle optique, la quête spirituelle de certains peut prendre le visage d'une quête de solidarité et de justice sociale. Notons ainsi que pour Vernette, certains investissements du sacré chez les jeunes peuvent prendre la forme d'un engagement dans la lutte contre la violation des droits humains, la violence, la peine de mort, etc. De même,

¹¹⁹ Frédéric LENOIR, *op. cit.*, p. 60.

pour Lenoir, il semblerait y avoir « une profondeur sociale dans la quête spirituelle et (...) une profondeur spirituelle dans la quête de justice sociale¹²⁰ ».

2.4.1.b. Bonheur en ce bas monde

Comme autre clé de compréhension du religieux contemporain, il s'agit, selon Lenoir, de prendre en considération le fait qu'aujourd'hui, le salut recherché ne réside ni dans un au-delà ni dans un salut terrestre collectif séculier. Le seul espoir reste donc pour les contemporains d'accéder à un salut individuel, c'est à dire, de trouver le bonheur en ce bas-monde en allant au bout de ses réalisations. Ainsi, nombreux sont ceux pour qui la recherche spirituelle devient une forme de travail sur soi en vue d'un accomplissement personnel. D'où l'importance accordée – à travers les diverses religiosités qui se dessinent – à l'intériorité : au cœur d'un mode de vie effréné et stressant, faire silence en soi, se retrouver dans toute sa profondeur, permettrait de reprendre contact avec ces besoins, ces désirs, ces aspirations. Pour Jeffrey, cela permettrait aussi de retrouver la part de sacré qui existe au cœur de soi. Ainsi, le travail sur soi renverrait à un temps d'arrêt, une sorte de perte de temps volontaire au cœur d'une société axée sur la rapidité et la performance.

2.4.1.c. Un émotionnel vécu

Ainsi, nous dit Lenoir, « de la recherche d'un bonheur et d'un salut espéré dans l'autre monde, on bascule à la recherche d'un bonheur et d'un salut éprouvé en ce monde-ci¹²¹ ». La félicité sur terre doit donc être expérimentée, ressentie. Elle doit passer par l'épanouissement corporel, l'intégralité d'une émotion, la perception d'une authenticité, l'expérience d'un bien-être à la fois psychologique et physique. Nous retrouvons là l'idée préconisée par Maffesoli, à savoir que les *reliances* contemporaines se retrouvent dans les relations chaudes, l'expérience communautaire, le vécu émotionnel... D'où l'importance aussi que l'auteur accorde à la notion d'ambiance, d'atmosphère, de *feeling*.

Dans ce même cadre, nous pourrions aussi faire un parallèle avec les réflexions de Jeffrey. Pour cet auteur, la perception d'un sacré peut se manifester à travers l'expérience d'émotions puissantes, de moments exaltants, d'épreuves à teneur existentielle. Ainsi, certaines situations qui ouvrent à l'excès, certaines activités paroxystiques et enivrantes, qu'elles se traduisent par la danse, les tam tam, les concerts pourraient être mises en rapport

¹²⁰ *Ibid.*, p. 305.

¹²¹ *Ibid.*, p. 57.

avec des expériences mystiques. Jeffrey fait aussi remarquer que l'Occident – marqué par certains refoulements tels que ceux de la religion et de la mort – baigne aujourd'hui dans une culture de l'extrême. Tout se passe « comme si donner un sens à sa vie ne suffisait pas, l'homme désire également sentir la vie couler en lui¹²² ». Pour se donner cette sensation réelle de vivre, le moderne serait en constante recherche d'aventures risquées, d'exotisme, de situations extrêmes, de violation des normes sociales. Or ces pratiques peuvent, pour Jeffrey, s'apparenter à des rituels de transgression lesquels, au sens religieux, sont des formes importantes d'expérience du sacré. Si tous les théoriciens du religieux ne s'accordent pas à une vision aussi élargie du religieux, il nous apparaît toutefois que les notions de transgression, de fête, de rite et de mythe que Jeffrey met en évidence sont utiles à notre analyse. C'est pourquoi nous en proposons ici une brève discussion.

i. Transgressions et interdits : quelques notions

Selon Jeffrey, la transgression rend compte d'un désir de dépasser des limites protégées par des interdits. Les interdits ont pour fonction de maintenir une certaine stabilité dans la vie. Ainsi, ils freinent les sentiments excessifs et permettent de délimiter, de classifier, de différencier les identités dans un système donné. En ce sens, l'on peut dire que les interdits « indiquent un seuil au-delà duquel pointe un danger¹²³ », que celui-ci soit relatif à l'inconnu, à la dérive, au désordre ou, dans une perspective religieuse, au profane. L'interdit (inter-dit) indique par ailleurs que quelque chose d'impossible à dire cherche à s'exprimer, à se révéler par le biais d'une parole ou d'un geste réparateur. Dans cette perspective, bien que l'interdit fonctionne comme régulateur, en final, il invite aussi à des expériences de transgression.

L'interdit étant « la réponse de quelqu'un qui se juge devant autrui¹²⁴ », prendre le risque de s'approcher d'un interdit engage une libération d'émotion (catharsis) et procure généralement un sentiment de puissance, une force de vie qui peuvent permettre de sortir d'une crise existentielle, trouver le courage d'effectuer un changement important, accéder à un élan de créativité, donner du piquant à son quotidien, voire, résister à la mort. En fait, nul ne pourrait vivre dans un monde prévisible, ordonné, stable, bref, un monde où les

¹²² Denis JEFFREY, *op. Cit.* p. 152.

¹²³ *Ibid.*, p. 102.

¹²⁴ *Ibid.*, p. 104

interdits ne pourraient pas être dépassés. En ce sens, la transgression remédie à l'usure de la vie, au désenchantement, à l'ennui.

Pour que la fonction des transgressions puisse opérer, il importe que celles-ci soient régulées par un ensemble de rituels et de symboles qui puissent leur donner sens et en déterminer les motifs. Quand tel est le cas, on parlera d'une transgression domestiquée. À l'opposé, une transgression est dite sauvage lorsqu'elle entraîne une violence que l'on n'arrive pas à rendre signifiante et qui est difficile de maîtriser. Les rituels, tout en permettant une gestion efficace de l'intensité émotionnelle liée à la passion, la colère, l'impuissance, la tristesse ou la vengeance, servent donc à structurer et à orienter les excès propres aux transgressions en faisant la mise en scène de ce qui est interdit, de ce qui est difficile à exprimer.

En somme, la transgression permet d'ouvrir un espace dans lequel sont permis les débordements. En ce sens, la dépense gratuite, la *consumation*, la fête, le sacrifice sont des expressions privilégiées de la fonction transgressive d'un rituel. Le jeu, la créativité, le laisser-aller ne peuvent toutefois perdurer car il y a danger de tomber définitivement dans la confusion et l'indifférenciation si les conduites transgressives prennent le dessus. Pour vivre sainement, il y a donc nécessité d'établir un équilibre dynamique entre le respect et la transgression, cette dernière devant s'inscrire dans un cadre temporel défini. En d'autres termes, la transgression n'a pas pour fonction d'éliminer l'interdit. Plutôt, elle cherche à le lever pour un laps de temps déterminé afin de provoquer une discontinuité féconde.

ii. Les fonctions de la fête

La fête, nous dit Jeffrey, représente un moment paroxystique au travers duquel la vie peut se déployer dans l'exubérance, les excès débridés, l'exaltation. La fête prend donc les allures d'une trêve, d'un moment de laisser-aller et de divertissement au travers duquel peuvent être évacués les soucis quotidiens et les angoisses existentielles et s'exprimer les pulsions sexuelles et les désirs secrets. Le relâchement que la fête procure atténue la sévérité de l'existence et permet aux individus et aux collectivités de régénérer leurs forces de vie. Souvent, la fête est aussi prétexte pour souligner un événement particulier ou la bravoure d'une personne. Vecteur de petits et de grands rassemblements, la fête resserre donc les liens de solidarité et laisse place à la circulation de la parole. En son acmé, lorsque l'inhibition et l'outrance sont à leur comble et que tout – vêtements, bijoux, corps, amours

et argents – s'échangent, la fête peut devenir moment de fusion et de confusion où chacun risque une perte de soi.

En ses diverses caractéristiques, la fête touche donc différents aspects de la vie humaine : le social, le psychologique, l'économique, le sacré, le culturel... Elle s'exprime aussi sous deux modes : le récréatif et le cérémoniel. Si aujourd'hui le premier aspect semble dominer, il faut se rappeler que la plupart des fêtes puisent leurs origines dans une tradition religieuse ou mythologique lesquelles proposaient des cérémonies véhiculant des symboles de vie, de mort ou de renaissance. Les fêtes du Nouvel An en sont de bonnes illustrations. Dans les traditions anciennes, celles-ci coïncidaient pour la plupart au renversement du temps marqué par les équinoxes ou le solstice d'hiver. « À ce moment crucial où la vie s'arrête et risque de ne pas renaître, (devait) s'opérer, afin de réamorcer le cycle annuel, la réactualisation rituelle du mythe relatant l'acte divin qui a fondé ontologiquement le monde (...) ¹²⁵ ».

Dans cette perspective, la fête serait donc une recreation du monde, une mise en scène traduisant le chaos originaire duquel l'ordre social et cosmique pourront resurgir. Allant dans le même sens, Barrau ¹²⁶ considère que tout rituel festif est une réactualisation de la mort, la mort étant le passage obligé pour que puisse rejaillir la vie. Pour symboliser la mort, la fête laisse toujours une grande place à la *consumation*, la dépense exagérée, la surabondance, la destruction volontaire de richesses... Si l'excès semble nécessaire au succès des cérémonies festives, sans doute est-ce parce qu'au travers du gaspillage intentionnel, l'on cherche « à combler un malaise existentiel en jouant, sous un mode contrôlé, un processus de perte ¹²⁷ ». Le but recherché est donc de reproduire une situation de perte sur laquelle on aura enfin le contrôle. De cette mise à défi réussie, pourront être vaincus les sentiments d'impuissance ou de frustration que génèrent les échecs et les difficultés de la vie.

En terme de synthèse, nous pourrions reprendre l'analyse de Poirier laquelle attribue à la fête trois fonctions majeures : 1) En commémorant des événements cosmogoniques et historiques, en prenant les allures d'un rite de passage collectif servant à gérer « les

¹²⁵ Véronique POIRIER, Art. « La sacralisation du temps et de l'espace humain. Fête et cycles liturgiques »: *Encyclopédie des religions* II (2000) p. 1998.

¹²⁶ Annick BARRAU, *Mort à jouer, mort à déjouer. Socio-anthropologie du mal de mort* [Sociologie d'aujourd'hui], Paris, PUF, 1994, 221 p. Prise en référence par Denis JEFFREY, *op. cit.*, p. 127.

¹²⁷ Denis JEFFREY, *op. cit.*, p. 113.

changements imposés par le temps naturel et le temps social¹²⁸ », la fête participe à la *sacralisation des transitions*. Lorsqu'elle revient d'année en année, elle devient aussi « un moment d'éternité où se fondent passé, présent et futur¹²⁹ ». 2) Par ailleurs, la fête est un *mode de communication et de transmission*. Mode de communication parce qu'elle rassemble de façon conviviale des gens issus de milieux et d'âges différents; entretient le sentiment communautaire ou familial par son aspect exaltant et ravive l'identité collective à travers les activités qu'elle propose. Mode de transmission car, à travers son aspect cérémoniel où abondent les rites, elle permet de conserver et de véhiculer des savoirs traditionnels. 3) Enfin, permettant – à l'intérieur des débordements autorisés – le soulagement des pulsions individuelles ou collectives, la violation de tabous religieux ou sociaux et le contentement de l'instinct de plaisir, elle est un temps de *rupture et de transgression*.

iii. Les rites de passage

Il existe diverses catégories de rituels. Alors que nous venons de discuter les rituels associés à la transgression, nous allons nous pencher maintenant sur les rites dits de passage ou de transition. Selon l'ethnologue Gennep, ceux-ci renvoient aux « rites qui accompagnent chaque changement de lieu, d'état, de position sociale et d'âge¹³⁰ ». Nous avons vu aussi antérieurement que les rites de passage traditionnels s'élaborent en trois temps. D'abord, nous retrouvons la phase de préparation (dite aussi préliminaire), ensuite, la phase de la marge (dite liminaire), enfin, nous retrouvons la phase d'agrégation (ou postliminaire). La liminarité constitue le moment où l'individu ou la collectivité passe à travers l'épreuve, que celle-ci soit biologique (l'accouchement, la puberté...) ou culturelle (l'ordination, le mariage...). Les personnes liminaires sont généralement soumises à de multiples interdits (alimentaires, sexuels) et sont pris en charge par d'anciens initiés lesquels leur transmettront des savoirs spécifiques à leur culture (langage, mythe, coutumes). Enfin, notons que l'une des caractéristiques des rites de passages est que ceux-ci se vivent en général de façon très concrète et matérielle – par exemple, en traversant une porte ou en passant d'un habit à l'autre – et rarement de manière purement symbolique.

¹²⁸ Véronique POIRIER, *op. cit.*, p. 2001.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 2003.

¹³⁰ Arnold van GENNEP cité dans Victor TURNER, *op. cit.*, p. 95.

Selon Desjeux, dans notre société contemporaine, il n'existe pas de rites de passages définis tel que nous venons de le décrire. Certes, il existe des épreuves (par exemple, le service militaire, le baccalauréat...) qui peuvent s'apparenter à des rites de passage. Toutefois ces épreuves se limitent à certaines catégories d'individus. Aussi, si le premier rapport sexuel ou la première cigarette peuvent constituer des expériences initiatiques, celles-ci n'engendrent pas de changement de statut d'un point de vue institutionnel. Elles « relèvent plutôt de micro-rites du quotidien dont l'accumulation peut produire une aide au passage¹³¹ ». Dans une optique similaire, nous retrouvons la notion de « traces de rites » telle que l'expose Éliade.

En définitive, Desjeux postule qu'aujourd'hui, l'évolution sociale des individus requiert un plus grand nombre d'expériences. Par ailleurs, le passage d'un statut à l'autre, plutôt que de se produire dans un espace-temps déterminé, tend à se dérouler sur une période prolongée et dans des contextes divers à travers lesquels s'expérimentent des conduites et des attitudes plus ou moins ritualisées. C'est ce qui amène Desjeux à penser que « l'époque contemporaine ne se caractérise pas tant par la disparition du lien social ou la disparition des rituels que par leurs déplacements¹³² ». Aussi, pour la sociologue, l'étude des sorties dans les cafés-bars de Paris est intéressante dans la mesure où celles-ci, sans constituer des rites de passage au sens classique du terme, se présentent comme un ensemble de conduites ritualisées marquant une période importante de la vie.

iv. Mythes et petits récits

Dans son analyse du sacré contemporain, Jeffrey fait l'hypothèse que les grands récits mythiques¹³³ face auxquels l'homme moderne est de plus en plus incrédule sont peu à peu remplacés par de petits récits personnels ou collectifs. S'inspirant de la pensée d'Éliade, Jeffrey rappelle que « le mythe est un récit des origines, une histoire avant l'histoire, in illo tempore, qui a pour fonction d'instaurer l'ordonnement du monde¹³⁴ ». En parallèle, les petits récits représenteraient ce que les uns et les autres racontent de leur vie, la façon dont ils et elles ont ritualisé une épreuve ou ont donné sens à des événements bouleversants, angoissants ou exaltants. Ces moments forts de la vie constitueraient « comme une rupture instauratrice d'un nouvel ordre personnel (ou collectif) et tiennent

¹³¹ Dominique DESJEUX, *op. cit.*, p. 117.

¹³² *Ibid.*, endos du livre.

¹³³ Ces récits mythiques peuvent être de nature religieuse ou idéologique.

¹³⁴ Denis JEFFREY, *op. cit.*, p. 140.

lieu d'événements fondateurs¹³⁵ ». Même si ces histoires restent inachevées, en en faisant la narration, les personnes naissent à leur propre vérité et fondent leur structure identitaire puisque au travers de leurs récits, elles cherchent à se faire reconnaître dans ce qu'elles ont de singulier et d'authentique.

2.4.1.d. Désir de réenchanter le monde

Comme dernière piste de compréhension du *religare* contemporain, Jeffrey note que si notre époque foisonne de pratiques permettant de ritualiser de façon significative les bouleversements existentiels de la vie, ces manifestations du religieux expriment aussi le désir de réenchanter le monde, de réintroduire le merveilleux, la magie, l'extase, lesquels étaient autrefois grandement véhiculés par les mythes et les traditions des religions historiques. Dans la même foulée, Lenoir entrevoit, dans un mouvement similaire au romantisme, le refus de réduire le monde à sa simple dimension matérielle et à ses lois physiques ou chimiques. Ainsi, le monde et les être humains seraient de plus en plus considérés comme des réalités pluri-dimensionnelles et la compréhension de celles-ci nécessiterait une conscience à multiples niveaux. D'où le désir de s'expulser hors du quotidien pour faire l'expérience de nouvelles dimensions. D'où aussi, l'aspiration à redonner un sens et une profondeur aux choses et aux événements. Dans cette foulée, l'on retrouve une sensibilité renouvelée pour la poésie, celle-ci étant « ce qui permet au monde et à l'existence d'être organique et non mécanique, vivant et non mort, subtil et non grossier, spirituel et non lourd¹³⁶ ».

2.4.2. Pour distinguer le religieux

De ces multiples formes à travers lesquelles s'expriment les spiritualités contemporaines, ressort le fait que, s'il fut une époque où l'on avait pu croire à l'évincement du religieux, aujourd'hui, la place de celui-ci dans notre société n'est plus mise en doute. Désormais, la littérature indique que cette dimension de la vie humaine est incontournable dans toute réflexion socio-culturelle. Seulement, elle nécessite de nouvelles clés d'interprétation. Cela étant dit, les auteurs divergent dans leur façon de comprendre et de désigner ce qui relève du religieux. Déjà, dans une section précédente, il nous a été possible d'entrevoir que pour Maffesoli, il existe une religion vivante, naturelle, perceptible

¹³⁵ *Ibid.*, p. 141.

¹³⁶ Frédéric LENOIR, *op. cit.*, p. 259.

dans tout ce qui cimente la vie sociale; c'est ce qu'il nommera le « divin social » ou les « *reliances* contemporaines ». Dans une optique similaire quoique davantage centrée sur les expressions individuelles que sur les manifestations sociales, Jeffrey tente de nous montrer que l'homme moderne, même s'il s'est distancié des Églises, continue d'agir au quotidien en fonction de régulations religieuses. Ainsi, nous dit-il, l'homme d'aujourd'hui continue à croire et à espérer, à lire son horoscope, à faire la fête, et à vivre ses deuils. Seulement, il ne sait plus – ou il lui est interdit – de traduire ses agissements et ses croyances en termes religieux. Il en résulte que, au gré de son histoire de vie, de ses découvertes et de ses rencontres, il se construit une religion personnelle à travers laquelle il ritualise certains moments tragiques ou précieux de son existence.

En définitive, pour Jeffrey, la religion s'est aujourd'hui individualisée, personnalisée. Elle est aussi devenue plus élastique, plus floue. Elle renvoie à une sensibilité à travers laquelle les hommes et les femmes expriment leur désir de croire et d'espérer, de vitaliser leur existence par un souffle spirituel, de donner sens à leurs souffrances et à leurs joies en s'instituant des rites. Pour l'auteur, la religion comprise ainsi ne s'oppose en rien à la religion publique ou sociale (au sens de Durkheim). Elle cherche simplement à donner toute l'importance au vécu du sujet religieux.

Une telle définition de la religion renvoie à ce que certains ont appelé « la religion séculière¹³⁷ » ou « la religion implicite¹³⁸ ». Toutefois, pour d'autres auteurs, la référence au terme « religion » porte à confusion puisque, malgré les multiples tentatives de redéfinition, il continue à renvoyer aux structures d'autorité, aux modèles historiques des grandes traditions, à l'influence sociale ou au croire collectif. Dans cette foulée, Lenoir rappelle que la religion ne peut épuiser tous les phénomènes religieux. Selon lui, en identifiant le religieux à la religion, de nombreuses définitions sociologiques ont exclu du champ religieux une multitude de « croire » et de pratiques spirituelles contemporaines qui se construisent en dehors des cadres institutionnels ou traditionnels ou qui ne font aucune référence à un croire transcendant.

Pour contrer ce problème, nombreux sont donc les auteurs qui préfèrent parler de religiosité, de quête de sens, de sacré, de spiritualité... Devant la multiplicité des définitions existantes, chaque auteur tend à présenter sa propre terminologie. Ainsi, Campiche

¹³⁷ À ce sujet, voir Albert PIETTE, *Les Religiosités séculières* [Que sais-je, 2764], Paris, PUF, 1993, 127 p.

¹³⁸ À ce sujet, voir Edward I. BAILEY (dir.), « Religion implicite »: *Religiologie* 14 (1996) 15-35.

envisage la spiritualité comme « une forme de religiosité personnelle où l'expérience et l'émotion jouent un rôle dominant¹³⁹ ». Pour Desclos, celle-ci représente l'« expression de l'être profond, de l'humain en sa volonté de vivre, son ouverture, ses aspirations, ses inspirations, son inquiétude et sa capacité de porter son regard au-delà des apparences, sa tendance au bien, sa sensibilité à la beauté, sa capacité de se donner¹⁴⁰ ». D'une façon assez similaire, Jeffrey, dans son paradigme de la « religion personnelle », se réfère à la notion de sacré laquelle, selon lui, renvoie à l'expression de « l'angoissante jouissance » ou de la « jouissance angoissante » et se définit par chaque individu dépendamment de son vécu et des dispositions particulières dans lesquelles il se trouve¹⁴¹. Comme dernier exemple, notons que la « quête de sens », qui est une autre expression à laquelle les auteurs font souvent référence, renvoie pour Lenoir – dans le contexte de la modernité – à une forme de quête du lien social.

De ces diverses façons de pointer le religieux contemporain, il nous est apparu que les définitions auxquelles les termes renvoient s'entrecourent et englobent de multiples éléments. En ce sens, nous pourrions nous demander ce qui définit réellement le religieux, ou du moins, ce qui en fait la spécificité. À cette question, Lenoir a tenté de répondre en cherchant une définition minimale du religieux laquelle permettrait de rendre compte des expressions religieuses à la fois anciennes et contemporaines. Ses enquêtes l'ont amené à conclure que tant chez les croyants des religions historiques que chez les adeptes de l'astrologie ou les fans de Paulo Coelho, se retrouve un point commun : la conviction que la réalité peut être saisie à des niveaux qui échappent parfois aux sens ou à l'investigation scientifique.

Cette définition minimale du religieux amène donc Lenoir à faire une distinction – à l'intérieur même des croyances qui sortent des cadres traditionnels et institutionnels – entre un croire individuel religieux et un qui ne le serait pas. La différence tiendrait au fait que le « le croire non religieux (serait) fondamentalement inscrit dans une rationalité de type cartésien, dans un horizon rationnel qui n'entend pas faire appel à d'autres niveaux de réalité que celle que l'on peut éprouver par nos sens¹⁴² ». De plus, le croire non-religieux

¹³⁹ Roland J. CAMPICHE, *Cultures jeunes et religions en Europe* [Sciences humaines et religions], Paris, Cerf, 1997, p. 32.

¹⁴⁰ Jean DESCLOS (dir.) *L'anthropologie spirituelle. Jalons pour une nouvelle approche théologique*, Montréal, Médiaspaul, 2001, p. 43.

¹⁴¹ Voir Denis JEFFREY, *op. cit.*, p. 89.

¹⁴² Frédéric LENOIR, *op. cit.*, p. 233.

peut parfois s'ouvrir à une dimension spirituelle sans que celle-ci ne dépasse les frontières du monde visible et tangible. Ce type de spiritualité s'inscrit généralement dans le mouvement de divinisation de l'humain à travers lequel se manifeste, dans un horizon strictement humain, une éthique de l'amour, une recherche de sens, un besoin de transcendance, de sortie ou de dépassement de soi. Il s'agit donc d'une spiritualité que Lenoir qualifie de laïque ou d'horizontale en contraste avec une spiritualité plus verticale telle qu'elle se manifeste dans les « croire » religieux.

Cette distinction apportée par Lenoir nous paraît fort pertinente pour notre mémoire. Considérant que les cafés sont avant tout des lieux de sociabilité, notre pari d'y retrouver des formes de constructions de sens ou de *reliances* contemporaines nous paraît tenir la route dans la mesure où l'on y cherchera les expressions d'une éthique d'amour et de justice, de quête du lien, de besoin de transcendance ou de dépassement de soi dans un horizon humain, c'est à dire, dans une optique de spiritualité séculière ou horizontale, pour reprendre le terme proposé par Lenoir. Cette nuance nous permettra d'éviter de tomber dans le piège où toutes formes de ritualisation, de « croire » ensemble, d'engagements ou de quête de sens prennent la couleur de religiosité, parfois au point où le religieux paraît ne plus avoir de frontières.

2.5. Conclusion

Dans une première partie de ce chapitre 2, nous avons voulu effectuer un survol historique du développement des cafés et rendre compte de la place qu'occupent les cafés aujourd'hui, tout particulièrement dans une ville comme Montréal. Nous en sommes venus à la conclusion que si les cafés de type anonyme abondent, il existe en parallèle un certain nombre de cafés qui se démarquent par leur ambiance ou leur philosophie particulières. Ces cafés à *caractère distinctif* semblent jouir d'une certaine popularité et valorisation de la part de la population, un peu comme si ces établissements sauvegardaient la fonction de convivialité et de sociabilité propre aux cafés des premiers temps. Dans l'optique de baliser notre analyse ultérieure du café Sarajevo, nous avons voulu aussi rendre compte des particularités spatio-temporelles propres à l'univers des cafés. Cette synthèse a permis d'établir que les cafés, et plus largement les bars, forment des espaces-temps en rupture partielle ou totale avec le monde extérieur. Ces lieux prennent donc tantôt la couleur d'un carrefour de sociabilité, tantôt celle d'un refuge, voire d'une échappatoire, tantôt celle d'un havre de la rêverie et de l'imaginaire.

Ayant mis en lumière, à travers notre regard sur les cafés, la perception d'un monde extérieur fragmenté, contraignant, incohérent, nous avons voulu explorer dans une deuxième partie de ce chapitre, le portrait que la littérature brosse de la contemporanéité et du mode urbain. Cette revue littéraire a révélé que notre monde est marqué par une crise de sens liée à la fois à un déficit du lien (crise de l'altérité) et à un déficit de l'éthique collective (éclatement des repères). Par ailleurs, a été mise en évidence une saturation des prémisses de la modernité, à savoir, la rationalité et le mythe du progrès. Dans ce contexte, se sont multipliés des regroupements de toutes sortes (ce que Maffesoli a désigné par *néo-tribalisme*) dont le but est de réenchanter le monde et d'opposer à la rationalité habituelle une rationalité de type empathique et proxémique. C'est au cœur de celles-ci, nous dit le sociologue, que prend forme le *religare* contemporain.

En dernière analyse, nous avons voulu approfondir la notion de religieux contemporain. D'une part, nous avons fait ressortir les différentes formes à travers lesquelles s'exprime aujourd'hui le spirituel. D'autre part, nous avons tenté de clarifier les concepts et les termes utilisés pour désigner le religieux. Nous avons conclu, à l'instar des réflexions de Lenoir, que pour dégager de nos observations du Sarajevo des formes d'élaboration de sens ou d'expressions spirituelles inédites, il nous faudra nous situer dans un cadre séculier, c'est à dire, dans une spiritualité horizontale et humaniste.

Chapitre 3 : Le Sarajevo : un espace de sens dans la ville

3.1. Introduction

Ayant en tête tous les éléments théoriques pertinents à notre étude, nous pouvons maintenant procéder à une interprétation des données que nous avons présentées dans le premier chapitre. Pour ce faire, nous proposons une analyse en deux parties. D'une part, nous maintiendrons notre attention à l'intérieur même du terrain d'étude. D'autre part, nous tenterons de voir comment notre regard porté sur le Sarajevo nous laisse entrevoir certaines formes de représentations sociales.

Ainsi, dans la première partie, reprenant les composantes spatio-temporelles proposées par Membrado, nous montrerons comment le Café Sarajevo se présente comme un espace-temps particulier, c'est à dire, qu'il nous place à la fois dans une temporalité qui se démarque du temps ordinaire et dans un espace qui nous dévoile de nouvelles réalités, celles-ci étant en rapport à l'autre, à soi ou au monde. Cette synthèse nous amènera à entrevoir le Sarajevo comme un lieu qui éveille la recherche de totalité.

Dans la seconde partie de ce chapitre, nous montrerons que les représentations du Sarajevo se construisent par opposition aux représentations de la société. Aussi, nous ferons un parallèle avec les représentations des quelques autres cafés à *caractère distinctif* que nous avons évoqués au chapitre 2. Ayant mis en lumière ce dualisme, il nous deviendra apparent que le Sarajevo, par les valeurs et les manières de faire qui y sont véhiculées, se présente comme une critique de la société ambiante, voire un milieu de résistance face aux crises pressenties.

3.2. Le Café Sarajevo : un espace-temps particulier

3.2.1. Le Café Sarajevo : un temps hors du temps

Dans son analyse des textes littéraires portant sur les cafés, Membrado a voulu souligner la temporalité particulière des cafés, une temporalité presque toujours en rupture avec le temps agité et fragmenté de la rue et des urgences quotidiennes. À l'instar de ce constat, nous tenterons ici de montrer que le Café Sarajevo, à sa manière, renvoie aussi à

une temporalité singulière, en marge du temps ordinaire. D'abord, parce que le temps vécu au Sarajevo prend pour bien des gens la couleur d'une coupure et d'un répit face aux exigences journalières. Ensuite, puisque soustrait aux contraintes habituelles, le temps au Sarajevo laisse place à des manières d'être et de faire qui enfreignent les normes et les codes sociaux. De ce fait, comme lors de toute transgression d'interdit, le temps passé au Sarajevo est un temps où l'on reconnecte avec une vitalité de fond, une joie de vivre. Enfin, témoin des histoires de tous et chacun, des tragédies personnelles tout comme des moments d'exaltation, le Sarajevo renvoie à une temporalité intimement liée aux mémoires individuelles et collectives.

3.2.1.a. Un temps d'arrêt et de répit

Entrer dans un café-bar, c'est déjà vouloir marquer une pause, une coupure, une parenthèse dans la routine journalière ou hebdomadaire. C'est vouloir quitter temporairement le monde et les exigences du travail, des études, de la famille, etc. pour intégrer le monde du plaisir, de la rencontre, des discussions informelles, de la musique... De même en est-il pour celui qui entre au Café Sarajevo. Comme dans tout café-bar, trois éléments clés participent à ce que Membrado a appelé « la sensation d'être retiré du monde des urgences¹⁴³ » : la boisson qui favorise le passage vers *l'ailleurs*, l'univers de la nuit qui, en soi, ajoute à l'intemporalité et l'informalité des choses, et enfin, la musique qui contribue à l'« exorcisation » du temps.

Toutefois, la particularité du Sarajevo tient du fait que non seulement l'endroit permet de sortir des contraintes habituelles, mais aussi qu'il est un espace où les rencontres sont signifiantes et où l'on est assuré de ne jamais se retrouver seul. Ainsi, aux dires d'une jeune cliente, « C'était devenu ma cabane d'hiver, j'y allais tous les vendredis, seule ou accompagnée ». L'endroit prend donc les allures d'un refuge, d'un deuxième chez soi, d'un antre sécurisant où l'on vient à la fois pour rompre avec la monotonie de la vie courante, échapper aux exigences extérieures et combler un vide difficile à exprimer. Pour reprendre une expression de Membrado, le Café Sarajevo paraît être un de ces « espaces de respiration » permettant à ceux qui le fréquentent de retrouver dans leur vie une cohérence qui soit à la fois vivifiante et apaisante. En effet, nous dirait l'auteure, par le retour du même, par la présence assurée de quelques figures sympathiques (Osman, les serveuses, les

¹⁴³ Monique MEMBRADO, *op. cit.*, p. 74.

fidèles du café), par la répétition de certains gestes, de chansons, de saveurs, l'habitué du Sarajevo – se sentant en terrain connu – s'adonne au répit et laisse progressivement l'arbitraire de sa vie céder la place à la cohérence.

3.2.1.b. Un temps de transgression et de régénération

Dans son analyse des cafés, Membrado souligne le risque plus ou moins manifeste que comporte le fait de pénétrer dans ces « lieux clos qui attirent, fascinent et dont le regard ne saisit que du flou, rien de net, de précis¹⁴⁴ ». Parce qu'ils nous font basculer dans un monde autre, presque irréel, les cafés/bars sont non seulement une fenêtre sur l'ailleurs, mais aussi, une brèche dans l'interdit. Les cafés/bars, vecteurs du monde de la nuit, de l'ivresse et de l'imaginaire, sont des lieux propices aux débordements, mais il plane toujours, au-dessus de la joie et de l'espoir que ces derniers génèrent, le danger de s'y perdre, de s'y laisser anéantir.

Pour ce qui est du Café Sarajevo, notre observation participante et les témoignages récoltés nous amènent encore une fois à montrer que cette petite institution s'inscrit tout autant qu'elle se démarque de cette perspective de transgression et de débordement. Comme tout autre espace de la vie nocturne, le Sarajevo, en autorisant la boisson et en diffusant la musique, facilite la promiscuité et le laisser-aller. Toutefois, nous avons vu que la promiscuité au Sarajevo a cela de particulier que le lieu met en contact des gens qui en temps normal ne pourraient – ou pourraient difficilement – entrer en relation. Ainsi, ceux qui visitent le Sarajevo se surprennent à voir des jeunes se mélanger avec des personnes âgées, des personnes issues de religions et d'ethnies en conflit trinquer ensemble, une secrétaire discuter en toute simplicité avec un avocat, des anglophones fêter avec des francophones, une fille s'éclater devant sa mère et sa tante, etc. De même, le laisser-aller que l'on retrouve au 2080 de la rue Clark semble aller bien au-delà du « party de discothèque » : clients et personnel dansent là où l'espace le permet, montent sur les tables, cassent des assiettes et des verres, jouent et chantent avec des « musiciens au talent incommensurable »...

Il y a donc au Sarajevo possibilité non seulement de dépasser des interdits édictés par les normes sociales, mais aussi de transgresser les codes habituellement présents dans les cafés-bars. Ainsi, rares (pour ne pas dire inexistantes) sont les endroits à Montréal où il

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 69. (Note : cet extrait a été mis au pluriel).

est toléré de casser des assiettes, de monter sur les tables ou de se mêler au groupe de musique. Rares aussi sont les endroits où « la musique fait lever » et où les gens dansent avec une telle spontanéité et joie de vivre. Pour expliquer cette particularité du Sarajevo, rappelons que l'interdit émane de la façon dont quelqu'un se juge devant autrui et donc, qu'il est plus facilement dépassé dans un cadre où les regards critiques sont absents. Étant, nous l'avons vu, un endroit où l'on ne se sent pas jugé, le Sarajevo laisse donc grande place à la créativité et à la spontanéité et donne le droit de faire des expériences qu'autrement, on ne se serait pas permis de faire.

Pourtant, et c'est là l'un des grands paradoxes du Sarajevo, on ne semble jamais y dépasser les limites de l'acceptable, du respect d'autrui, de la dignité de tous et chacun. Plusieurs éléments pourraient expliquer cette capacité propre au Sarajevo de contenir les débordements excessifs : entre autres, l'aspect chaleureux et intime du lieu qui ouvre au respect, la bienveillance du staff et enfin, la personnalité même du propriétaire qui, par son charisme, fait véhiculer sans grandes interventions les valeurs qui lui sont chères.

Ajoutons à cela qu'une transgression est efficace – c'est à dire qu'elle génère du sens et que sa violence inhérente reste maîtrisable – dans la mesure où elle est régulée par un ensemble de procédures rituelles et symboliques. Or, il nous apparaît justement que le Sarajevo offre un cadre propice à des mises en scène permettant de structurer et d'orienter les excès engendrés par les pratiques transgressives. Prenons, à titre d'illustration, l'exemple du « rite¹⁴⁵ » où des assiettes et des verres sont cassés. La fois où nous avons assisté à cette pratique, un serveur avait fait tomber par mégarde un verre. Plutôt que de le ramasser tout de suite, il a pris un, puis deux puis trois verres – voire plus – et les a jetés au sol avec rage, le tout accompagné par des paroles scandées en bosniaque par quelques habitués de la place. La scène de violence a duré quelques minutes mais elle s'est terminée par le fou rire, et le serveur a pu gaiement ramasser l'amas de verre. Tout s'est donc passé comme si cette petite mise en scène improvisée avait eu un effet cathartique, donnant place à l'expression momentanée de sentiments de fatigue, d'exaspération ou de colère, sentiments qui autrement auraient été contenus alors que, dans ce cas-ci, ils ont pu être libérés non seulement par le serveur mais aussi par l'assistance qui l'a appuyé.

¹⁴⁵ Le terme « rite » est utilisé ici pour rendre compte d'un geste répétitif et significatif.

Cet exemple nous montre donc d'une part comment les conduites rituelles peuvent avoir une fonction de catharsis et de cohésion entre les individus impliqués; d'autre part, il met aussi en évidence l'efficacité transgressive d'un lieu comme le Café Sarajevo. Ainsi, l'endroit permet une discontinuité féconde en proposant un cadre temporel et physique particulier : temporel parce qu'il nous permet de rompre momentanément avec la réalité extérieure; physique, parce que le milieu ambiant autorise des manières d'être et de faire singulières, lesquelles resteront pour la plupart confinées à cet espace privilégié. En somme, nous pourrions dire que le temps passé au Sarajevo a cela d'exceptionnel qu'il offre la possibilité de dépasser des interdits plus ou moins explicites sans pour autant dérapier dans des excès dégradants ou dangereux. Ce juste équilibre des choses est sans doute ce qui fait du Sarajevo « un des hauts lieux du Montréal des diversités, des surprises et de cette joie saine qui nous renouvelle, de jour en jour, avec les calories et les vitamines spirituelles qui maintiennent une culture vivante¹⁴⁶ ». Nous retrouvons là un des potentiels fondamentaux des pratiques transgressives, à savoir, la capacité de libérer des émotions fortes en intensité et de redonner un élan de vie à un quotidien autrement mortifère. Cette potentialité sera discutée plus avant dans ce qui suit.

3.2.1.c. Un temps marqué par la fête

Le Sarajevo est donc pour beaucoup un temps de divertissement, d'éclatement, de laisser-aller (ex monter sur la table) et de dépenses excessives (payer la tournée aux autres, casser des assiettes...). Ces débordements se font majoritairement dans un contexte de fête, lequel, nous avons vu dans le premier chapitre, caractérise fortement l'ambiance qui règne au Sarajevo. Lorsque nous avons discuté la notion de fête, nous avons mis en relief les trois fonctions majeures que Poirier attribue aux fêtes : 1) sacralisation des transitions; 2) mode de communication et de transmission; et 3) temps de rupture et de transgression. Or, cette triple perspective fut élaborée du point de vue de la fête comprise en tant que rite religieux. Nous pouvons toutefois nous demander si la fête aujourd'hui, dégagée de son statut religieux, continue à remplir ces mêmes fonctions où si elle ne fait qu'assouvir les pulsions sociales et récréatives. Nous aimerions ici répondre partiellement à cette question en ciblant ce qui se passe au Café Sarajevo.

¹⁴⁶ Alfredo L. DE ROMANA, art. cité, p. A7.

En premier lieu, nous pourrions dire, à l'instar de ce que nous avons discuté dans la section précédente, que la fonction transgressive de la fête au Sarajevo est certainement la plus évidente. Nous en retrouvons par ailleurs les bienfaits: interrogés sur ce que leur apporte le Sarajevo, nombreux sont ceux qui ont nommé la joie de vivre, le renouvellement, l'impression « d'être vivants » (cliente, 60 ans, Québécoise). Pour reprendre les termes d'une serveuse, il y a quelque chose d'« énergisant de voir la joie autour de (soi)! ». De même, écrivait un journaliste : « il fallait voir – non vivre – la joie du monde quand il dansait, l'authenticité quand il se racontait ou simplement la bonne humeur ou le mot d'esprit quand il se dissipait¹⁴⁷ ». Ainsi, derrière ces témoignages se profile le potentiel de revitalisation propre à toutes conduites transgressives saines, la fête en étant une par excellence.

Qu'en est-il cependant de la fonction de communication et de transmission? À prime abord, celle-ci paraît moins claire. Pourtant, à y regarder de plus près, quelques éléments semblent indiquer une certaine forme d'intégration, d'unification et de transmission. D'abord, nous retrouvons au Sarajevo l'idée que la fête est un moyen d'unir « en un espace commun les hommes de milieux différents et (de réunir) dans un temps partagé anciennes et nouvelles générations¹⁴⁸ ». Au-delà du simple fait d'être rassemblés, la fête au Sarajevo, de par sa nature conviviale et exaltante, permet aux gens de se rapprocher les uns des autres, de tisser des liens, voire, de développer un sentiment de cohésion. Toutefois, dans la majorité des cas et en dehors des groupes déjà formés, les liens restent éphémères puisque peu ont l'occasion de se retrouver ultérieurement. Par ailleurs, l'identité collective et la consécration de l'ordre social dont la fête peut être le vecteur ne peuvent opérer au Sarajevo, les gens qui s'y retrouvent ayant peu d'attaches communes. Par contre, il semble bel et bien y avoir communion. À quoi? Sans doute à la joie, à la vie, à l'humanité tout entière. Il semble que la fête, du moins au Sarajevo, soit l'occasion de dissoudre les frontières, les hiérarchies, et de permettre à chacun de « trinquer à sa propre réconciliation », ainsi que l'exprimait le poète Chamberland. Le sens que donne une serveuse à la fête offre ici une belle illustration de notre propos : « Pour fêter la vie, pour vraiment se laisser aller, il faut plus se prendre au sérieux. Comme, t'assouplis ton rôle d'étudiant, de politicien, de n'importe quoi. On est tous pareil, (on est) l'humanité pis on fête ça! (...) (une serveuse, vingtaine, bosniaque) ».

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. A7.

¹⁴⁸ Véronique POIRIER, *op. cit.*, p. 2003.

En second plan, il nous semble aussi retrouver au Sarajevo un potentiel de transmission. Il n'y a certes pas là passation de savoirs traditionnels comme cela est le cas dans les fêtes de type cérémonial. Par contre, dans ces fêtes au caractère diffus et spontané telles qu'on les retrouve au Sarajevo, il semble y avoir transmission d'un certain art de vivre dans la spontanéité, l'authenticité et la joie : « Nulle part ailleurs on ne trouve une telle spontanéité, une telle facilité d'improviser la fête, la danse. Tout le monde se parle sans gêne, personne ne se jalouse, et les femmes se regardent entre elles comme un homme regarde les femmes¹⁴⁹ ». Notre collecte de données nous a révélé que nombreux sont ceux qui valorisent le Sarajevo pour le potentiel qu'il a de transmettre la joie. Cette transmission est aussi, rappelons-nous, le projet implicite du propriétaire pour qui il importe de réapprendre à l'homme occidental « constipé » l'art de s'amuser, de vivre dans la liberté et dans la simplicité. Toujours selon Osman, il s'agit aussi, à travers la diffusion de musiques ancestrales qui invitent à certaines formes de danse, de réapprendre aux hommes et aux femmes à se toucher et à être touchés : « Il y avait un temps où il y avait beaucoup de ces danses où l'on pouvait se toucher. C'est important le contact entre hommes et femmes parce qu'ils sont complémentaires, comme des ions. »

Enfin, reste la question de la sacralisation du temps. Mis à part quelques circonstances particulières (ex. le jour de l'an, la fin du régime de Milosevic...), les fêtes au Sarajevo n'ont pas pour objet de gérer « les changements imposés par le temps naturel et le temps social¹⁵⁰ ». Pourtant, nombreux sont ceux qui viennent au Sarajevo pour célébrer, pour fêter un moment unique dans l'histoire d'une personne ou d'un groupe, que ce soit un anniversaire, une promotion, des retrouvailles... Ici, l'unicité du lieu assure à ceux et celles qui l'ont choisi une soirée mémorable, à la hauteur de l'importance symbolique de l'événement visé. Qui plus est, même pour ceux qui n'y viennent pas pour souligner un fait particulier, le Sarajevo reste l'occasion de rompre avec l'ordinaire, puisque par l'esprit de fête qui s'en dégage, il permet « de s'extraire, de s'abstraire de l'immanence où (nous plongeant) les nécessités biologiques et sociales de la vie quotidienne, (bref, de nous délivrer) du poids du temps qui passe et de l'angoisse métaphysique¹⁵¹ ». En ce sens, le temps passé au Sarajevo marque la mémoire de façon toute singulière.

¹⁴⁹ Lawrence GARY & MathieuCHANTELOIS, « Montréal gitan. Bohémiennes rhapsodies » : *Voir* 12/11 (19 mars 1998) p. 62.

¹⁵⁰ Véronique POIRIER, *op. cit.*, p. 2001.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 2003.

3.2.1.d. Un réservoir de la mémoire

Partant de la perspective de Jeffrey sur les mythes et les petits récits, il nous semble que le Sarajevo – parce que tout s’y passe à l’échelle humaine – est un lieu par excellence où s’élaborent de petits récits qui colorent de sens l’existence de ceux et celles qui les racontent. C’est en cette optique aussi que le Sarajevo nous apparaît être un réservoir de mémoires individuelles et collectives. Est scellé dans la mémoire ce qui revient de fois en fois ou ce qui se démarque et ce qui détonne du quotidien. Or, justement, la mémoire associée au Sarajevo se construit autour de deux pôles. Pour ceux qui en ont fait leur deuxième maison, le Sarajevo est le témoin d’une série de petits et de grands moments vécus semaines après semaines. Pour ceux qui y viennent de façon circonstancielle, le Sarajevo est souvent le témoin de moments uniques, hors de l’ordinaire. Ainsi, à la temporalité de la récurrence et de la régularité que Membrado associe aux cafés, nous ajouterions pour le Sarajevo une temporalité de la singularité. Quoi qu’il en soit, dans les deux cas, la catégorie de la mémoire reste centrale : l’amoureux des cafés, nous dit Membrado, et nous voudrions dire, l’amoureux du Sarajevo, « est un nostalgique qui cherche à renouer avec les *eaux immémoriales*¹⁵² ».

Pour comprendre la portée de ce commentaire, il est bon de rappeler ici, à l’instar de Membrado, que la temporalité des sociétés modernes se distingue du temps circulaire des sociétés dites archaïques en ce sens qu’elle est constituée d’une suite d’événements auxquels il n’est plus possible de revenir. Une telle perspective engendre la perception d’un mouvement irrémédiable du temps et fait naître le sentiment tragique d’un devenir que l’on ne peut en rien arrêter. Or, nous dit l’auteure, si le temps est irréversible, l’espace, lui, ne l’est pas. Il est donc possible de prétendre renouer avec le passé en retournant sur des lieux qui ont marqué notre vécu, ou encore, il se peut que le passé rejaillisse à notre mémoire par le simple fait de retrouver un objet, une odeur ou une image connus.

En retournant au Sarajevo, avec quel passé cherche-t-on à renouer? Au premier plan, pour les habitués de la place, il y a certes l’envie de faire perdurer, voire de faire revivre les petites histoires qui forment les trajectoires individuelles. En second plan, il y a pour certains l’aspiration plus ou moins cachée de retrouver l’intensité d’une époque révolue, l’époque de la guerre des Balkans à laquelle l’identité du Café Sarajevo en tant que

¹⁵² Monique MEMBRADO, *op. cit.*, p. 34.

lieu engagé pour la paix est intimement liée. Il est intéressant de noter ici que cette aspiration peut être portée même par un individu qui n'a pas connu le Sarajevo à cette période particulière. Ici joue la mythologie qui s'est construite autour du célèbre café de la rue Clark. Enfin, en troisième plan, il nous semble que la fréquentation du Sarajevo laisse poindre à l'horizon le désir et l'enchantement de retourner aux sources.

Cette quête ultime s'exprime rarement de façon explicite. Pourtant, elle nous semble se révéler à travers la valorisation du Café Sarajevo pour le caractère authentique qui s'en dégage. Outre le décor chaleureux et la sincérité des gens qui s'y retrouvent, d'autres éléments nous semblent jouer dans la perception d'une authenticité. De fait, la gérante fait l'hypothèse que le côté ethnique du Sarajevo à travers lequel sont véhiculées des valeurs et des coutumes traditionnelles renforce pour certains cette impression de toucher à quelque chose d'authentique : « C'est comme si on pouvait retrouver cette authenticité seulement chez les autres. C'est sans doute quelque chose qui a déjà existé au Québec, dans le temps où c'était encore la *mama* italienne qui portait les valeurs anciennes, mais qui n'existe plus maintenant. » (la gérante) En d'autres termes, en entrant en contact avec des gens dont le comportement est encore imprégné de traditions, en participant à une commensalité de type grégaire (ex. partager un même plat...), en se laissant pénétrer d'une « musique de la nuit des temps », il semblerait que les uns et les autres voyagent non seulement dans l'espace à la découverte d'autres cultures, mais aussi dans le temps, à la redécouverte de racines profondément enfouies. Sur une note similaire, une cliente (60 ans, Québécoise) expliquait l'attrait du Sarajevo pour les Québécois du fait qu'il existe « beaucoup de similarité entre l'Europe de l'Est et les Québécois. On est désorganisé, on gigue, on fait les fous. Ça touche l'âme des Québécois. Et puis chez nous aussi, quand on faisait des *partys*, on était mal assis, la famille était trop grande pour l'espace qu'on avait. » Du fait que le petit café de la rue Clark attire des gens de toutes origines, nous pourrions penser que pour chacun, l'expérience du Sarajevo est une invitation à replonger dans un passé plus ou moins proche. Pour ceux venant d'Europe de l'Est ou du Moyen-Orient, les manières de faire et d'être véhiculées au Sarajevo rappellent les mœurs laissées dans le pays d'origine. Pour les Occidentaux, l'expérience du Sarajevo peut être l'occasion de renouer avec certaines valeurs et coutumes que la contemporanéité semble avoir obnubilées.

Le retour au Sarajevo pourrait donc correspondre pour certains à une « volonté de réversibilité du temps¹⁵³ ». Le Sarajevo se donne comme lieu où l'on peut retourner en arrière, retrouver un axe de cohérence autour duquel le passé embrasse le présent. Peut-être pourrions-nous reprendre ici deux thématiques que Membrado lie au café : le café-mémoire et le café-symbole. Le café-mémoire est cet espace qui, tel les couches concentriques d'un arbre abattu, révèle les gestes, les bribes d'histoire, les visages de ceux qui ne font que passer ou de ceux qui viennent semaines après semaines, s'assurant ainsi, que, où qu'ils soient aujourd'hui, ils existent à jamais en un certain lieu. Quant à lui, le café-symbole est cet espace qui représente non seulement la mémoire de la société mais aussi son âme, sa flamme de vie. « Il apparaît comme le symbole d'un monde vieux et chaud, "naturel", en quelque sorte opposé à l'univers civilisé, artificiel vers lequel on s'avance¹⁵⁴ ».

On ne s'étonnera donc pas que ces espaces, lorsqu'ils se métamorphosent ou lorsqu'ils sont menacés de disparaître, suscitent la nostalgie. La nostalgie, nous dit Membrado, n'est autre qu'une variante de la mémoire qui devient consciente de l'irréversibilité du temps. En somme, si la mémoire se souvient, la nostalgie regrette – elle regrette le passé, que celui-ci soit réel ou fictif. Pour tracer un parallèle avec le Café Sarajevo, il suffit ici de rappeler tout l'attachement exprimé pour la petite institution de la rue Clark et la mobilisation que cette dernière a suscitée au moment où elle risquait de fermer ses portes. Ainsi, écrivait une cliente dans une lettre d'appui : « il y a des endroits qui ont leur importance, des lieux historiques, des lieux poétiques qui même s'ils font l'objet d'une tolérance, devraient bénéficier d'un droit acquis basé sur leur valeur¹⁵⁵ ». Aussi pourrions-nous dire que c'est sans doute parce que le Sarajevo est le point de départ de petits et de grands récits qu'il suscite tant d'attachement et qu'il marque la mémoire des uns et des autres. Mais sa valorisation, voire sa « sacralisation¹⁵⁶ » tient aussi du fait qu'il se présente comme le gardien de certaines manières d'être et de faire qui, aux yeux de certains, sont en danger de disparaître. Nous aurons l'occasion d'y revenir plus amplement à la fin de ce chapitre.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 35.

¹⁵⁴ *Ibid.*, p. 37

¹⁵⁵ Lettre de protestation (1) dans : Document rédigé par Café Sarajevo, *op. cit.*.

¹⁵⁶ Sacralisation dans le sens où est attribué une valeur sacrée au Sarajevo. Rappelons que certains avaient mentionné le fait qu'il y avait comme « une aura » autour du Sarajevo, que le lieu suscite beaucoup de passions et que tout changement pourrait être perçu comme une violation de l'identité du lieu.

3.2.2. Le Café Sarajevo : Un espace de dévoilement

« Tu entres au Sarajevo pis c'est comme, t'es nulle part! T'es même pas à Sarajevo. Non, j'trouve pas que c'est la même chose. Tu rentres pis je pense que t'es dans un monde à part. » (serveuse, vingtaine, Bosniaque) Ils sont plusieurs à nous avoir exprimé que l'expérience du Café Sarajevo en est une de dépaysement et de retrait (l'impression « de ne plus être à Montréal » ou d'être dans « une place d'un autre pays »). Ceci n'est pas sans nous rappeler le sentiment de rupture avec la réalité extérieure ou l'impression de vivre en vase clos que suscite, selon Membrado, l'univers du café. Avec sa lourde porte à franchir, ses quelques marches à descendre, son tapis rouge, ses grands murs de pierres et son atmosphère « emboucanée », l'entrée au Sarajevo donne certes aussi, à l'instar des images évoquées par Membrado, cette sensation de plonger ou de s'enfoncer dans un espace profond, feutré –mi-opaque, mi-translucide – dans lequel tôt ou tard, l'on risque de se faire absorber. Il y a là quelque chose de prenant, d'envoûtant ainsi que nous l'ont témoigné des clients : « on devient comme drogué », « on n'a plus envie d'en sortir ».

Étonnement, ce « sentiment du dedans » propres aux cafés et que nous retrouvons sans aucun doute au Sarajevo, coexiste avec une forme d'ouverture. Cette ouverture, nous dit Membrado, prend un sens métaphorique. Elle renvoie à une sorte de réceptivité, de disponibilité, bref, à la capacité de se laisser impressionner par toutes choses. C'est dans cette perspective que la sociologue a présenté les cafés en tant qu'espaces qui ouvrent à la rencontre de l'autre, à la rencontre de soi et à la rencontre du monde. En nous insérant dans cette triple logique, nous aimerions aborder ici ce que nous dévoile l'univers du Sarajevo.

3.2.2.a. À la découverte de l'autre

Les cafés – et le Sarajevo n'en fait aucunement exception – sont des hauts lieux de socialisation. Dans le premier chapitre, nous avons amplement discuté en quoi la petite institution de la rue Clark est un lieu propice à la rencontre et à l'échange. Donc, nous n'y reviendrons pas en détail. Toutefois, il nous apparaît important de souligner ici que ce qui fait la particularité du Sarajevo, c'est la diversité à laquelle cet espace nous ouvre : diversité des horizons, des générations, des cultures, des croyances... En ce sens, la pertinence de ce petit café nous semble résider dans le fait que non seulement ce lieu nous met en contact avec autrui, mais aussi avec l'altérité, c'est à dire avec ce qui nous est foncièrement dissemblable, étranger. Pour la gérante, dans une société où tout est organisé en fonction de

nos désirs, de nos besoins et de nos attentes, il y a quelque chose de sain et d'appréciable dans le fait de découvrir, voire, d'être confronté à ce qui diffère de nous, à qui, d'emblée, nous n'aurions pas choisi de côtoyer :

Les gens trouvent ça cool de voir des gens d'un autre âge et d'autres cultures. Tout ça c'est harmonieux. Aujourd'hui, tout est tellement spectacle, atomisation. Constaté cette harmonie des différents âges et des différentes cultures, c'est une forme d'esthétisme. (...) Les gens le sentent.

Cette rencontre de la diversité, sans doute laisse-t-elle place aussi à des interpénétrations culturelles, à des formes de brassage qui peuvent engendrer une sorte de « polythéisme des valeurs », selon l'expression de Maffesoli. Ainsi, à travers notre observation, nous avons pu constater que certaines personnes, à force de fréquenter le Sarajevo, ont évolué dans leur façon de se vêtir, de se présenter et de danser. Nous discuterons plus amplement ces changements individuels dans la section suivante. Toutefois, nous voulions simplement indiquer ici la possibilité de voir poindre, au cœur de la mixité des horizons et des cultures que le Sarajevo favorise, des nouvelles manières de faire et de penser.

3.2.2.b. À la découverte de soi

« Si j'avais pu écrire un livre, j'y aurais retranscrit tous les témoignages d'éveil incroyables chez des jeunes! » Ainsi s'exprimait le propriétaire du petit Sarajevo. De par nos entretiens, il semblerait qu'au-delà de la seule conscientisation à la pluralité humaine, la fréquentation du Café Sarajevo amène certains à faire des prises de conscience personnelles, à « cheminer, s'ouvrir, s'affirmer » (Osman). Nous nous rappellerons ici le témoignage révélateur de la gérante pour qui le Sarajevo a marqué un tournant important dans sa vie.

Certes, les métamorphoses qui ont lieu à travers la fréquentation du Café Sarajevo sont d'intensités variables, le Sarajevo étant avant tout un café-bar où les gens viennent pour échanger, danser, festoyer... Aussi, les constats d'éveils ou de transformations nous proviennent principalement du propriétaire et de la gérante, lesquels, par leur présence continue, ont reçu des témoignages et ont pu voir des gens évoluer, s'épanouir, s'anoblir – pour reprendre les termes qu'eux-mêmes utilisent. Même si cette réalité nous est difficile à évaluer de par notre statut d'observateur circonstanciel, il nous apparaît intéressant de nous pencher sur ce potentiel latent du Sarajevo et de nous interroger sur les composantes qui

font de ce petit café un lieu propice à la découverte et au dépassement de soi. Nous nous baserons ici à la fois sur les données récoltées au cours de nos entretiens et sur une réflexion portée sur notre propre observation participante.

En confrontant nos observations aux référents théoriques qui nous ont jusqu'alors guidés, il nous semble qu'il faille lier la question du dépassement de soi à celle de l'interdit. Pour ce faire, notons tout d'abord que les interdits ne sont pas toujours édictés par une autorité morale. Ainsi, ils peuvent tout simplement prendre forme chez un individu faisant face à des sentiments excessifs d'infériorité, d'impotence, de fragilité, de perte de contrôle, etc. Peut donc devenir interdit ce qui nous confronte excessivement à nos limites. En dépassant cette frontière fixée, l'individu sait qu'il se met en situation de vulnérabilité. Les interdits ont donc pour fonction de nous protéger, de cadrer nos comportements, bref, de démarquer notre espace identitaire (par exemple, en se faisant reconnaître comme étant une personne studieuse, extravertie, respectueuse, discrète...). Toutefois, quand ceux-ci deviennent trop rigides, ils peuvent nous apparaître comme des prisons, des étaux dans lesquels notre identité se sent à l'étroit. D'où le besoin ressenti de les transgresser momentanément, ou alors, de les dépasser une fois pour toutes afin de renouveler son identité.

Liées à l'interdit, se retrouvent donc les notions de transgression et de passage. La fête, comme nous l'avions évoquée, illustre bien la transgression. En provoquant une discontinuité temporaire, les transgressions rendues possibles par le contexte de la fête introduisent dans la vie l'enchantement, le renouvellement, la créativité... C'est entre autres ce que nous avons pu observer au Sarajevo. En évacuant le jugement et le regard critique, l'espace du Sarajevo permet à bien des égards de transgresser des interdits sociaux. Or, si pour certains, l'accès au laisser-aller se fait de façon naturelle et spontanée dès que l'opportunité se présente, tel n'est pas le cas pour tous. À titre d'exemple, si le Sarajevo se présente comme un espace où il est permis de danser sur les tables, même s'ils en ressentent l'envie, tous ne se sentiront pas nécessairement à l'aise de le faire. C'est ici que nous retrouvons l'importance de l'identité et la position du sujet dans l'appréhension d'un interdit. Un interdit n'a d'impact que dans la mesure où il renvoie aux limites d'une personne. Or, dans la perspective de dépasser des limites personnelles, la notion de passage nous semble entrer en jeu. Alors que la transgression vise simplement à rompre la routine habituelle, le passage lui, vise à transiter des limites établies. Au Sarajevo, nous avons pu remarquer que pour certains, il s'opère une réelle initiation au laisser-aller, à la spontanéité,

à l'expression corporelle... Et cette initiation s'effectue dans le temps, selon le rythme de la personne concernée. Le témoignage suivant nous paraît en faire quelque peu l'illustration :

D'après moi, les gens viennent pour danser, pour voir la joie des autres. Pour se voir eux-mêmes joyeux. Regarde comme tu peux t'amuser! Pis la première fois que tu viens au Sarajevo pis tu vois que c'est comme ça. Pis la prochaine fois, c'est toi qui va aussi un petit peu te laisser-aller... Même moi je suis passée par ce passage. Alors au début, j'ai observé les gens, j'ai vu comme ils sont joyeux et tout ça ... (serveuse, vingtaine, Bosniaque)

Dans une certaine mesure, il nous a semblé que n'est réellement adepte du Sarajevo que celui qui a démontré qu'il peut s'exprimer en toute liberté, que ce soit à travers la danse, le chant, la prise de parole, etc. Dans ce processus de libération, le propriétaire paraît ici jouer un rôle non négligeable, sa grande joie étant de voir les gens se « déconstiper ». Discrètement, il encourage les gens – surtout les jeunes – à se laisser-aller, à dépasser leurs interdits, pourrions-nous dire. Et il n'hésitera pas à exprimer sa fierté quand il verra un changement opérer : « Au début, je te trouvais froide, mais maintenant, je me rends compte que c'était à cause de la gêne! Je suis heureux de te voir danser comme ça, je suis heureux de voir la joie dans ton cœur!¹⁵⁷ »

Le propriétaire et les gens qui gravitent autour de lui semblent en quelque sorte agir comme des modèles, des initiateurs: par leurs manières d'être et de faire, ils invitent les gens à faire de même, « à se dégonfler¹⁵⁸ » et à savourer quelque chose de différent. Il y a comme une découverte qui a envie d'être partagée, communiquée. Ainsi, disait une ex-serveuse (vingtaine, Québécoise): « je dansais beaucoup, je m'amusais beaucoup. Je dansais pour faire lever les gens ». Dans la même foulée, nous nous rappellerons les commentaires faits par la gérante à propos de son rapport à la danse :

J'ai découvert mon corps de femme ici, avec la musique. (...) Danser, c'est se vivre comme corps, comme esprit incarné... C'est une expression corporelle qui me met en joie. Et j'aime que cette joie soit partagée. J'aime donner le goût aux gens de danser. Quand je vois qu'ils se sont appropriés la musique, je me retire.

¹⁵⁷ Commentaire du propriétaire à la chercheuse lors d'une soirée gitane au Sarajevo.

¹⁵⁸ Expression d'une serveuse (vingtaine, Bosniaque) voulant dire : apprendre à relaxer, ne pas se prendre pour un autre, laisser de côté ses critères et ses attentes habituelles.

Il se manifeste aussi une forme de bienveillance, un regard confirmant de la part de ceux ou celles qui « sont déjà passés par là », et qui maintenant voient les autres vivre des moments de grande intensité. Un habitué de la place parlait ainsi d'une femme qui dansait sans relâche : « Elle est partie, elle est en transe ! » et pointant le violoniste, il dit : « le gars-là, il va te chercher avec son instrument. Il te fait voyager ! »

Pour aller plus loin dans notre analyse, nous sommes tentés de faire ici un parallèle avec ce que nous avons dit sur les rites de passages. Sans vouloir calquer ce qui se vit au Sarajevo quant aux rites de passages propres aux sociétés dites traditionnelles, il nous semble possible, à l'instar des réflexions offertes par Éliade, de discerner des traces de rites. De façon quelque peu caricaturale, nous pourrions dire que dans une phase préliminaire, le nouvel arrivé au Sarajevo saisit « qu'il se passe là quelque chose » de particulier. Soit il s'en sentira complètement exclu et, dans son inconfort, il préférera « prendre la porte »; soit cet univers lui paraîtra familier et il s'y plongera sans préambules; soit, tout en étant pris dans ses interdits, il se sentira happé par le désir de faire comme les autres, c'est à dire de danser, de s'amuser, de s'éclater sans retenue. Si tel est le cas, il commencera sans doute à observer les autres, puis de fois en fois, il prendra de nouveaux risques – la boisson, la musique et l'ambiance facilitant le processus. Cette période équivaudrait à ce que Van Gennep a appelé la phase de marginalisation (mise à l'épreuve). Enfin, quand notre individu atteindra un sentiment paroxystique de libération, il se sentira faire partie prenante de l'univers du Sarajevo, et sans doute, aura-t-il le désir de transmettre aux autres la possibilité de vivre une exaltation similaire à la sienne. Le « passage » ayant été effectué, ce moment équivaudrait à la phase d'agrégation.

Nous rappelant que les rites de passage se caractérisent par leur matérialité, c'est à dire par le fait qu'ils s'effectuent d'une façon concrète et matérielle, il est intéressant de noter en parallèle qu'au Sarajevo, nous avons constaté chez quelques personnes un changement graduel dans la façon de se vêtir, de se tenir et de se présenter aux autres. Ainsi, avons-nous pu observer une tendance chez des femmes québécoises à s'habiller de façon plus féminine, voire, plus sensuelle – un peu comme si leur regard porté sur la féminité et l'élégance de femmes originaires de pays où les différenciations sexuelles sont plus marquées, éveillait en elles le désir d'explorer une dimension cachée de leur identité. Pour en faire l'illustration, nous prendrons encore une fois une réflexion de la gérante :

Aborder quelqu'un ici n'est pas vulgaire comme ce peut être le cas ailleurs. C'est pourquoi, au Sarajevo, à travers la danse, je peux me laisser aller à des

jeux de séduction. Je m'habille aussi différemment. (Ma tenue devient comme un déguisement), un masque à travers lequel je peux mettre en scène un de mes personnages.

Ici, le port de nouvelles tenues peut être indicateur d'un changement dans l'identité d'une personne. En ce sens, le Café Sarajevo nous semble être un endroit qui éveille chez les individus des désirs profonds : le désir de s'exprimer à travers son corps, le désir de laisser place à sa créativité et à ses pulsions secrètes, bref, le désir de s'affirmer et de se faire reconnaître dans des dimensions que le « monde extérieur » permet difficilement. Ce dépassement de soi peut rester confiné à l'univers du Sarajevo et à ses équivalents. On parlera alors de transgressions. Toutefois, des transgressions répétées peuvent amener une personne à évoluer dans son identité. Autrement dit, il arrive que l'expérience du Sarajevo « déteigne sur (la) vie extérieure » (la gérante). Dans cette perspective, il nous semble retrouver ce que Desjeux mentionnait à propos des changements de statuts dans notre contemporanéité. Ceux-ci ne prennent pas place dans un laps de temps déterminé mais plutôt, ils s'effectuent sur de longues périodes, dans divers contextes et à travers des expérimentations plus au moins formelles de micro rites.

3.2.2.c. À la découverte « du monde tel qu'il devrait être¹⁵⁹ »

(...) Tout à coup, tu découvres ce qui n'est pas identique à toi : c'est à la fois nouveau et en même temps, c'est comme si on découvre notre nature profonde. Ça nous permet de réintégrer le monde tel qu'il devrait être. Et aussi de prendre conscience de ce qu'il est devenu. (la gérante)

En faisant se rencontrer dans l'harmonie des gens d'âge, de culture et de croyances différentes, le Sarajevo nous rappelle que le monde est composé de multiples réalités et que celles-ci peuvent cohabiter sans générer des conflits. En d'autres termes, cette enclave inspire en nous l'idée que la diversité est non seulement enrichissante, mais qu'elle peut aussi être harmonieuse. On ne s'étonnera donc pas que quelqu'un ait pu écrire du Sarajevo que « c'est un lieu sain, presque un saint lieu pour ceux et celles qui s'y retrouvent¹⁶⁰ ». *Sain* parce qu'il semble y avoir là « un esprit qui circule, qui nous rend meilleur, qui élargit notre conscience » (la gérante). *Saint*, parce que le lieu semble correspondre à un idéal, un absolu : « C'est beau, c'est chaleureux, pas trop grand. On sent de l'accueil, de l'harmonie, c'est détendu, on te laisse aller sans que ça devienne obscène ou grossier » (la gérante).

¹⁵⁹ La gérante.

¹⁶⁰ Lettre de protestation (1) dans : Document rédigé par le Café Sarajevo..., *op. cit.*

Nous retrouvons aussi chez une jeune serveuse cette idée que la petite institution de la rue Clark constitue un monde idéal. Admettant que ni le monde occidental ni le monde d'Europe de l'Est duquel elle est originaire ne sont parfaits, celle-ci dit apprécier le Café Sarajevo du fait qu'il lui apparaît être comme « un microcosme des deux mondes », un lieu où elle peut vivre harmonieusement ses deux cultures et retrouver les valeurs qu'elle apprécie dans chacune d'entre elles.

Pour un jeune québécois, constater la générosité, le non-conformisme, la passion tel qu'ils sont véhiculés au Sarajevo « c'est rafraîchissant. Ça nous montre qu'on peut vivre autrement! » L'expérience d'un univers différent ouvre donc à la possibilité de se projeter dans un avenir autre, un monde meilleur : « Dans la chaleur d'été, l'ambiance feutrée, les coussins duveteux, on a refait le monde, comme c'est souvent le cas dans ce café bohémien¹⁶¹ ». Nous nous rappellerons ici que pour Membrado, le café est un des rares lieux où, aujourd'hui, il est permis de rêver. Ainsi, de même qu'il en a été le cas pour de nombreux cafés célèbres, le Café Sarajevo nous apparaît symboliser un espace où, justement, les utopies (u-topos, ce qui n'a pas de lieu) peuvent s'enraciner et trouver demeure.

3.2.3. Le Café Sarajevo et la recherche de totalité

En encourageant le droit au laisser-aller, à la spontanéité, à la folie passagère, aux rencontres insolites, à l'expression du corps, le Sarajevo suscite ce que Membrado a appelé la « déréalisation momentanée du monde¹⁶² ». C'est un lieu où l'on voyage à la fois à travers les cultures et à travers le temps. C'est un lieu qui – parce qu'il ressuscite l'harmonie, le partage, la créativité, la joie de vivre, la solidarité – invite au rêve, à l'imaginaire d'un autre monde, un monde unifié. Aussi, peut-être est-il pour certains un lieu où s'éveille ou se ravive le désir de totalité et de plénitude.

Cette aspiration à la totalité ou à la plénitude, que Membrado a elle-même mise en lumière en analysant l'imaginaire du café (dans la littérature, le café représente le lieu où se tente l'effacement des barrières, des limites, des hiérarchies), est indicateur d'un monde extérieur perçu comme étant fragmenté, contraignant, incohérent. Dans cette foulée, il nous semble aussi que les représentations du Café Sarajevo révèlent la perception d'une société

¹⁶¹ Marc CASSIVI, « Plaidoyer pour la bohème »: *La Presse* (7 décembre 2002) p. D5.

¹⁶² Monique MEMBRADO, *op. cit.*, p. 153.

en manque d'unité, de vitalité, voire, d'humanité. Ainsi, il nous semble qu'en faisant pied de nez aux affres de l'univers ambiant, le Café Sarajevo se révèle non seulement comme un lieu de régénérescence, mais aussi comme un lieu de résistance et une critique face à la société dans laquelle il s'insère. C'est ce que nous allons tenter de démontrer dans la section qui suit.

3.3. Le Café Sarajevo : Une réponse à une crise

3.3.1. Dualisme dans les représentations du Sarajevo et de la société

Pour beaucoup, le Café Sarajevo s'insère harmonieusement dans la ville de Montréal et se trouve en continuité avec les valeurs que celle-ci véhicule : « Montréal à la fois chic et bohème, ouverte mais raffinée, comme le Café Sarajevo à Montréal¹⁶³ ». Ainsi, ce que l'on aime tant de la ville que du café, c'est la riche multi-ethnicité que l'on y retrouve, l'esprit d'accueil, de respect et de liberté qui s'en dégage et la grande place qui y est accordée aux arts et à la culture. Aussi, disait un sympathisant du Sarajevo, s'il advenait que ce petit café disparaisse, « la terre n'arrêterait pas de tourner (...). Toutefois, tout un pan de la vie culturelle à Montréal disparaîtrait¹⁶⁴ ». C'est que la petite institution de la rue Clark se présente « comme une autre facette du Montréal culturel », « une autre façon de vivre la culture », bref, « une alternative à la culture institutionnelle, aux salles de spectacles et aux évènements d'envergure »¹⁶⁵.

Il nous apparaît donc que le Sarajevo s'insère dans le milieu environnant mais qu'il s'en démarque aussi : c'est « un endroit unique¹⁶⁶ », ce n'est pas « un restaurant-bar ordinaire¹⁶⁷ », c'est un lieu « comme il n'en existe presque plus¹⁶⁸ ». De fait, en portant notre attention sur ce que les gens disent du Sarajevo, l'on se rend compte qu'à bien des égards, ce café apparaît non seulement comme un lieu original, non-banal, mais aussi et surtout, comme un lieu alternatif, une oasis qui nous extrait de certaines contraintes, voire, de certains vices de la société ambiante. En grande partie donc, il nous est apparu que le Sarajevo se définit par opposition au milieu d'insertion, les représentations que les gens se

¹⁶³ Document rédigé par le Café Sarajevo..., *op. cit.*, p. 5.

¹⁶⁴ Lettre de protestation (3) dans : Document rédigé par le Café Sarajevo..., *op. cit.*

¹⁶⁵ Document rédigé par le Café Sarajevo..., *op. cit.*, p. 3.

¹⁶⁶ Lettre de protestation (3) dans : Document rédigé par le Café Sarajevo..., *op. cit.*

¹⁶⁷ Document rédigé par le Café Sarajevo..., *op. cit.*, p. 1.

¹⁶⁸ Lettre de protestation (1) dans Document rédigé par le Café Sarajevo..., *op. cit.*

font du café et de son monde étant marquées par un dualisme entre ce qui se vit au Sarajevo et ce qui se vit à l'extérieur du petit café. Ceci n'est pas sans nous rappeler ce que Membrado a toujours souligné, à savoir la structuration du rapport à l'espace-temps du café autour d'un contraste entre le dehors et le dedans. Pour en faire l'illustration, voici quelques commentaires recueillis soit lors de nos entretiens, soit dans les articles de presse :

- « Le seul (endroit) où la vie me semblait étinceler – rien à voir avec ces boîtes énervées, fades ou impersonnelles, bourrées de gens plastiques, éclopés ou vides, qui me semblaient poussaient partout.¹⁶⁹ »
- « Je ne connais pas d'endroits à Montréal ni même à travers le monde qui soit aussi cosmopolite, chaleureux et accueillant.¹⁷⁰ »
- « Les gens que l'on retrouve là ne sont pas les gens ordinaires qui veulent aller sur Crescent. » (client, vingtaine, Palestinien)
- « Les gens sont souriants. C'est pas comme dans les autres places (où tu vois des personnes) juste en train de boire parce qu'ils n'ont rien à dire! » (serveuse, vingtaine, Bosniaque)
- « C'est le seul endroit qui a une âme » (une journaliste-cliente)

Multiplés sont les exemples qui montrent que le Sarajevo est apprécié par contraste à ce qui est déprécié dans l'environnement urbain contemporain. Afin d'en permettre une vue d'ensemble, nous avons créé un tableau dans lequel sont regroupés les différents commentaires recueillis selon la dualité qu'ils mettent en évidence¹⁷¹. Par souci d'espace, nous avons placé ce tableau en annexe 3. Notons simplement que celui-ci est constitué de trois (3) colonnes. Dans les deux premières, nous avons répertorié d'une part « ce qui se dit du Sarajevo » et d'autre part, « ce qui se dit de la société ». Dans la troisième colonne, nous avons formulé les dyades tel qu'elles nous ont paru transparaître dans chacun des regroupements. En totalité, nous avons pu mettre en évidence plus d'une dizaine de dualités dont nous faisons ici la synthèse.

- Authenticité, chaleur humaine vs. artificialité, froideur, anonymat;
- Spontanéité vs. légalisme étroit;
- Originalité vs. uniformité, superficialité;
- Simplicité, laisser-aller vs. sur-organisation, efficacité;

¹⁶⁹ Alfredo DE ROMANA, art. cité, p. 15.

¹⁷⁰ Lettre de protestation (2) dans : Document rédigé par le Café Sarajevo..., *op. cit.*

¹⁷¹ Notons que ce tableau n'est pas exhaustif et l'agencement que nous en avons fait n'exclut pas d'autres combinaisons possibles. Par ailleurs, dans le but de bien mettre en évidence le dualisme mentionné, nous avons choisi les commentaires qui nous ont paru les plus révélateurs. Cependant, il importe de se rappeler que ceux-ci ne constituent que des extraits de documents ou de conversations lesquels – pris dans leur ensemble – laissent transparaître un discours plus nuancé. Par nuancé, nous voulons dire qu'aux yeux des gens, le Café Sarajevo n'apparaît pas comme un monde parfait et exclusif mais plutôt, comme un lieu parmi quelques rares autres endroits à Montréal où il est possible de retrouver des manières d'être et de faire rafraîchissantes du fait qu'elles se démarquent de ce qui est habituellement véhiculé dans la société.

- Plaisir, affectivité vs. productivité, performance, stress;
- Entraide vs. individualisme;
- Valeur humaine vs. valeurs capitalistes (profit, consommation...);
- Accueil, don, vs. société de service;
- Joie, sentiment d'être reconnu vs. vide, angoisse existentielle;
- Épanouissement personnel vs. dégradation humaine;
- Rencontre de la diversité vs. atomisation, fragmentation sociale;
- Magie, mystère de la vie vs. rationalisme, réductionnisme;

3.3.2. Une critique de la société

Le Sarajevo est donc valorisé pour le fait qu'il s'en dégage quelque chose de vivifiant, de signifiant, de vrai – loin de l'artificialité, de la fadeur et de la froideur retrouvées dans une grande majorité d'espaces urbains contemporains. De ce dualisme mis en évidence, il nous semble voir émerger une critique à l'égard de la société et du mode de vie ambiant. Cette critique nous a paru d'autant plus saillante dans les articles et les documents rédigés au moment où le Sarajevo risquait de fermer ses portes. De fait, la polémique engendrée par les plaintes de la Guilde des musiciens et les sanctions du service de moralité de Montréal nous a paru aller bien au-delà de la cause du Sarajevo. Par ailleurs, semblable critique nous a paru émerger à travers les brefs entretiens que nous avons eu avec les tenants de quelques autres *cafés à caractère distinctif* de Montréal (voir chapitre 2). En ce sens, derrière les représentations du Sarajevo et celles des autres cafés alternatifs, se profilent des représentations de la société en général. Ces représentations ne sont certes pas uniques. Elles appartiennent à une certaine catégorie de personnes, celle des gens qui se sentent à l'aise et valorisent des lieux comme le Sarajevo ou autres espaces véhiculant une philosophie similaire. Nous sommes donc bien conscients que les critiques sociales que nous allons mettre en relief ci-dessous ne sont pas représentatives de toute la société. Elles nous paraissent toutefois intéressantes à souligner dans la mesure où elles nous révèlent une facette de ce qui se dit et se pense de la société contemporaine. Les voici donc résumées en cinq points :

1) Tout d'abord, par la mise en valeur de l'aspect chaleureux, humain et profond du Sarajevo, nous retrouvons la critique d'un monde qui est perçu comme étant de plus en plus artificiel, impersonnel, uniforme, en manque d'authenticité; d'un monde où nombre de personnes paraissent vides, dénaturées, superficielles, plastiques, voire, sans âme.

2) En parallèle, se retrouve la critique d'une société perçue comme étant en perte de poésie et d'enchantement parce que démesurément axée sur le légalisme, l'efficacité, la sécurité, la propreté. Cette critique nous a paru particulièrement bien explicitée dans un article de journal intitulé *L'ordre ou la vie*. De Romana, auteur de cet article et grand amoureux du Café Sarajevo et du Montréal d'il y a quelques décennies, définit avec un brin d'ironie la réalité actuelle :

Désormais, il y a des spectacles organisés, auxquels vous pouvez assister gratuitement... surtout, cependant, si vous êtes doués pour une savante planification car – pour votre plus grand confort – vous devez parfois aller vous procurer les billets à l'avance. Et si vous n'avez pas le temps, vous pouvez toujours aller au tam tam, qui bat sur le Mont Royal tous les dimanches, sous surveillance policière – pour votre sécurité. (...) ¹⁷²

Pour ce journaliste, à trop vouloir assurer le bon ordre, à trop chercher à éviter le *free for all* et les mauvaises surprises, on en vient du même coup à éradiquer les bonnes surprises, l'émerveillement, la magie... Dans la même foulée, la journaliste Odile Tremblay écrivait :

Peut-être que ça prend une surface trop petite, des meubles un peu croches, un bout de rue qui ressemble à un coupe-gorge pour que le sortilège opère. Quand tout est trop propre, trop légal même, le charme d'un endroit a tendance à s'évanouir. C'est fou à quel point une vapeur de clandestinité et des odeurs de bric à braque mettent du piquant et de la vie quelque part. ¹⁷³

À travers les différents articles que nous avons lus et les discours que nous avons entendus, il semble donc y avoir la perception d'un légalisme et d'un conformisme étroit à travers lesquels non seulement se dilue le charme des lieux, mais aussi se perd le sens de la fête et de la joie pure. Ainsi, pour De Romana, certes, Montréal est une ville où abondent spectacles, concerts et autres activités culturelles divertissantes. Mais, « inondé de 'festivals', le monde semble avoir oublié les fêtes... (...) La joie, elle, n'est jamais anonyme : elle a un lieu, un visage, une histoire. Et si elle a besoin d'une place, elle ne se planifie surtout pas ». C'est donc la *culture au quotidien* et le *droit à la bohème* qui sont perçus comme étant mis en péril par l'excès d'organisation et de réglementations. Dans la peur d'être « hors normes » ou de se faire poursuivre en justice, dans la course contre la montre et l'obsession de l'efficacité, est ressenti un manque d'espace pour la créativité, la spontanéité, les surprises « et cette joie saine qui nous renouvelle de jour en jour ¹⁷⁴ ».

¹⁷² Alfredo DE ROMANA, art. cité, p. A7.

¹⁷³ Odile TREMBLAY, « Enfant de bohème », art. cité, p. C2.

¹⁷⁴ Alfredo DE ROMANA, art. cite, p. A7.

Ainsi, derrière la protestation contre la fermeture du Sarajevo, l'on retrouve le désir de maintenir des lieux où règne la simplicité; des lieux où l'on peut respirer, se laisser aller, oser de nouvelles expériences, être soi-même – momentanément soustraits des contraintes journalières. Cette revendication n'est pas sans nous rappeler l'importance que Jeffrey accorde à la possibilité de transgresser des interdits. Les interdits, rappelons-nous, sont à la fois prohibition et invitation à la transgression. En ce sens, ils diffèrent pleinement du légalisme lequel se veut immuable, indépassable, rigide et n'a donc que faire des paradoxes de la vie, de la passion, ni de la magie ou de l'émerveillement. La loi a ses fonctions mais elle ne saurait remplacer le rôle des interdits. Pour Jeffrey, il importe donc de maintenir une « complémentarité tensionnelle » entre la loi et l'interdit, autrement, la vie deviendrait mortifère. C'est ce risque qui nous semble être pointé par ceux et celles ayant pris la défense du Café Sarajevo.

3) Comme troisième élément, nous retrouvons une critique sur l'ensemble des valeurs de la société capitaliste :

- Derrière l'appréciation de l'esprit de nonchalance et de générosité qui règne au Sarajevo, se décèle une critique d'un mode de fonctionnement économique perçu comme étant trop souvent axé sur la performance et la productivité, parfois même au détriment des valeurs humaines. Plusieurs de nos répondants ont souligné que dans les postes de travail habituels, trop peu de place est accordée pour l'affectivité ou l'expression du vécu émotionnel, le rendement et le profit primant sur les sentiments, la santé, voire, la dignité des individus.
- L'on reproche aussi que dans une société de consommation où tout se veut être en fonction des besoins et des désirs des consommateurs, se perdent l'ouverture d'esprit, la capacité critique et la conscience sociale, un peu comme si les gens devenaient aveuglés devant tant de choix et de possibilités. Aussi, avons nous retrouvé dans certains cafés alternatifs la philosophie de « ne pas faire de publicité (pour leur commerce et de ne pas inciter les gens à consommer » (L'Utopik) ou celle de « réapprendre aux gens le privilège d'être servis » (le Spirit Lounge, un restaurant qui d'ailleurs ne donne pas de choix de menu).

- L'on critique aussi la tendance à l'individualisme et la recherche constante d'autonomie et de bien-être personnel au détriment du lien. En final, le constat semble être que « les gens sont toujours occupés », stressés, angoissés, éclopés, déprimés... Ainsi, s'exclamait De Romana : « Le taux de suicide est peut-être un problème (...) de la tristesse qui se répand ». On comprend alors pourquoi plusieurs de nos tenants nous ont dit avoir ouvert leur café dans le but de créer des espaces de rencontres et d'échange, « des lieux où des gens peuvent venir discuter » (Le Santropol).

4) En continuation avec la problématique du lien, il nous semble retrouver le reproche d'une société perçue comme étant fragmentée, atomisée; une société où les diversités d'âges et de cultures et de statuts sociaux ont de la difficulté à se rencontrer réellement : « Montréal se veut être une ville de rencontre et d'intégration, mais est-ce qu'elle l'est vraiment? Parfois j'ai l'impression que c'est plutôt comme une cloison » (la gérante).

5) En dernière instance, nous retrouvons la critique d'un mode de pensée rationnelle perçu comme étant réducteur et simplificateur face à la complexité du réel et la diversité humaine. Cette critique nous est parue présente notamment dans le discours d'Osman et dans celui de quelques autres propriétaires de *cafés à caractère distinctif*. Ainsi, lorsque nous leur demandions de nous indiquer la catégorie (alternatif, *underground*, communautaire, ethno-culturel...) dans laquelle se situait leur établissement, ceux-ci montraient de fortes réticences, refusant en quelque sorte d'être mis en boîte : « We don't want to be dated » (Santropol), « mon café, c'est tout cela et bien plus que cela » (Osman). Aussi, tous ont d'abord souligné le fait que leur café est unique en son genre. Plus avant, la gérante du Sarajevo a spécifié que ce dernier était difficile à libeller parce qu'il se définit non pas par une vocation mais par les gens qui le fréquentent. Il y a donc là une forte conscience du fait que l'originalité d'un lieu se perd du moment où celui-ci est « étiqueté ». Toujours dans la perspective d'une méfiance envers l'excès de rationalisme, se pressent aussi une revendication pour la reconnaissance de l'indicible. À cet égard, nous nous rappellerons les nombreuses fois où Osman mentionnait le fait que certaines expériences du Sarajevo relèvent du mystique, du paranormal – « comme si des esprits étaient au-dessus de nous » – et qu'il était donc « impossible de formuler tout ça ».

À l'orée de cette synthèse, il nous semble important de rappeler que le but de cette mise en perspective n'est pas d'établir la justesse ni le bien-fondé de ces critiques. Plutôt, notre souci est de déterminer s'il y a concordance ou pas entre les perceptions sociales que nous avons mises de l'avant et les théories sur le contemporain telles qu'elles ont été décrites dans le chapitre 2. Rappelons que, basé sur les réflexions de Maffesoli, Augé, Jeffrey, Lenoir et quelques autres auteurs, nous avons fait état d'un désenchantement et d'une saturation des prémisses rationnelles et progressistes, et nous avons souligné le fait que notre époque et notre mode de vie urbain étaient marqués par une crise de sens liée à la fois à un déficit de l'altérité (crise du lien) et à un déficit de l'éthique collective. Or, suite à notre analyse, il nous semble que cette présentation du monde contemporain est reflétée par l'interprétation que nous avons effectuée des représentations du Sarajevo et des quelques autres cafés alternatifs montréalais. Ainsi, devant le refus d'être « mis en boîte » et le reproche d'une société légaliste, bureaucratique et laissant peu de place à l'enchantement ou à la magie, il nous semble retrouver l'idée d'une saturation des prémisses rationnelles et progressistes. Devant le reproche d'un mode de vie individualiste et devant la perception d'une société fragmentée, il nous semble retrouver l'idée d'une crise du lien ou d'une crise de l'altérité telle que désignée par Augé. Enfin, devant la critique d'une société perçue comme étant en manque d'authenticité et de profondeur, devant la perception d'une perte des valeurs humaines au profit de l'argent et devant l'impression d'une dégradation sociale et d'une société produisant de plus en plus d'individus désemparés, il nous semble retrouver l'idée d'une crise de l'éthique collective. Pour amener cette réflexion un pas plus loin, il semble, à ce stade-ci, qu'il nous soit possible d'affirmer que la raison d'être et la valorisation d'un espace tel que le Café Sarajevo ou tel que certains autres *cafés à caractère distinctif* tiennent du fait que ceux-ci offrent une alternative face aux crises pressenties dans la société contemporaine. En ce sens, ces espaces apparaissent comme des milieux de résistance.

3.4. Conclusion : *Communitas* au cœur de la société

À titre de synthèse, nous pourrions dire que le Café Sarajevo se présente à la fois comme un lieu *transitoire* et un lieu *de transition*. Lieu *transitoire* parce qu'on n'y est que de passage: il est une structure hors de notre structure, un temps hors de notre temps. Même s'il peut devenir un temps habituel dans notre routine hebdomadaire, il n'empêche que sa fonction reste de marquer une rupture avec le quotidien, avec la vraie vie. Il nous

extrait des lourdeurs, des pressions, des obligations, des clichés, des conditions aliénantes. Il est occasion de se libérer, de transgresser des interdits. Il est un espace-temps de *ré-création*.

Lieu *de transition* parce qu'en nous soustrayant de notre quotidien, en nous donnant l'occasion de faire des rencontres extraordinaires et de vivre des moments exaltants, il marque une transition par rapport à notre état permanent. Il devient en quelque sorte lieu où se distinguent des traces de rites de passage – ces pratiques expérimentales qui donnent la possibilité de changer, d'être *autre*, de se *re-créer*. Cet espace liminaire, en marge, est donc l'occasion de quitter certains rôles pour en explorer d'autres. Il est aussi l'occasion de se laisser imprégner d'une vision distincte du monde, de prendre conscience – à travers la rencontre de l'altérité et du dissemblable – d'une esthétique et d'un art de vivre peu communs mais possibles. Ainsi, au moment de réintégrer le « vrai monde » (on ne reste jamais éternellement dans la liminarité), quelque chose paraît transformé, que ce soit le regard sur le monde, l'éveil d'une aspiration enfouie, ou tout simplement, le renouvellement d'une vitalité profonde.

Cette prise de vue n'est pas sans nous rappeler le concept de *communitas* énoncé par Turner. Nous nous rappellerons que pour l'anthropologue, les *communitas* renvoient à des regroupements ou à des mouvements vivant en marge de la structure ambiante. En mettant l'accent sur la simplicité et sur des relations fraternelles et égalitaires, elles semblent vouloir remettre en question l'ordre établi et rappeler à la société son manque d'humanité.

Le Café Sarajevo n'est certes pas un mouvement ni un regroupement. Pourtant, nous avons vu qu'il se présente comme un lieu favorisant le rassemblement de gens non pas autour d'un projet x, mais plutôt autour de manières de penser, de faire et d'être, lesquelles se démarquent, voire, s'opposent aux tendances habituelles. Sans qu'il n'ait été construit dans l'optique de faire pied de nez à la société, les gens qui le fréquentent y entrevoient un des derniers (ou des rares) espaces montréalais qui résistent aux injonctions du mode urbain. Y voyant à la fois un lieu ayant sa place dans une ville reconnue pour son multiculturalisme et son ouverture d'esprit; y voyant aussi un lieu qui enrichit au quotidien la culture montréalaise parce qu'il est hors du commun, empreint d'une vitalité saine et porteur de valeurs significatives – ils ont été des milliers à exprimer l'importance de sa sauvegarde.

C'est dans cette perspective qu'un rapprochement avec le concept de *communitas* nous semble possible. Le Sarajevo, tout en se juxtaposant à la société, paraît être une contre-structure, une critique de la société de laquelle il émane. En fait, le Café Sarajevo et les autres *cafés à caractère distinctif*, en répondant de façon plus ou moins explicite à une crise pressentie, nous paraissent être des produits de notre contemporanéité tout en étant, sur certains aspects, à contre-courant de celle-ci. La valeur de ces espaces prend tout son sens dans la dialectique qui s'établit entre ceux-ci et le tissu urbain dans lequel ils s'insèrent. En somme, reprenant l'image donnée par Turner, nous pourrions dire que par leur marginalité, le Sarajevo et ces autres cafés alternatifs constituent des poches de résistance vitales pour le dynamisme de la société. Ils sont la contre-structure qui rééquilibre la structure. Ils sont le cercle vide au cœur de la roue. Pour avancer, la roue ne peut se passer ni de ses rayons, ni du vide qui constitue son centre.

CONCLUSION GÉNÉRALE

C'est ici que prendra fin notre mémoire. En guise de conclusion, nous avons voulu à la fois procéder à une synthèse du contenu de notre travail et ouvrir sur une double réflexion : 1) la place des *cafés à caractère distinctif* dans notre contemporanéité et 2) ce que l'analyse de ces derniers et à plus forte raison, l'analyse du Café Sarajevo, peuvent nous révéler sur les formes de *reliances* contemporaines. En somme, cette conclusion se veut être l'occasion de mettre en évidence l'apport de notre recherche tout en soulignant aussi les limites.

1. Synthèse

Parmi les différents auteurs auxquels nous avons fait référence, deux pistes de recherche nous ont paru être mises en évidence et venir appuyer la pertinence de notre étude du Café Sarajevo. D'une part, pour comprendre le monde urbain contemporain, a été soulignée l'importance de porter attention aux espaces de communication (Augé) et aux formes de socialité marginales (Maffesoli). D'autre part, pour cerner les formes de *reliances* actuelles, a été démontré la pertinence de prendre en considération les pratiques de ritualisation, de symbolisation et de mythification contemporaines (Jeffrey) ainsi que les aspirations et les diverses formes d'engagement existantes (Verneette).

C'est donc en prenant appui sur cette double piste et en nous inspirant des travaux sur les cafés proposés par Desjeux et Membrado, que nous avons opéré une analyse du Café Sarajevo, notre hypothèse étant:

Les cafés à caractère distinctif – et plus spécifiquement, le Café Sarajevo – constituent des espaces de la modernité faisant front à la crise du mode de vie urbain et où se dessinent, à travers les pratiques et les formes de sociabilité observables, de nouvelles configurations de sens, voire, des investissements spirituels inédits.

À cet égard, le choix du Café Sarajevo nous a paru d'autant plus adéquat que cette institution – ayant été prise dans une polémique avec la Guilde des musiciens et la section de moralité de la ville de Montréal – avait rencontré un appui considérable de la part de la population montréalaise et avait suscité des réflexions socio-culturelles dépassant de loin sa simple cause. En somme, ce cas ayant été médiatisé, nous avons là l'opportunité de

collecter un matériau empirique non seulement à partir d'observations et d'entretiens avec les acteurs rencontrés sur le terrain d'étude (clients, personnel, fondateur) mais aussi, à partir d'une revue d'articles de presse traitant du Café Sarajevo.

Basée sur cet éventail de données empiriques, nous avons, dans un premier temps, tenté de mettre en évidence les représentations du Sarajevo. Ce café nous a alors paru constituer aux yeux des gens un espace caractérisé par l'authenticité, un lieu de métissage et d'harmonie, un espace de spontanéité et de joie de vivre, enfin, un lieu mythique, quasi sacré. Cherchant à confronter nos pointes de l'observation aux différents référents théoriques que nous avons ciblés, il nous a été possible de mettre en évidence que le Café Sarajevo constitue un espace-temps particulier dans la ville, un lieu *hors du temps* et *hors du monde*, une enclave dans laquelle il est possible de s'imprégner d'un art de vivre devenu rare dans le monde urbain. Ainsi, dans l'ivresse naissant de la boisson, de la musique et de l'esprit de fête qui y règne, dans la possibilité qu'il donne de faire des « rencontres extraordinaires » et de vivre des moments exaltants, ce petit salon bohème semble être plus qu'un simple lieu de socialisation. Permettant la rencontre de la diversité et de l'altérité dans l'harmonie, il donne à voir le monde « tel qu'il devrait être » ou tel qu'il pourrait être. En laissant place à l'expression sans contraintes et aux dépassements d'interdits dans les limites du respect de tous et chacun, il devient aussi pour quelques-uns, médium de transformations individuelles. C'est en ce sens que nous y avons vu à la fois un lieu *transitoire* (on n'y est que de passage) et un lieu de *transition* (il nous fait passer vers un autre monde, un autre soi); un espace de *ré-création* (de divertissement, de défoulement) et aussi, un espace de *re-création* (d'inspiration, de créativité, de régénérescence).

Dans la seconde étape de notre analyse, nous avons cherché à confronter les représentations du Sarajevo aux représentations sociales qui nous ont paru transparaître dans notre collecte de données. Cette mise en rapport nous a permis d'entrevoir l'existence d'un dualisme au sein de ces deux catégories de représentation. Ainsi, de même que Membrado a pu constater que l'imaginaire du café se construit autour d'une opposition entre le dedans et le dehors – le dedans étant le lieu où se tente l'effacement des hiérarchies et des incohérences inhérentes au monde extérieur – de même, il nous est apparu que le Sarajevo est à bien des égards défini par opposition au milieu dans lequel il s'insère. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, il est un lieu où règne une authenticité devenue rare, un espace de spontanéité, de surprises et d'enchantement au cœur d'un monde de plus en

plus encerclé par un légalisme étouffant, un endroit qui, au cœur de l'individualisme, de l'esprit de performance et du souci de rendement, laisse place à l'affectivité et à l'entraide.

En somme, à travers la mise en évidence de ce dualisme, il nous est apparu que la valorisation du Sarajevo tient au fait que cet espace offre une oasis permettant de s'extraire des contraintes extérieures et de combler des déficits ressentis au cœur de la vie urbaine contemporaine. En d'autres termes, il constitue aux yeux de bien des gens un des rares endroits où il est possible de renouer avec des valeurs importantes et de faire l'expérience d'un savoir-vivre signifiant. En ce sens, le Café Sarajevo – et nous avons aussi fait le parallèle avec les autres *cafés à caractères distinctifs* – nous est apparu, comme étant un milieu de résistance face au mode de vie ambiant. En fait, tous ces espaces de type alternatif apparaissent, de par leur marginalité, comme une critique de la structure sociale de laquelle ils émanent. Reprenant le concept de *communitas* proposé par Turner, nous y avons vu des contre-structures au cœur de la structure. Ils sont le produit de notre contemporanéité tout en étant, sur certains aspects, à contre-courant de celle-ci. En ce sens, leur raison d'être et leur vitalité ne peuvent être comprises que dans l'appréhension de la dialectique qui s'installe entre l'univers qu'ils constituent et le monde duquel ils tentent de se démarquer. C'est ce que nous aimerions approfondir dans la réflexion qui suit.

2. Les cafés : espaces de la modernité

Le survol historique sur les cafés que nous avons présenté dans le deuxième chapitre nous a permis d'entrevoir le rôle qu'ont joué les cafés dans les villes où ils s'inséraient. Pour en faire un bref rappel, nous pourrions citer ici un passage de *Diogène à Paris* (un texte qui date de 1707) cité par Lemaire dans son ouvrage sur les cafés littéraires:

Je crois pouvoir assurer que c'est à l'établissement des Cafés en si grand nombre à Paris que l'on doit l'apparence de douceur, d'urbanité qui brille sur la plupart des figures. (...) Depuis l'établissement des cafés, chacun s'y rassemblant, libre ou non de ses travaux, communiquant avec tous ceux qui y sont, dissertant presque tout le jour, buvant, jouant peu, gardant sa raison s'il en a, chacun est devenu plus honnête, plus civil en apparence.¹⁷⁵

On voit donc souligné dans cet extrait l'impact de ces nouveaux espaces urbains. Ainsi, au dire de Lemaire, ceux-ci ont apporté plus de douceur à la ville et ont participé – par les

¹⁷⁵ Diogène à Paris (un texte datant de 1707) cité par Gérard-Georges LEMAIRE, *op. cit.*, p. 24.

vertus du café – à rendre les gens plus civilisés. Nous rappelant aussi le rôle qu’ont joué les cafés dans diverses révolutions européennes, il devient dès lors apparent que ces établissements, tout en s’insérant dans des conjonctures particulières, transforment le paysage urbain tout autant qu’ils font évoluer à petites gouttes les manières de faire et de penser des époques qu’ils traversent. En d’autres termes, ils s’inscrivent dans un mode de vivre tout autant qu’ils amènent celui-ci à se modifier. Dans cette perspective, les cafés qui ont le plus gagné en célébrité sont sans doute ceux qui ont le mieux répondu aux besoins et aux critères d’une époque et qui ont su abriter les échanges et les réflexions les plus révolutionnaires. L’exemple du Café des Phares dont fait mention Diament en est une belle illustration. L’auteur, dans son livre sur les cafés philosophiques, explique la popularité de ce café parisien par le fait que le lieu – dans « une époque égarée, (...), confrontée aux craquements idéologiques, aux dérives religieuses (et) aux bouleversements géopolitiques¹⁷⁶ » – a permis à la philosophie de sortir de son ghetto.

Que peuvent nous inspirer ces propos dans le cadre de notre recherche? Tout d’abord, ils nous semblent appuyer notre intérêt pour les espaces-café. Ensuite, ils nous semblent être une invitation à réfléchir sur la raison d’être et la portée des cafés dans le contexte qui est le nôtre. Dans le cadre de notre étude portant sur le Café Sarajevo, nous avons pu conclure qu’un tel espace, et, à plus large échelle, les multiples *cafés à caractère distinctif* ponctuant la ville de Montréal, semblent répondre à des besoins et à des déficits ressentis au cœur du mode urbain. Dans cette foulée, le coordinateur du programme *L’Université Autrement* remarquait que les cafés semblaient avoir participé aux transformations des barrières mentales et physiques et au nouveau dynamisme de la ville. Aussi, selon lui, les cafés font bonne figure dans un contexte où « les gens sont de plus en plus ouverts à s’approprier les espaces pour l’expression publique ». Ainsi, ne s’étonnera-t-on pas de la survivance, voire de la prolifération des cafés de type alternatif où prennent place des conférences et des activités de toutes sortes (musique *live*, exposition d’art, commerce équitable, soirées poésie, théâtre, concours de jeux d’échec, dégustations, conversations publiques, etc.). Or, si parmi tous les espaces de la ville, les cafés sont choisis de façon privilégiée, c’est sans doute que ceux-ci offrent une configuration spatio-temporelle particulièrement propice aux aspirations contemporaines. L’exemple du Sarajevo nous en a déjà donné multiples aperçus. Toutefois, à titre d’une synthèse plus

¹⁷⁶ Marc Sautet, initiateur du café-philo au Café des Phares, cité par Jacques DIAMENT, *op. cit.*, p. 15.

globale, nous aimerions faire ressortir ici ce qui caractérise ces lieux et ce qui en fait des espaces choyés de la modernité. Cette prise de vue se fera à la base des diverses pistes d'analyse abordées au cours de ce mémoire.

1) Des lieux plutôt que des non-lieux

Comme point de départ, il nous semble que les cafés sont des lieux qui se caractérisent par la triple symbolique évoquée par Augé. Ils se définissent donc à la fois d'un point de vue identitaire (en ce sens que l'on peut s'y identifier ou s'y reconnaître), d'un point de vue relationnel (en ce sens que des relations significatives s'y établissent) et enfin, d'un point de vue historique (c'est à dire que l'on peut y retracer les signes d'un vécu qui nous précède). Ainsi, devant la multiplication de ce qu'Augé appelle les non-lieux – c'est à dire des espaces de la consommation, de la communication ou de la circulation où s'établissent surtout des rapports de type contractuel – les cafés peuvent représenter des ultimes espaces où, en dehors des milieux de vie ou de travail, peuvent s'expérimenter des relations chaudes (« J'y suis toujours accueillie avec énormément de grâce, ce qui est une douceur pour une grande ville comme Montréal. Ça fait partie des bonheurs sûrs. » disait une cliente du Sarajevo (60 ans, Québécoise)) et où peuvent se traduire des sentiments de reconnaissance (on y reconnaît un style propre, on y retrouve des gens d'un certain milieu) ou d'appartenance (« c'est mon café », « c'est ma place »).

En ce sens, parce que leur dynamisme et leur ambiance prennent forme à partir des gens qui s'y trouvent, les cafés, notamment les *cafés à caractère distinctif*, se présentent comme un remède contre un monde qui tend à s'uniformiser et à se dépersonnaliser. Parce qu'ils sont aussi des endroits marqués par une temporalité de la récurrence, ils sont des points fixes, presque immuables, où chacun peut inscrire son histoire dans l'histoire du lieu et se donner l'impression d'exister à tout jamais dans quelque recoin d'une ville autrement anonyme. Contre l'agitation et l'instabilité des grandes aires urbaines, ils sont donc des lieux de permanence, des réservoirs de la mémoire collective et des petits récits individuels.

2) Des enclaves au cœur de la ville

Par ailleurs, la particularité des cafés réside dans le fait qu'ils constituent des enclaves, des havres où l'on peut marquer un temps d'arrêt et se reposer des urgences et des sollicitations habituelles. Cette thématique a été abondamment traitée au cours de ce travail. Rappelons simplement que l'avantage des cafés tient à leur paradoxe : ce sont des dedans-publics, c'est-à-dire qu'ils tiennent à la fois du privé, de l'intime (presque un salon familial

si l'on s'en rapporte aux commentaires des habitués du Sarajevo) et du public (on y côtoie majoritairement des inconnus.) Dans cette bipolarité, le café permet tout autant d'échapper à la froideur et à la solitude caractérisant les grandes métropoles que de fuir les lourdeurs et les obligations des milieux de vie ou de travail. En somme, ce sont des endroits accessibles à tous, plus ou moins neutres, où personne n'est tenu de s'identifier ni de s'engager dans une quelconque relation, mais qui pourtant ouvrent bien souvent sur une socialité « qui fait du bien ».

3) Des espaces pour *faire corps* avec les autres

Bien que la parole y soit flottante, les cafés sont donc des endroits qui permettent de contrer l'isolement et l'absence de communication. Pour Maffesoli, les cafés, cabarets et autres « régions ouvertes » sont des lieux où, par les rituels qui accompagnent la circulation de la boisson et de la nourriture, il devient possible de s'adresser à l'altérité et de faire l'expérience de formes inédites de commensalité, d'entraide, de don et de solidarité. Dans la même foulée, Basas constate : « sous couvert d'un verre pris sous le même toit, le lien se privatise, prend un relief intime; en un mot, il s'humanise. On s'interpelle, on se rapproche, on se côtoie, on se touche¹⁷⁷ ». Ainsi, en opposition à la logique individualiste qui tend à séparer les gens, les cafés s'offrent comme des espaces propices à un « sentir en commun » et à une « socialité à dominante empathique », pour reprendre deux expressions chères à Maffesoli. À travers les rituels et les gestes routiniers y prenant place, ils sont des lieux qui confèrent aux individus qui les fréquentent, la sensation rassurante de *faire corps* avec les autres.

4) Des lieux qui ouvrent à la conscience individuelle et collective

La conscience s'éveille dans la rencontre de l'autre. Parce qu'ils ouvrent à l'altérité, les cafés sont des lieux qui se donnent comme un regard sur le monde. Ils donnent à constater la complexité de la réalité en dehors des discours idéologiques ou médiatiques. Ainsi, pour une cliente du Sarajevo, la richesse d'un tel endroit réside dans le fait qu'il permet de côtoyer des gens et de les découvrir dans leurs multiples facettes : « De l'ex-Yougoslavie, on a une bien triste vision. Pourtant, en fréquentant le Café Sarajevo, j'ai appris que les Balkans, ce ne sont pas seulement des gens qui s'entredéchirent dans des

¹⁷⁷ Anne BASAS, *op. cit.*, p. 120.

guerres horribles. Ce sont des peuples qui travaillent fort pour s'en sortir et qui possèdent une vaste culture qu'ils n'hésitent pas à nous faire partager.¹⁷⁸ »

Dans la même foulée, pour le coordonnateur du programme *L'Université autrement*, les cafés ont cela d'intéressant qu'ils se présentent comme des capsules de la ville dans laquelle ils s'insèrent. Choisir de faire des conversations publiques dans divers cafés de la ville, c'est en quelque sorte une invitation à venir découvrir un nouveau quartier, à sortir de son monde pour en rencontrer un autre. Par ailleurs, l'avantage des cafés est qu'ils sont, comparativement à d'autres espaces de la ville, peu codifiés. Lors de conférences ou de débats publics, on peut donc facilement y réunir des gens de tous horizons et permettre ainsi des échanges de points de vue diversifiés.

5) Des espaces propices à la culture au quotidien

Accueillant de petits groupes de musique, permettant l'exposition d'œuvres d'arts faits par des artistes peu connus, donnant lieu à des soirées poésie ou à des lectures publiques et enfin, laissant place – à travers la danse – à une expression libre du corps, les *cafés à caractère distinctif* se présentent aussi comme des lieux où peut prendre vie une culture au quotidien. Ces endroits, nous l'avons vu avec l'exemple du Sarajevo, sont donc des lieux privilégiés pour les artistes de la relève (« de véritables pépinières de talents¹⁷⁹ ») et pour les artistes fuyant les grandes scènes médiatiques. Ils assurent aussi le bonheur – maintenant devenu rare dans le contexte du *show business* – de côtoyer des musiciens talentueux, d'en être à portée de main et qui sait, de partager une bière avec eux entre deux prestations. En somme, les cafés permettent à l'art et à la culture de retrouver ou de maintenir une forme plus humaine, plus naturelle. Ils offrent aussi la possibilité à des amateurs de prendre le micro ou de marquer leur griffe sur les murs d'un lieu public. L'art, en définitive, n'est-il pas, avant d'être une profession ou un gagne pain, un moyen vital pour communiquer à la face du monde ses sentiments et ses angoisses les plus profondes? N'y retrouve-t-on pas aussi une fonction symbolique qui permettrait d'exprimer sous un mode acceptable la violence qui peut nous habiter?

En somme, de la polémique suscitée par les récriminations de la Guilde des musiciens contre le Sarajevo et autres petits bars-spectacles, nous avons entrevu la mise en valeur des cafés pour le fait qu'ils permettent à l'art et la culture de s'exprimer de façon

¹⁷⁸ Lettre de protestation (3) dans : Document rédigé par le Café Sarajevo..., *op. cit.*

¹⁷⁹ Claude GIGUÈRE, « Artistes autoproducteurs » : *Voir*, Vol. 18, No. 6 (12 février 2004) p. 28.

spontanée et authentique. Sans l'existence de ceux-ci, nous dirait Osman, « un gars de construction (qui) chante merveilleusement bien (...) ne peut s'exprimer sur la place publique. Il est confiné à sa douche!¹⁸⁰ »

6) Des milieux de résistance

Une autre des thématiques abordée au cours de notre analyse est celle des *cafés à caractères distinctifs* en tant que milieux de résistance. D'une part, nous l'avons vu, ces cafés constituent des lieux où s'effacent les hiérarchies et où il est possible de faire front à l'individuation du vouloir vivre. Ils sont aussi, par la poésie et l'esprit bucolique qui s'en dégagent, des espaces où l'on tente de faire pied de nez à une société perçue comme étant trop mécanique et performante. D'où l'importance accordée à la création d'espaces qui inspirent le calme, la lenteur, la douceur, la chaleur.

Contre la logique capitaliste, nous y retrouvons aussi plusieurs pratiques originales. La plus commune est celle de la diffusion de produits équitables. Ensuite, nous nous rappellerons que certains cafés-restaurant ont adopté une philosophie de non-incitation à la consommation, de non-gaspillage ou de non-propagande. Par ailleurs, nous retrouvons aussi dans certains endroits, notamment à l'Utopik, la mise à disposition de services gratuits (Internet, micro-ondes). Enfin, notons que d'un point de vue plus souterrain, se retrouvent des pratiques de dons et de contre-dons. La générosité du propriétaire et du personnel du Sarajevo en est une belle illustration : dans ce café, il n'est pas rare que l'on vous offre une boisson ou un plat à manger ou que circule des verres de mousseux tout « simplement parce que quelqu'un y (est) trop heureux¹⁸¹ ».

En somme, il nous semble que ces endroits, non seulement mettent à disposition leur espace pour des conférences ou des débats à teneur sociale, mais aussi ils se présentent comme des lieux privilégiés où peuvent s'expérimenter de nouvelles façons de faire ou de vivre ensemble. À l'intérieur de ces îlots se tentent donc des pratiques qui se veulent cohérentes au cœur d'une société où les médias nous rappellent sans cesse toutes les incohérences du monde.

7) Des espaces pour rêver

¹⁸⁰ Osman cité dans : Alain BRUNET, « Une menace de tutelle plane sur la Guilde » : *La Presse* (13 décembre 2002) p. C3.

¹⁸¹ Alfredo DE ROMANA, art. cité, p. A7.

Pour terminer, parce qu'ils se présentent comme des havres de répit au cœur de l'agitation de la ville, parce qu'ils nous invitent à ce que Membrado a nommé « l'attitude communielle », parce qu'ils nous mettent en contact avec une culture vivante et enfin, parce qu'ils se présentent comme des laboratoires de nouvelles manières de vivre ensemble, nous pourrions dire que les cafés sont une fenêtre ouverte sur l'imaginaire et la rêverie. Or, ce privilège nous paraît être un baume pour une société qui, trop axée sur l'activisme, laisse peu de place pour le rêve. Comme il en est pour l'art, le temps passé à rêver n'est pas superflu. Il est, bien au contraire, le moment où la vie peut reprendre sa respiration, se régénérer et s'élancer vers de nouveaux horizons.

De cette synthèse, il nous a été possible de faire valoir les différents aspects qui font des cafés des espaces intéressants, voire pertinents pour la ville contemporaine. Aussi pourrions nous dire que les cafés se présentent comme des espaces de sens dans la mesure où ils répondent à des besoins spécifiques à la conjoncture actuelle. Contre la menace de l'uniformisation et de la dépersonnalisation, ils sont des lieux où se recouvrent l'authenticité; contre les problèmes d'exclusion et le sentiment d'isolement, de solitude, ils s'offrent comme des régions ouvertes à l'altérité; devant les angoisses existentielles d'un mode de vie éclaté, ils se proposent comme des espaces d'expression spontanée, enfin, face au sentiment d'impuissance que suscite la surmédiatisation des dérives humaines, ils deviennent des ateliers où s'expérimentent des nouvelles manières de faire et où renaît l'imaginaire d'un autre monde possible.

Ainsi, de même que les cafés des premiers temps ont su prendre une place de choix dans les quêtes qui leur étaient contemporaines, de même, il nous apparaît que les *cafés à caractère distinctif* jouent un rôle dans les besoins et les aspirations des hommes et des femmes d'aujourd'hui. Certes, ce privilège ne leur est pas exclusif. Bien d'autres espaces – les parcs, les lieux de cultes, les musées, les jardins communautaires, les agoras universitaires – partagent certaines des caractéristiques que nous avons évoquées à propos des cafés. Le but de ce travail n'est donc pas de faire la promotion des cafés, mais plutôt de montrer comment, à partir d'une étude approfondie d'un espace urbain et des types de sociabilité qui lui sont propres, il est possible de mettre en évidence des configurations de sens. Aussi, dans ce qui suit, nous allons tenter une dernière synthèse dans le but de faire ressortir les formes de *reliances* contemporaines qui se dessinent à travers la fréquentation

du Café Sarajevo, et plus largement parlant, à travers la fréquentation des *cafés à caractère distinctif*.

3. Un regard sur le *religare* contemporain

Est valorisé ce qui est beau, ce qui fait du bien, ce qui est important, c'est à dire, ce qui fait du sens. C'est dans cette perspective qu'il nous semble que l'analyse des représentations du Sarajevo nous amène à toucher à ce qui, pour certains montréalais, constitue des configurations de sens. En d'autres termes, si des milliers de personnes ont exprimé leur appui pour le Sarajevo, c'est dire que ces personnes se sentent liées à l'espace que représente ce café et que l'existence de celui-ci dans la ville assure le maintien de valeurs jugées suprêmes.

Dans le chapitre 2, nous avons présenté ce que la littérature entrevoit comme étant les horizons d'un *religare* contemporain. En proposant ici ce qui nous est apparu être hautement important pour les gens fréquentant le Sarajevo (et nous ouvrirons aussi sur les autres *cafés à caractère distinctif*), nous serons en mesure d'entrevoir les recoupements possibles entre les théories sur les expressions spirituelles actuelles et les constats tirés de notre étude. Bien entendu, en nous référant à la notion de spiritualité, nous renvoyons aux configurations de sens qui se situent dans une perspective horizontale, humaine, c'est à dire, sans allusion à une quelconque transcendance.

1) Désir d'enchantement

En tout premier lieu, il nous semble que l'analyse du Sarajevo met en valeur le désir, voire la nécessité que les gens¹⁸² ont de rester en contact avec le merveilleux, le magique, l'extraordinaire. D'où l'importance de s'accorder des temps et des espaces de répit; de s'expulser du quotidien pour se laisser enchanter à travers la poésie, la musique, la fête, l'art, le dépaysement et les rencontres marginales ou singulières. D'où aussi l'importance accordée aux expériences de désordre, de laisser-aller, de non-conformisme, d'imprévisibilité... lesquelles aident à se laisser surprendre, se laisser gagner par l'étonnement et permettent, selon Jeffrey, de maintenir la vie vivante.

¹⁸² Pour alléger le texte, nous dirons les gens, les personnes, les individus... Or, nous sommes bien conscients que tous n'adhèrent pas aux configurations de sens que nous tentons de faire ressortir. Ce ne sont là que des pistes d'appréhension du *religare* contemporain.

2) Quête d'authenticité et de profondeur

Comme deuxième élément de haute valeur, il nous semble retrouver l'importance attribuée à la perception d'une authenticité et d'une profondeur tant dans les relations que dans l'ambiance qui règnent dans un lieu. Notre regard sur le Sarajevo nous a ainsi permis de constater que les gens cherchent à être en contact avec de « vraies personnes¹⁸³ », des personnes loyales, sincères, naturelles... Ils apprécient aussi le fait de se retrouver dans un « lieu qui respire la chaleur humaine », un espace imprégné « d'une qualité de présence » et « d'une belle profondeur », un « endroit qui a une âme »...

À travers ces attributions, nous constatons aussi la place accordée au ressenti, au *feeling*, à la notion d'ambiance – ainsi que le nommerait Maffesoli. En définitive, l'authenticité n'est pas quelque chose que l'on peut facilement identifier, que l'on peut déduire. L'authenticité ne peut être qu'éprouvée ou ressentie intuitivement. On la ressent dans la façon dont on est accueilli, dans la spontanéité des sourires ou dans la brillance des regards. On la ressent aussi quand l'intensité du moment ou de la rencontre nous fait toucher à quelque chose *autre*, une dimension non-tangible, « comme si des esprits étaient au-dessus de nous ». Ainsi, il nous semble, si tant d'importance est accordée à l'authenticité et à la profondeur des choses, c'est que s'exprime en parallèle le désir de laisser place à l'investissement des sens et de l'émotivité.

3) Le besoin de se sentir lié, de faire corps avec les autres

Si les gens désirent entrer en contact avec de « vraies personnes », c'est qu'ils recherchent aussi, en contrepartie, à être reconnus dans toute leur humanité, c'est à dire, dans toute leur singularité. D'où il nous semble, la valorisation du fait qu'au Sarajevo, on se sent « accueilli avec énormément de grâce », accepté tel quel, sans l'impression d'être jugé. Or, ce désir d'accueil inconditionnel nous semble être le prérequis nécessaire pour faire tomber les barrières, les préjugés et permettre aux uns et aux autres d'entrer véritablement en relation. Ainsi, derrière la recherche d'authenticité et de reconnaissance, s'exprime aussi le besoin de se lier à autrui. Dans cette foulée, nous pourrions rappeler que pour Lenoir, dans le contexte social qui est le nôtre, la quête du lien est une forme de quête de sens. La définition de la spiritualité qu'un de nos répondants nous a proposée en offre ici une belle

¹⁸³ Pour illustrer nos propos, nous allons reprendre différents commentaires recueillis au cours de notre collecte de donnée. Pour alléger le texte et vu que ces commentaires ont déjà été cités au cours du travail, nous n'indiquerons pas les références.

illustration : « La spiritualité, c'est pouvoir être en relation humaine. C'est voir qu'il y a quelque chose de plus. C'est être ouvert à la souffrance de l'autre. » (client, vingtaine, Québécois).

Dans un deuxième temps, nous rappelant ce que la fête peut évoquer pour certains (le moment où l'on ne se prend plus au sérieux, où les rôles tombent et où l'on devient tous pareils), il nous semble entrevoir aussi le désir de pouvoir communier, de faire corps, ne serait-ce que pour un moment, avec l'humanité entière. Pour un instant, pourrait nous dire Maffesoli, s'extraire de tout projet et n'avoir que pour seule finalité « le souci d'un présent vécu collectivement ».

4) S'enrichir de la diversité

Par ailleurs, les différents commentaires récoltés au cours de notre collecte nous ont fait entrevoir l'importance accordée à la rencontre effective de la diversité. Ainsi, au Sarajevo, apprécie-t-on le fait de pouvoir constater l'harmonie et le respect possible entre des gens d'âges, de cultures et de religions différentes. Est apprécié aussi le fait de pouvoir découvrir les mœurs et les valeurs des gens dans leur quotidien, en dehors des reportages médiatiques. Il y a là non seulement la possibilité de concrétiser la réalité (en ce sens que l'on sort des idéologies et des préjugés) mais aussi la possibilité de s'enrichir dans la différence, de s'imprégner de nouvelles manières de vivre, de penser, de fêter...

5) Agir pour la solidarité et la justice sociale

Dans la même foulée, rappelons que ce qui a consacré le Sarajevo à sa valeur de « lieu intouchable », c'est que, de par son histoire, il évoque pour beaucoup une forme de protestation à teneur universelle contre toutes atrocités et injustices. Or, le Sarajevo n'est pas le seul à porter la marque d'un engagement pour la justice, la paix, la solidarité, le respect des droits humains... Que ce soit par le support offert à des organismes communautaires ou internationaux, par l'intégration de produits équitables, par la mise à disposition des lieux pour des conférences à teneur social, etc. les différents *cafés à caractère distinctif* dont nous avons fait mention affichent à leur manière les valeurs et les aspirations véhiculées tant par le personnel que par la clientèle.

6) S'exprimer sans contraintes et aller au bout de soi

Comme dernier élément, l'analyse du Sarajevo nous a paru révéler l'importance accordée à la libre expression, que celle-ci se fasse à travers la prise de parole, la musique,

le chant, la danse, la peinture, la poésie, la photo... Nous avons déjà évoqué la place de l'art pour sa capacité d'ouvrir à l'émerveillement. Or, la possibilité de s'exprimer à travers l'art nous a paru aussi constituer pour certains une porte d'entrée pour la transgression d'interdits et le dépassement de soi. Ainsi, nous mentionnait un de nos répondants,

L'art, c'est ce qui permet à l'être humain de se délivrer complètement. (...) Tu peux te vider émotionnellement, tu peux déverser toute la haine que tu as, la peine, la souffrance, l'amour, la mort... Tout ça, c'est fondamentalement humain (...) (client, vingtaine, Québécois).

Faisant un parallèle avec les fonctions que Jeffrey attribue aux pratiques de transgression et de symbolisation, il nous semble cerner, à travers toutes formes d'expression, la possibilité d'apaiser les angoisses existentielles et de redonner une cohérence, un sens à la vie. Par ailleurs, nous rappelant un commentaire de la gérante (« danser, c'est se vivre comme esprit incarné. C'est une expression corporelle qui me met en joie »), l'expression du corps, par quelque médium que ce soit, paraît non seulement être un moyen de se délivrer, mais aussi, de reprendre contact avec une dimension plus spirituelle de soi.

À l'orée de cette synthèse, il nous semble pouvoir confirmer notre hypothèse de départ, à savoir qu'à travers les pratiques et les formes de sociabilité manifestes dans les *cafés à caractère distinctif*, se dessinent des configurations de sens, voire, s'exprime une spiritualité inédite. Nous ne prétendons pas ici que toute fréquentation de ce type de café renvoie à une quête de sens ou à l'expression d'une spiritualité. Les cafés, quels qu'ils soient, restent avant tout des hauts lieux de socialisation et de divertissement. Non plus nous ne voulons prétendre que les formes de *reliances* que nous avons mis en évidence sont celles de tous. La quête de l'authenticité, le besoin de faire corps avec les autres, le désir d'enchantement... peuvent ne pas participer aux itinéraires de sens de certains. Par ailleurs, il est bien évident que si cette recherche a su mettre en valeur la pertinence d'espaces-café de type alternatif dans la ville, il n'est pas donné à tous de s'y plaire. À la nonchalance, au laisser-aller, au non-conformisme, à l'esprit grégaire, certains préféreront la consommation rapide, le standard, le confort, l'anonymat... Enfin, disons que si l'analyse des représentations du Sarajevo a mis en évidence les déficits et les incohérences ressentis dans la société, nous ne croyons pas que les gens qui fréquentent ce lieu rejettent la société dans tout ce qu'elle est. Nous voyons simplement dans le partage de leurs perceptions le désir de souligner ce qui rend l'existence plus douce et plus saine.

Pour terminer, alors que certains auteurs auxquels nous avons fait référence auraient pu entrevoir – à travers les pratiques de transgression, les quêtes du lien, la recherche d'authenticité, l'engagement pour la solidarité ou la justice sociale – la manifestation contemporaine d'un sacré vécu, nous préférons ne pas lire dans ces pratiques et ces formes de sociabilité une sorte de religiosité mais plutôt de nous en tenir, à l'instar des réflexions proposées par Lenoir, à discerner l'expression d'une spiritualité aux couleurs humanistes. En somme, ce n'est pas tant la fréquentation du café qui représente un investissement du sacré, mais plutôt, à travers la valorisation de cette fréquentation et à travers la revendication du droit à l'émerveillement, d'un accès à la profondeur humaine, d'une harmonisation des diversités... nous pouvons lire ce qui, pour beaucoup, a valeur de sacré. Enfin, pourrions nous dire, si ce lieu a été déclaré « historique, précieux et intouchable », c'est que sa présence permet justement cette dialectique vitale dont Turner faisait mention, à savoir, la nécessité que les individus ont de faire tantôt l'expérience du haut et du bas, du plein et du vide, de l'homogène et du différencié, du laisser-aller et du structuré.

Bibliographie

- ABÉLÈS, Marc, « le terrain et le sous-terrain », dans : Christian GHASARIAN (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2002, 248 p.; p. 35-43.
- AUGÉ, Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 1995, ch. V, "Nouveaux mondes", p. 127-178.
- BAILEY, Edward, I. (dir.), « Religion implicite »: *Religiologique* 14 (1996) 15-35.
- BARRAU, Annick, *Mort à jouer, mort à déjouer. Socio-anthropologie du mal de mort* [Sociologie d'aujourd'hui], Paris, PUF, 1994, 221 p.
- BASAS, Anne, « De la socialité au café », dans : Sylvie JOUBERT & Éric MARCHANDET (dir.), *Le social dans tous ses états, Actes de colloques, Étape 89 (extraits)*, Paris, L'Harmattan, 1990, 181 p.; pp. 115-123.
- CAMPICHE, Roland J., *Cultures jeunes et religions en Europe* [Sciences humaines et religions] , Paris, Cerf, 1997, 386 p.
- COHEN, Patrice, « Le chercheur et son double. À propos d'une recherche sur le vécu des jeunes de la Réunion face au sida », dans : Christian GHASARIAN (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive: Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Colin, 2002, 248 p. ; p. 73-90.
- DAUNAIS, Jean-Paul, « L'entretien non directif », dans : Benoît GAUTHIER (dir.), *Recherche sociale. De la problématique à la collecte de données*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 1987, 527p. ; chapitre 11, pp. 249-275.
- DE CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien*, Paris, Gallimard, 1990.
- DE LANGLE, Henri-Melchior, *Le petit monde des cafés et débits parisiens au XIXe siècle. Évolution de la sociabilité citadine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, 289 p.
- DEROSIERS, Yvon (dir.), *Religion et culture au Québec, Figures contemporaines du sacré*, Montréal, Fides, 1986, 422 p.
- DESCLOS, Jean (dir.), *L'anthropologie spirituelle. Jalons pour une nouvelle approche théologique*, Montréal, Médiaspaul, 2001, 128 p.
- DESJEUX, Danielle (dir.), *Regards anthropologiques sur les bars de nuit. Espaces et sociabilité*, Montréal, L'Harmattan, 1999, 208 p.

- DIAMENT, Jacques, *Les « Cafés de Philosophie ». Une forme inédite de socialisation par la philosophie*, Paris, L'Harmattan, 2001, 175 p.
- DURAND, Gilbert, « Structure religieuse de la transgression », dans : MAFFESOLI, Michel et André BRUSTON (dir.), *Violence et transgression*, Paris, Anthropos, 1979, 196 p.
- ELIADE, Mircea, *Initiation, rites, sociétés secrètes* [Folio/Essais, 196], Paris, Gallimard, 1992, 282 p.
- FERRY, Luc, *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*, Paris, Grasset, 1996, 249 p.
- GAUCHET, Marcel, *Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, 1985, 306 p.
- GENNEP, Arnold van, *Les rites de passage*, New York, Johnson Reprint, 1969, 288 p.
- GIDDENS, Anthony, *The Consequences of Modernity*, Stanford, Stanford University Press, 1990, 186 p.
- GODELIER, Maurice., *L'énigme du don*. Paris, Flammarion, 1996, p. 281-295.
- HASTRUP, Kirsten, *Passage to Anthropology: Between Experience and Theory*, Londres et New York, Routledge, 1995, 217 p.
- HERVIEU-LÉGER, Danièle, *La religion pour mémoire*, Paris, Cerf, 1993, 273 p.
- HERVIEU-LÉGER, Danièle, *Le pèlerin et le converti : la religion en mouvement*, Paris, Flammarion/Champs, 1999, 289 p.
- JEFFREY, Denis, *Jouissance du sacré. Religion et postmodernité*, Paris, Armand Colin, 1998, 168 p.
- JUNGER, Ernest, *Approches, drogues et ivresses*, Paris, Gallimard, 1973.
- LEBRUN, Aurélie, *Les meilleurs bars de Montréal*, Montréal, Les Éditions Québecor, 2002, 160 p.
- LEMAIRE, Gérard-Georges, *Les cafés littéraires*, Paris, Henri Veyrier, 1987, 236 p.
- LENOIR, Frédéric & Ysé TARDAN-MASQUELIER (dir.), *Encyclopédie des religions*, Paris, Bayard Éditions, 2000, 2 vol., 2512 p.
- LENOIR, Frédéric, *Les métamorphoses de Dieu. La nouvelle spiritualité occidentale*, Paris, Plon, 2003, 403 p.
- MAFFESOLI, Michel, *Le temps des tribus : Le déclin de l'individualisme dans les sociétés de masse* [Le livre de poche, 4142], Paris, Librairie générale française, 1991, 283 p.
- MEMBRADO, Monique, *Poétiques des cafés*, Paris, Publisud, 1989, 160 p.
- MICHELAT, G., « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie »: *Revue Française de Sociologie* vol. 16 (1995) 229-247.

PIETTE, Albert, *Les Religiosités séculières* [Que sais-je, 2764], Paris, PUF, 1993, 127

p.

POIRIER, Véronique, Art. « La sacralisation du temps et de l'espace humain. Fête et cycles liturgiques »: *Encyclopédie des religions* II (2000) 1997-2005.

RAYMOND, Gilles, « Les six pôles d'exploration d'une pratique- La praxéologie pastorale et Thomas H. Groome », dans : Jean-Guy NADEAU (dir.), *La praxéologie pastorale. Orientations et parcours* [Cahiers d'études pastorales, 4], Montréal, Fides, 1987, t.1, pp. 107-126.

TURNER, Victor, *Le phénomène rituel : structure et contre structure*, Presses universitaires de France, Paris, 1990, 200 p.

VERNETTE, Jean, *Au pays du nouveau sacré : voyage à l'intérieur de la génération* [Collection Champs nouveaux], Paris, Éditions du Centurion, 1981, 234 p.

VIAU, Marcel, « La méthode empirique en théologie pratique », dans : Gilles ROUTHIER & Marcel VIAU (dir.), *Précis de théologie pratique*, Montreal, Novalis, 2004, 819 p.; pp. 87-97.

WILLAIME, Jean-Paul, « La sécularisation contemporaine du croire », dans : Leïla BABÈS (dir.), *Les nouvelles Manières de croire*, Les Éditions de l'Atelier, Paris, 1996, 191 p.; pp. 48-49.

WUNENBURGER, Jean Jacques, *Le sacré* [Que sais-je, 1912] , Paris, P.U.F., 1981, 127 p.

Articles de presse :

BALLINGALL, Kendra, « Café U. Concordia's University of the streets Café puts a thoughtful twist on coffeehouse history » : *Concordia university magazine* (march 2005) 12-14.

BÉRUBÉ, Stéphanie, « Les bars en furie contre la Guilde des musiciens » : *La Presse* (14 mai 2001) p. C2.

BRUNET, Alain, « Une menace de tutelle plane sur la Guilde » : *La Presse* (13 décembre 2002) p. C3.

DE ROMANA, Alfredo L., « L'ordre ou la vie » : *Le Devoir* (5 décembre 2002) p. A7.

DESJARDINS, Christiane, « Le petit Café Sarajevo a raison d'un géant, la Guilde des musiciens » : *La Presse* (30 janvier 2004) p. A10.

CASSIVI, Marc, « Plaidoyer pour la bohème »: *La Presse* (7 décembre 2002) p. D5.

- CHAMBERLAND, Paul, « Bosnie nous regarde » : *Les Publications du Quartier libre* (1995).
- CLAUDE, Claude, « Ici comme ailleurs » : *La Presse* (8 décembre 1994) p. D5.
- DETANDT, Corinne, « La popularité des cafés, profil de quelques établissements montréalais » : *Elle Québec* (novembre 1998) 69-70.
- ELKHOURI, Rima, « Nuageux avec éclaircis » : *La Presse* (4 janvier 2003) p. B2.
- GARY, Lawrence, CHANTELOIS, Mathieu, « Montréal gitan. Bohémiennes rhapsodies » : *Voir* 12/11 (19 mars 1998) p. 62.
- GASSE, Maryvonne, « Dieu sur un coin de zinc » : *Famille chrétienne* No. 1350 (2003) 40-42.
- GIGUÈRE Claude, « Artistes autoproducteurs » : *Voir*, Vol. 18 No. 6 (12 février 2004) p. 28.
- LAMARCHE, Bernard, « La Guilde gagne, le Café Sarajevo ferme » : *Le Devoir* (mercredi 27 novembre 2002).p. A6.
- LAMARCHE, Bernard, « Tous contre la Guilde » : *Le Devoir* (6 décembre 2002) p. A1.
- LAMARCHE, Bernard, « Le Café Sarajevo conteste la décision de la CRAAAP » : *Le Devoir* (18 janvier 2003) p. A7.
- PARENT, Julie, « L'hédoniste » : *Montréal Campus XX/1* (1^{er} septembre 1999)
- PERREAULT, Laura-Julie, GALIPEAU, Sylvia, « Le Café Sarajevo menacé. Le propriétaire et le conseiller du quartier envisagent un déménagement » : *La Presse* (19 août 2001) p. A3.
- PETROWSKI, Nathalie, « Écrire au café » : *La Presse* (27 mars 2004) p. C1.
- TREMBLAY, Odile, « Attacher le foin libre » : *Le Devoir* (27 avril 2002) p. C8.
- TREMBLAY, Odile, « Enfant de bohème » : *Le Devoir* (25 août 2001) p. C2.

Document interne :

Document rédigé par le Café Sarajevo à l'attention de la section moralité de la Police et au Président de la Régie des alcools, des courses et des jeux pour revendiquer le droit d'obtention de permis (Montréal, août 2001), 8 p. Ce document est aussi accompagné d'un certain nombre d'articles de presse dont deux pour lesquels nous n'avons pu retracer les sources. Il est aussi complété par trois lettres de protestation contre la fermeture du Sarajevo écrites par des sympathisants du café.

ANNEXE 1

Schéma des entretiens avec les répondants du Café Sarajevo

1. Identification:

- âge
- origine, identité culturelle
- sexe
- occupation, intérêts
- Catégorie d'informateur (gérante, client....)

(Note : selon la catégorie de l'informateur, les questions ont été adaptées.)

2. Intérêt pour le Café Sarajevo :

- Ce qui vous a mené au Café Sarajevo
 - Comment avez-vous entendu parler du Café S.?
 - Depuis combien de temps le fréquentez-vous? À quelle fréquence? Si cela fait longtemps, avez-vous vu une évolution? Comment la percevez-vous?
 - Pour quelles occasions vous y venez? Êtes-vous un habitué de certaines soirées/activités (soirée danse gitane, soirée culturelle/poésie, musique...)
 - Venez-vous seul(e), entre amis, en famille...?
- Ce qui vous a marqué au Café Sarajevo
 - Raconter une histoire marquante vécue au Sarajevo.
 - Avez-vous fait des rencontres particulières?
 - Qu'est-ce qui vous attire au Café S.? Qu'est-ce que votre présence/fréquentation au/du Café S. vous apporte? Quelle est la spécificité du Café? Qu'est-ce qui, selon vous, fait que cet endroit est différent des autres cafés?
- Les valeurs attribuées au Sarajevo
 - Quelles sont les valeurs que vous pensez être véhiculées au Café S?
 - Avez-vous entendu parler de la polémique qu'il y a eu autour du Café S. ? Qu'en pensez-vous? Êtes-vous inquiet pour l'avenir du Café? Que deviendrait le Café s'il était re-localisé? ...Si une figure du personnel disparaissait?
 - Quel changement vous amèneriez à ne plus fréquenter le Sarajevo?

3) Valeurs attribuées à la société occidentale

- Comment percevez/définissez-vous notre époque, notre société? Quelle culture?
- Quelles valeurs attribuez-vous à notre société. Comment vous situez-vous par rapport à celles-ci?
-

- Comment vous situez-vous face à l'avenir?
- Quel idéal de société?

- Qu'est-ce qui compte le plus pour vous?
- Quels sont les problèmes qui vous touchent/mobilisent le plus? (guerre, famille, environnement...)
- Êtes-vous engagé pour une quelconque cause/dans un quelconque organisme?

4) Quête de sens

- Quel sens donnez-vous à la vie?
- Qu'est-ce qui est sacré pour vous??
- Avez-vous une foi, des croyances, une spiritualité, une pratique religieuse? Qu'entendez-vous par celles-ci?
- Faites-vous une différence entre tous ces termes?
- Où/comment ressourcez-vous votre quête de sens/spiritualité/foi/religion?
- Si lieux non traditionnels, explorer **pourquoi** ils sont valorisés davantage que les lieux/activités religieuses)
- Quel sens détient le Café Sarajevo dans votre vie?

ANNEXE 2

Schéma de l'entretien avec le coordonnateur de *L'Université Autrement*

1. Quel est l'historique du programme de L'Université Autrement ?
2. Pourquoi le programme a-t-il privilégié les cafés comme espaces de rencontre ?
3. Qu'est-ce qu'un café selon vous?
4. Quels rôles détiennent les cafés aujourd'hui à Montréal ?
5. Quel a été l'évolution des cafés à Montréal ? Y'a-t-il une tendance particulière aujourd'hui ?

ANNEXE 3

Dualisme dans les représentations du Sarajevo et de la société

Références : Le propriétaire (1); La gérante (2); Serveuse, vingtaine, bosniaque (3a); Ex-serveuse, vingtaine, québécoise (3b); Cliente, 60 ans, québécoise (4a); Client, vingtaine, québécois (4b); Client, vingtaine, palestinien.

Note : Les références des citations provenant d'articles ou de documents seront mises en note de bas de page.

	Ce qui se dit du SARAJEVO	Ce qui se dit de la SOCIÉTÉ	DUALITÉ mise en évidence
1	<p>«Je veux que les filles qui travaillent chez moi puissent sourire sans que ce soit un sourire commercial. » (1)</p> <p>« Ça a une belle profondeur » (3 b)</p> <p>« C'est comme si on entrait chez quelqu'un, c'est pas commercial » (4a)</p> <p>« il y a là une qualité de présence » (4a)</p> <p>« ils ont leur caractère distinctif, ils sont off the trend » (4c)</p> <p>« C'est comme le Café Gitana sur St Denis, C'est la même ambiance, ce qui les caractérisent c'est l'authenticité (4c)</p> <p>« C'est vraiment des personnes humaines qui travaillent là, c'est rare des places comme ça » (3b)</p> <p>«C'est le seul endroit qui a une âme » (4)</p>	<p>« Rien à voir avec ces boîtes énervées, fades ou impersonnelles (...)qui semblent pousser partout.¹⁸⁴ »</p> <p>« Ces places qui essaient d'aller dans les clichés » (4c)</p>	<p>Authenticité, chaleur humaine vs. artificialité, froideur, anonymat</p>
2	<p>«Tu peux te laisser aller, il n'y a personne pour te juger » (3a)</p> <p>« Je pouvais faire comme je voulais, Osman était toujours partant » (3b)</p> <p>« Ça respire la créativité » (4b)</p> <p>« Au café, ce n'est pas orthodoxe » (4c)</p>	<p>« Il y a de moins en moins de liberté et de spontanéité aujourd'hui. » (1)</p> <p>« Aujourd'hui, sourire à une fille risque de tourner au harcèlement, et les échappés mélodiques de bien des virtuoses ont fui la rue, faute de permis (...)»¹⁸⁵</p>	<p>Spontanéité vs. légalisme étroit</p>
3	<p>« C'est du monde spécial, qui aiment les choses qui ne sont pas artificielles(...) » (1)</p> <p>« Ce ne sont pas les gens ordinaires qui veulent aller sur Crescent » (4c)</p>	<p>« (...) bourrées de gens plastiques, éclopés ou vides¹⁸⁶ »</p>	<p>Originalité vs. uniformité, superficialité</p>

¹⁸⁴ Alfredo DE ROMANA, art. cité, p. A7.

¹⁸⁵ *Ibid.*, p. A7.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. A.

4	<p>« Il y a eu des soirées magiques avec des choses très simples » (1) « Ici, c'est toujours la fête » (4a) « Ce n'est pas parfait, il y a un laisser-aller et c'est très bien » (3b) « Ce chaleureux petit salon bohème s'imprègne, la nuit venue, d'une joie de vivre inégalable à Montréal.¹⁸⁷ »</p>	<p>« il y a des spectacles organisés, auxquels vous pouvez assister gratuitement, si vous êtes doués pour une savante planification (...)»¹⁸⁸ » « Inondé de "festivals", le monde semble avoir oublié les fêtes.¹⁸⁹ »</p>	<p>Simplicité, laisser-aller vs. sur-organisation, efficacité</p>
5	<p>« Quand j'suis ici, j'ai pas l'impression d'occuper un emploi. Y' a beaucoup à faire mais tout s'fait tellement dans un esprit de famille que c'est l'fun. » (3b) « J'ai pas senti que c'est un endroit juste pour travailler » (3a) « Il y avait une nonchalance agréable mais qui manque de productivité. Comme si le staff allait pour s'amuser plutôt que pour travailler! » (2) « Même si c'est parfois rushant, c'est comme des journées de repos » (3a) « c'est un endroit où l'on sort de nos contraintes » (4b)</p>	<p>« Tout le monde est occupé en ce moment » (4b) « Aujourd'hui, il n'y a pas beaucoup d'endroit où l'on peut être ce qu'on est. Il faut toujours que tout aille bien. On ne peut pas être malheureux. Si tu vas voir ton patron pis tu lui dis : « faut que j'arrête, je me sens mal » Il va dire « je m'en fous, faut que tu sois là pis c'est tout. Bon, y'a des patrons qui sont plus compréhensifs mais quand même, ça reste la tendance! » (4b)</p>	<p>Plaisir, affectivité vs. productivité, performance, stress</p>
6	<p>« Ce que j'ai beaucoup aimé, c'est l'union entre les gens, c'était vraiment l'entraide » (3b) « Il y a une solidarité, une cohésion qui fait que ça roule » (4b) « On sent la culture slave, c'est plus collectif, c'est plus généreux » (4b)</p>	<p>« Tout fonctionne sur le mode individualiste. » (1) « Notre société est très individualiste » (4b)</p>	<p>Entraide vs. individualisme</p>
7	<p>« Osman est pas prêt à sacrifier le côté âme de son café pour en faire une grande place commerciale » (3a) « Osman s'en fout de l'argent. Il cherche pas à faire du profit » (4b) « Ici, on ne donne pas de merveilleux services mais il y a de l'esprit » (1) « Si je voyais que de la bouffe allait être gaspillée, (je faisais une assiette que l'on faisait passer aux clients) » (3b)</p>	<p>« L'argent est devenu un Dieu » (1) « Acheter moins cher et vendre plus cher : c'est grave. Il n'y aucune considération pour la valeur de toute la terre qui travaille » (1) « La plupart des bars, ça t'offre seulement des choses que tu peux acheter » (3a) « il y a une espèce de folie de consommation qui me fatigue beaucoup » (3b) « On est tellement habitué à ce qu'on réponde à nos besoins. Tout est à la carte » (2)</p>	<p>Valeur humaine vs. valeurs capitalistes (profit, consommation...)</p>
8	<p>« J'y suis toujours accueillie avec énormément de grâce, ce qui est une douceur dans une grande ville » (4a) « Osman a tellement aidé de gens. Il voit toute la misère. Toute personne qui a besoin d'aide, il va l'aider.» (4a) « c'est ma deuxième maison » (3b) « Dans le temps de la guerre, c'était un endroit où les gens venaient pour discuter et raconter leurs histoires » (4c)</p>	<p>« Au travail, dans les milieux d'études (...) est-ce qu'on prend vraiment en considération la facette humaine? Je sais pas (...) » (4b) « Tous ces psychologues! Ça n'a pas de sens qu'on doive payer pour que quelqu'un nous écoute! » (1) « La destruction de la société est très avancée » (1)</p>	<p>Accueil, don, vs. société de service</p>

¹⁸⁷ Lawrence GARY & MathieuCHANTELOIS, art. cité, p. 62.

¹⁸⁸ Alfredo DE ROMANA, art. cité, p. A7.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. A7.

9	<p>« Ici, il y a de la joie, il n'y a pas des gens qui sont juste tassés là, juste malheureux » (3a) « Je me sentais moi-même appréciée pour ce que je suis » (3b) « Certains doivent fréquenter le café pour combler un vide » (4b) «</p>	<p>« il y a de plus en plus de malades parce que les gens sont écoeurés » (1) « Les gens se sentent malheureux parce qu'ils ne sentent plus humains » (3a) « Ils sont trop dans leur tête et alors, ils s'inventent des souffrances. » (1) « Pour un peuple qui est supposé être bien, je trouve qu'on est pas si heureux que ça » (3b) « Il y a tellement de liberté, on peut tout choisir. Ça crée des angoisses » (3b) « On est en train de créer une folie où tout est dangereux, tout est nocif, mauvais pour la santé (...) » (4a)</p>	<p>Joie, sentiment d'être reconnu vs. vide, angoisse existentielle</p>
10	<p>« Moi, je veux que les serveuses puissent nourrir leur âme, qu'elles montent dans leur conscience, qu'elles s'améliorent, qu'elles soient en bonne santé. » (1) « j'ai tellement grandi ici en discutant avec Osman et les autres! Pour moi, c'est une expérience spirituelle. » (3b) « C'est enrichissant » (3a) « On se rapproche de nos valeurs » (3a) « C'est un endroit qui peut t'ouvrir l'esprit » (4c)</p>	<p>« Tout tourne autour du sexe, de l'argent, de la drogue. Ce qui règne, c'est la TV, la consommation. » (1) « On vit dans un monde malsain » (1) « Les gens sont endormis » (1) « Les gens se sont faits aveugler » (3) « Ce qui est décourageant dans notre société, c'est que c'est seulement une minorité de gens qui sont ouverts au dialogue, qui ont cette curiosité. C'est ça qui te rend libre de penser, de critiquer... »(4c)</p>	<p>Épanouissement personnel vs. dégradation humaine</p>
11	<p>« Les gens trouvent ça cool de voir des gens d'autres âges, d'autres cultures » (2) « Les gens y viennent en famille! » (3a) « C'est un lieu de rencontre et d'intégration » (2) « J'apprends à connaître leurs mœurs, leurs coutumes, leur religion (...) ¹⁹⁰ » « Osman a toujours privilégié la marginalité » (4a)</p>	<p>« Montréal se veut être une ville de rencontre et d'intégration, mais est-ce qu'elle l'est vraiment? Parfois, je trouve que c'est plutôt comme une cloison » (2) « La famille est assez éclatée pis dans la société civile, c'est aussi très difficile » (4b) « Tout est atomisation. » (2)</p>	<p>Rencontre de la diversité vs. atomisation, fragmentation sociale</p>
12	<p>« C'est impossible de formuler tout ça. Il y a quelque chose de mystique dans mon personnage et dans ce qui se passe ici. » (1) « Il y a eu des soirées magiques, comme si des esprits planait au-dessus de nous. »(1) « Ce café n'entre dans aucune case ¹⁹¹ »</p>	<p>« Les gens sont trop dans leur tête. » (1)</p>	<p>Magie vs. rationalisme, réductionnisme</p>

¹⁹⁰ Lettre de protestation (2) dans : Document rédigé par le Café Sarajevo..., *op. cit.*

¹⁹¹ Odile TREMBLAY, « Enfant de bohème », art. cité, p. C2.